

**Camille bergère**

<h1>LE VALLON MAGIQUE</h1>
--------------------------------

## Sommaire

1. UNE JOLIE BERGÈRE .....	3
2. L'INNOCENCE DU DÉsir.....	9
3. L'ENVOÛTEMENT.....	14
4. L'ARRIVÉE D'ALATIEL .....	19
5. LA RENCONTRE .....	26
6. LES FIANÇAILLES .....	31
7. LA CÉLÉBRATION DES NOCES .....	36
8. LA BLESSURE .....	41
9. LA SOUMISSION .....	46
10. L'ENFANT.....	55
11. LE RETOUR DE CAMILLE.....	61
12. LA POURSUITE DU LOUP.....	64

## 1. UNE JOLIE BERGÈRE

La transhumance montait lentement sur le chemin de la cabane de Fondterre. Enivrés par l'air de la montagne, attirés par l'herbe fraîche, les moutons s'éparpillaient partout et les trois patous avaient beaucoup de mal à les canaliser pour suivre la bergère. Il y avait aussi deux ânes bien chargés, mais eux, ils connaissaient le chemin et ne cherchaient pas à s'en écarter. Ils savaient qu'ils seraient tranquilles après l'arrivée à la cabane et qu'ils pourraient alors manger, comme ils voudraient, la bonne herbe qui pousse dans l'alpage.

La bergère était une belle jeune fille, qui s'appelait Camille. Elle marchait devant les ânes, en suivant les lacets du chemin qui montait dans une grande combe herbeuse. La montée était longue, le sac à dos lourd et elle espérait que cette combe serait la dernière combe à monter avant la cabane. Elle ne se rappelait plus bien le chemin et elle pensait voir la cabane après chaque bosse. Il y avait plusieurs années qu'elle n'était pas revenue à la cabane. La dernière fois, elle était encore une petite fille et elle en gardait des souvenirs très forts, des souvenirs dans lesquels la communication avec la nature sauvage tenait un rôle prépondérant. Ces souvenirs étaient marqués par des éclats de joie qui la faisaient encore rêver. Il lui semblait que ces séjours à la cabane avaient été un peu magiques et que la petite-fille, qu'elle avait été, avait vécu dans un monde différent, un monde auquel la jeune fille Camille n'avait plus accès. Elle se rappelait beaucoup d'aventures passées, mais elle ne savait plus celles qui étaient vraies et celles qu'elle avait simplement rêvées. Quand elle était petite fille, elle racontait beaucoup d'histoires et parfois l'histoire reflétait la réalité, mais souvent l'histoire dépassait la réalité et s'en allait se perdre dans un monde imaginaire.

Aujourd'hui, c'était différent. Elle avait grandi, elle était devenue adolescente et son monde imaginaire avait évolué, même s'il restait toujours quelques souvenirs de rêves fabuleux. C'est d'ailleurs pour cela qu'elle avait voulu revenir à la cabane comme bergère, pour retrouver, dans la solitude sauvage de la montagne, les rêves de la petite fille qu'elle avait été. Elle n'avait pas peur de vivre seule avec les moutons, cela allait bien avec son caractère farouche et un peu sauvage. A cet âge si délicat, quand l'innocence de l'enfance se déchire et qu'il n'est plus possible de raconter des histoires magiques, elle découvrait avec angoisse l'immensité du monde et du possible. Du haut de sa jeunesse toute fraîche, elle imaginait son futur et cela lui donnait le vertige.

C'était la première fois qu'elle assurait la fonction de bergère. Elle avait pris contact avec Galléan, le berger habituel et finalement la chose s'était arrangée pour cette année. Elle allait remplacer le berger pour la transhumance d'août, celle qui a lieu dans l'alpage le plus haut, l'alpage de la cabane, l'alpage de la petite fille, là où elle retrouverait ses souvenirs. Galléan avait hésité à accepter, mais il aimait bien Camille et lui faisait confiance. Après tout elle avait une bonne expérience du métier, puisqu'elle avait été aide bergère la dernière année de son séjour à la cabane. Elle donnait l'impression de savoir se faire obéir des chiens patous qui gardaient les moutons, bien qu'en fait les patous avaient tendance à faire ce qu'ils voulaient. Heureusement ces gros chiens blancs, experts dans le gardiennage des moutons, l'adoraient et ils faisaient tout ce qu'il fallait pour qu'elle soit heureuse. Galléan savait aussi qu'elle connaissait bien l'alpage et qu'elle saurait l'utiliser comme il faut en emmenant chaque

jour les moutons au bon endroit, de façon à ce qu'il reste de l'herbe jusqu'à la fin de la saison.

Il faisait chaud dans la combe et Camille s'arrêta pour se déshabiller un peu. Son short court dévoilait de belles jambes déjà brunies par le soleil, un vieux blouson mal attaché laissait entrevoir de charmants petits seins et une casquette protégeait ses beaux cheveux noués, cette sorte de cheveux dont le blond est si délicat qu'il est presque un rêve. Elle était extraordinairement jolie, mais elle ne le savait pas ou plutôt elle n'en avait pas conscience. Son corps, gracieux et souple, lui paraissait comme quelque chose de tout naturel et elle ne cherchait pas à le mettre particulièrement en valeur. Son esprit était encore plein des rêves de la petite fille qu'elle avait été et, si sa conscience s'approfondissait, les questions qu'elle se posait sur la signification à la vie et sur son futur n'avaient rien à voir avec la simple apparence de son corps. Si elle était belle, c'était un don du hasard et cela la laissait indifférente. Ses copines à l'université enviaient sa beauté et elles ne comprenaient pas cette idée de vouloir travailler comme bergère pendant les vacances. Il y avait tellement de plaisirs et de jeux possibles quand on est une jolie fille, alors quelle idée que d'aller se perdre dans un coin perdu de la montagne, où il n'y a que des marmottes pour discuter avec. Et si les copines avaient pu la voir en ce moment grimper ce long chemin dans la montagne, toute seule, déguisée en bergère, chargée d'un gros sac à dos, avec deux ânes, trois chiens et quelques centaines de moutons, elles auraient peut-être eu un petit sentiment de mépris ou d'inquiétude. Camille ne connaissait pas encore l'amour physique, comme certaines de ses copines. Elle sentait les désirs de son corps mais elle ne savait pas comment les exprimer. Son corps était comme un verre de cristal, prêt à casser si on ne l'utilisait pas comme il fallait. Dans son innocence, il lui semblait vivre juste au bord du précipice, à la limite du déséquilibre, un état où tout semble si fragile mais aussi où tant de choses semblent possibles.

En arrivant en haut de la combe, la cabane n'était pas encore là, comme c'est souvent en montagne : on croit qu'on arrive, mais il y a toujours une autre bosse à gravir !. Camille s'assit pour attendre les moutons et se reposer un peu. Les ânes en profitèrent pour s'offrir un petit en-cas composé de chardons de montagne. Plus bas, les patous faisaient ce qu'ils pouvaient pour que le troupeau rejoigne leur Camille, mais les moutons couraient partout dans la combe, tellement heureux de trouver l'herbe de la montagne. Un des patous, celui qui s'appelait Pat, avait connu Camille petite fille. Et il l'avait reconnue dans la belle bergère qui les conduisait cette année là. Sans doute avait-elle conservé un peu de son odeur de petite fille. Alors il avait fait comprendre aux autres patous qu'il ne fallait pas plaisanter, que Camille rayonnait trop l'amitié et qu'il fallait l'aider autant que possible.

Le chemin continuait dans une nouvelle combe et, plus Camille montait, plus elle se rappelait ses aventures de petite fille. Elle avait vécu beaucoup d'histoires avec la colonie de la cabane et il était difficile de faire la part du vrai et la part du rêve. Pourtant quand elle passa le dernier virage du chemin avant la cabane, elle reconnut la vasque qu'avait creusé le torrent à cet endroit et curieusement une grenouille était là sur une pierre. C'était sûrement Anourelle qui était venue là pour l'accueillir ! Anourelle était le nom que la petite fille avait donné à une grenouille de ses amis, qu'elle avait contribué à sauver d'une mort certaine quand la mare où se trouvaient les têtards s'était asséchée. Mais la jeune fille se raisonna : comment cette grenouille aurait pu savoir qu'elle allait passer juste à ce moment là ? Et puis

il ne pouvait pas s'agir de la même grenouille, deux ou trois générations avaient pu lui succéder depuis la dernière fois qu'elle était venue.

Pourtant Camille eut l'impression que la grenouille lui faisait un clin d'œil avant de sauter dans l'eau. Comme l'aurait imaginé la petite fille, elle vit là un signe d'amitié et elle se demanda si le plongeon avait été gracieux. Elle n'avait pas beaucoup d'expérience sur les plongeurs des grenouilles. On n'étudiait pas le style du plongeur de la grenouille au lycée. On lui avait seulement demandé de disséquer une grenouille vivante, mais cela n'avait rien à voir avec le style du plongeur. Elle avait d'ailleurs refusé de participer à la dissection et il en était résulté un scandale dans le lycée. Mais elle avait tenu bon. Elle avait raconté trop d'histoires avec des grenouilles, quand elle était petite fille et qu'elle visitait la mare à côté du lac, pour accepter d'en disséquer une.

En arrivant à la cabane, elle était un peu inquiète de trouver des loups. Elle se rappelait l'accueil fait par un couple de loups qui s'était installé dans la cabane pendant l'hiver. La petite fille était montée avec le berger, cette année là, et elle avait eu très peur. Le couple de loups avait voulu défendre leur logis et il y avait eu une énorme bataille avec les patous. Finalement le loup s'était enfui laissant sa louve morte, mais il y avait aussi un petit louveteau qui était resté caché sous l'auvent de la cabane. Les patous voulaient s'en débarrasser, mais la petite fille l'avait sauvé et élevé. Cela avait été une aventure fantastique.

Heureusement la cabane, cette année, était bien déserte. Il y avait seulement des marmottes qui couraient partout. Elle crut aussi apercevoir une hermine qui se faufilait dans un trou de la cabane. Rien n'avait changé. Elle reconnaissait le lac des Mille Couleurs, toujours aussi extraordinaire, et la cabane de Fondterre semblait en bon état. Des grands alpages s'étendaient jusque vers un adorable petit col, très raide et niché entre deux falaises. On l'appelait le col Perdu. Les sommets, situés au-dessus des alpages, se reflétaient dans le lac et cela créait une image d'une sauvagerie infinie.

Il y avait beaucoup à faire pour installer la transhumance. Il fallait ouvrir la cabane, décharger les ânes, construire un enclos pour les moutons et elle n'eut pas une minute à elle de tout l'après midi pour essayer de revoir les habitants du vallon des Gentianes. Les Gentianes, c'était le nom de l'alpage où se trouvait la cabane de Fondterre, il portait ce nom parce-qu'il y avait beaucoup de gentianes qui poussaient dans la rocaille, en montant vers le col Perdu. Des petites gentianes de montagne, d'un bleu si profond que le regard s'y perdait, comme éperdu de trop de pureté. De l'autre côté du col Perdu, on redescendait dans un autre vallon où se trouvait aussi une cabane de berger. Mais ce vallon était moins bien orienté que le vallon des Gentianes, il était plus sombre, plus austère et il perdait le soleil trop tôt dans l'après-midi. On l'appelait le vallon de l'Estrech.

Une fois l'enclos construit avec sa clôture et les moutons parqués, Camille s'arrêta pour souffler un peu. Les patous se reposaient dans le pré à côté des moutons et les marmottes continuaient à s'activer tout autour de la cabane malgré l'agitation provoquée par l'arrivée de la transhumance. Pourtant elles auraient dû être affolées et se réfugier dans leurs logements souterrains. Camille se rappela alors cette connivence qui existait entre les marmottes de la cabane et les patous du berger. Une connivence qui existait peut-être encore. Elle remarqua aussi une marmotte qui semblait plus curieuse et audacieuse que les autres. Cette marmotte se tenait sur un gros rocher, juste devant son trou. Ce rocher lui servait sans doute

d'observatoire pour surveiller la colonie, mais quand elle vit Camille la regarder, elle descendit du rocher et se rapprocha pour mieux l'observer. Debout et immobile comme un poteau, elle regardait Camille de tous ses yeux, comme si elle retrouvait une ancienne connaissance. A cause de cela et en souvenir de la petite fille qu'elle avait été, Camille décida de l'appeler Marmotti, même si ce ne pouvait être qu'un descendant du Marmotti qu'elle avait connu.

Ce Marmotti là avait peut-être envie qu'on lui donne à manger, mais Camille savait qu'il ne fallait pas s'immiscer ainsi dans la vie des animaux sauvages en leur donnant à manger. C'était peut-être admis pour une petite fille, mais pas pour elle qui se passionnait pour l'éthologie et la vie sociale des animaux. Elle voulait essayer de se faire accepter dans la société des marmottes avec sa simple amitié. La petite fille avait appris à lire les signes dans la nature, Camille voulait retrouver ce savoir.

C'était la fin de la journée et le soleil commençait à descendre sur l'horizon. La vallée d'où venait la transhumance était plongée dans l'ombre depuis longtemps, mais la cabane de Fondterre profitait des derniers rayons. Camille allait rentrer pour préparer son dîner, mais elle fut retenue par la splendeur du coucher de soleil. Elle se rappela l'habitude qu'avait prise la petite fille de venir s'installer chaque soir, à côté du lac, pour participer à cet enchantement. Un embrasement rouge envahissait le ciel à l'ouest et la couleur ocre des derniers rayons de soleil créait une véritable féerie dans les falaises au-dessus du lac. Le lac lui-même contribuait à cette fête ; des petites vagues faisaient jaillir des éclairs aux couleurs multiples, déformant les reflets des falaises. Camille eut l'impression que le lac devenait magique. Devant ce spectacle éblouissant, elle comprit mieux les rêves un peu fous de la petite fille.

Pour contempler le coucher du soleil, Camille s'était installée à côté de la source qui fournissait l'eau potable. Une petite grenouille verte était là, assise sur un banc de mousse. Encore une Anouelle, se dit Camille en se rappelant la grenouille dans la vasque sur le bord du chemin. Cette grenouille ne semblait pas avoir peur et Camille se rappela l'influence des grenouilles vertes dans les rêves de la petite fille. Elle regarda longuement la grenouille et finalement celle-ci finit par sauter dans le lac. Comme la petite fille, Camille ne put s'empêcher d'admirer le bond qu'elle fit. Il y avait encore dans la Camille d'aujourd'hui, beaucoup de la petite fille qu'elle avait été.

C'était sa première nuit dans la cabane et elle n'arrivait pas à s'endormir. Elle s'était installée dans la petite chambre à l'étage, celle où la petite fille avait tant rêvé. La lumière de la lune entrait par la fenêtre et on entendait le concert des grenouilles du lac. La lune l'attirait et elle décida de se relever avec l'objectif avoué de vérifier si le troupeau était calme dans l'enclos. Mais c'était une excuse. En fait, elle avait simplement envie de prendre un bain de lune. Elle sortit sur le pas de la porte. Sa chemise de nuit blanche s'éclaira dans la lumière laiteuse et elle se sentit comme acceptée par le monde de la nuit. Elle fit quelques pas vers le lac. Le concert des grenouilles redoublait de vigueur, mais elle entendit aussi un hurlement long et déchirant qui semblait venir de loin. Un hurlement de loup. Quand elle était petite fille, elle avait un peu appris le langage des loups avec Lupin, le louveteau qu'elle avait élevé, et dans ce hurlement elle crut reconnaître un appel. Toute frêle dans sa chemise de nuit, caressée par la lune, Camille commença à marcher vers cet appel mais se retint au bout de quelques pas. La fraîcheur de la nuit la fit frissonner et elle retourna se coucher.

La première chose que Camille fit le lendemain matin, après son petit déjeuner, ce fut d'aller dire bonjour aux marmottes. Les marmottes adorent se lever tôt le matin pour profiter de la rosée sur l'herbe et des premiers rayons de soleil, avant que ceux-ci ne deviennent trop chauds. Assise sur le gros rocher de Marmotti, Camille regardait le vallon des Gentianes s'éveiller petit à petit. Les oiseaux s'exerçaient à leurs premiers chants d'amour, les grillons secouaient la rosée du matin sur leurs ailes et ajustaient leur violon, l'aigle, qui nichait dans la falaise, se lançait dans le vide et entamait son premier vol. Au loin, on entendait les pierres qu'un chamois négligent faisait rouler.

Camille eut une grande joie quand toutes les marmottes de la cabane se rassemblèrent petit à petit autour d'elle. Pourtant elle n'avait pas apporté de pain pour leur donner à manger. C'était sans doute la curiosité qui les attirait, mais peut-être aussi le souvenir de réunions semblables avec une petite fille qui racontait beaucoup d'histoires, un souvenir peut-être encore inscrit dans la mémoire collective de la communauté marmottaine. Mais comment les marmottes pouvaient-elles reconnaître en elle la petite fille qu'elle avait été ? Son odeur peut-être, mais il y avait certainement autre chose. Quelque chose de diffus, d'immatériel, qui émanait d'elle et qu'elle sentait confusément.

Elle prit l'habitude de visiter les marmottes chaque matin, avant de partir dans l'alpage avec les moutons. Elle allait s'asseoir sur le gros rocher qui servait de point d'observation à la marmotte qu'elle appelait Marmotti. Mais Marmotti ne s'en offusquait pas. Peut-être même était-il flatté. Il lui laissait volontiers la place et allait s'installer avec les autres marmottes autour d'elle. Camille s'était fixée comme objectif d'arriver à reconnaître chaque marmotte individuellement. C'était difficile, toutes les marmottes semblaient identiques, mais petit à petit elle distingua les différences, non seulement dans la fourrure, la forme de la tête ou la façon de marcher, mais aussi par le caractère et la position de chacune dans la société marmottaine. Elle commença à mettre des noms sur les marmottes qu'elle reconnaissait individuellement. Elle les appelait une à une et leur parlait de n'importe quoi. Elle arriva progressivement à reconnaître les couples et surtout à quel couple appartenait tel marmotton. Chaque couple élevait un à deux marmottons de l'année mais aussi des marmottons de l'année précédente et c'était vraiment compliqué de comprendre tous les liens familiaux. Elle se mit à raconter des histoires de marmottes, des histoires qui venaient comme cela dans son esprit, elle ne savait pas d'où. Elle parlait tout le temps. Il lui semblait que c'était sa voix qui attirait les marmottes autour d'elle. La voix de la petite fille qu'elle avait été.

Un jour Marmotti lança un jeu auquel toutes les marmottes se joignirent, un jeu fou qui faisait courir les marmottes dans tous les sens, même le guetteur de service abandonna son poste pour y participer. Camille se rappela que la petite fille participait à ces jeux comme si elle était une marmotte elle-même. Il faisait un temps magnifique, le soleil chauffait le vallon, la rosée du matin scintillait encore dans l'herbe et Camille se sentit si bien qu'elle eut envie de joindre le jeu. Mais elle avait oublié les règles et elle pensa qu'elle ne pouvait plus faire croire qu'elle était une marmotte. Cette envie de jouer, elle la retrouva, mais uniquement certains jours. Il fallait un concours de circonstances favorables pour que les marmottes déclenchent leur jeu. Quand cela arrivait, la sensation de bien-être était telle que l'envie de jouer les prenait irrésistiblement. Camille se rappela le nom que la petite fille avait donné à ce jeu : le jeu de touche à tout.

Camille restait parfois trop longtemps avec les marmottes et les moutons commençaient à s'énerver dans leur enclos. Les patous venaient alors aux nouvelles et ramenaient leur bergère avec eux pour faire sortir le troupeau. Les patous adoraient leur bergère et faisaient tout ce qu'ils pouvaient pour l'aider à vivre ses rêves, mais il fallait quand même qu'elle fasse le travail !

## **2. L'INNOCENCE DU DÉSIR**

Chaque jour Camille emmenait les moutons dans l'alpage des Gentianes. C'était un grand alpage qui s'étendait dans le cirque formé par la chaîne de montagne qui dominait le lac. Excités par l'herbe qui était belle et grasse, les moutons couraient partout et s'éparpillaient dans les combes. Il fallait cependant limiter leur enthousiasme pour que l'herbe soit consommée efficacement. L'alpage devait être brouté zone par zone, de façon à avoir de la bonne herbe jusqu'à la fin de la saison. Une fois arrivée à l'endroit prévu, Camille laissait les moutons à la garde des patous et partait faire une petite balade. Heureusement les patous avaient compris que leur jolie bergère ne pouvait pas rester en place et qu'il fallait prendre les choses en main à sa place.

Au fil des jours elle était arrivée à bien connaître le moindre recoin de l'alpage des Gentianes. Un jour que le soleil tapait fort, elle redescendit jusqu'à la cabane avec l'idée de se baigner dans le lac des Mille Couleurs. Elle ne l'avait encore jamais tenté, mais elle y pensait depuis quelque temps. Se baigner dans ce petit lac de montagne, dont l'eau transparente reflétait les montagnes qui fermaient le vallon, lui paraissait quelque chose qu'il fallait essayer. Peut-être alors comprendrait-elle mieux l'histoire d'Anourelle, qui fut la reine des grenouilles du temps de la petite fille.

Les patous regardèrent leur jolie bergère descendre vers la cabane avec envie. Ils avaient sans doute deviné ce qu'elle voulait faire et ils l'auraient bien accompagnée, mais ils avaient le sens du devoir et ils restèrent, bien sages, à garder les moutons. Camille arriva vite au lac. Elle ne prit même pas la peine de passer par la cabane pour prendre un maillot de bain. Il lui semblait que la sauvagerie du lieu exigeait la simplicité et qu'il fallait qu'elle se présente sans artifice pour être acceptée par le lac des Mille Couleurs. Elle se déshabilla à côté de la source, là où la petite fille avait coutume de discuter avec Anourelle, la reine des grenouilles. Toute nue, elle se dressa et s'étira debout sur la pointe des pieds, baignée par le soleil, comme pour se préparer à un sacrifice. Elle promena ses mains sur son corps et caressa ses seins que la sensation fit durcir : elle savait qu'elle avait un beau corps, un corps adorablement dessiné, et elle se sentait bien dedans. Enfin elle entra doucement dans l'eau froide du lac. Elle dérangerait trois grenouilles, qui se poussèrent un peu pour lui faire de la place, et elle finit par piquer une tête dans le lac. Elle fit quelques brasses. L'eau froide caressait sa peau et elle avait l'impression de sentir le froid qui entraînait partout dans son corps. C'était comme une communion avec le lac. Le lac des Mille Couleurs l'accueillait parce qu'elle avait su venir à lui toute nue, sauvage et belle.

Quand elle sortit du lac, ruisselante d'eau fraîche, une vie nouvelle coulait dans ses veines, comme si ce bain avait exalté son désir de pureté. La beauté sauvage de la montagne l'enivrait et elle offrait son corps à la nature qui l'entourait. Elle se sentait choyée par cette nature, comme si elle était un objet merveilleux et unique, et l'offrande de son corps participait à cette exaltation. Elle était à l'aube de sa vie et elle sentait que tout était possible, tout pouvait être conquis. Elle s'installa sur une grande pierre plate, bien au soleil, pour sécher. Les bras en croix, les jambes un peu écartées, elle sentait le soleil qui la pénétrait comme si, après l'eau, les rayons du soleil voulaient aussi s'emparer de ce corps.

Dans le ciel, un aigle planait en faisant des ronds. Un magnifique aigle royal avec des ailes immenses. Peut-être était-ce Kamir. Elle se rappelait bien l'aiglon que la petite fille avait sauvé quand il était tombé du nid. Avec ses yeux perçants, il devait la voir de là-haut, toute nue, couchée sur le rocher, mais cela ne la dérangeait pas. Elle offrait sa beauté à la nature, comme si elle voulait participer à sa magnificence. Kamir se rapprochait petit à petit en perdant de l'altitude. Des marmottes, qui étaient venues assister aux ébats de Camille, préférèrent déguerpir et rejoindre quelques trous de secours. Pourtant on n'entendit pas le sifflement d'alarme habituel, comme s'il y avait une sorte de connivence entre l'aigle et les marmottes. Camille regardait l'aigle descendre. Il faisait des ronds de plus en plus serrés, centrés sur elle, mais elle ne bougeait pas. Elle restait offerte, les bras en croix, les jambes légèrement écartées, comme soumise à une force qui la dépassait. Un désir cosmique emplissait son corps. Elle aurait voulu toucher l'infini, être totale, être l'univers entier. Son corps exprimait un désir sensuel intense, mais ce désir était transcendé par sa conscience et il lui semblait toucher quelque chose d'indicible. Elle était communion parfaite avec la nature autour d'elle et il lui semblait atteindre le mystère de la création ultime. Un moment intense pendant lequel le temps s'arrête.

L'oiseau immense tournait au-dessus d'elle. Il finit par se poser juste à ses pieds, sur le rocher. Il la regarda avec un œil, puis avec l'autre, en tournant la tête, comme font les oiseaux et Camille eut l'impression qu'il cherchait à comprendre ce qu'elle faisait là, étendue au soleil, comme offerte pour un sacrifice. Sur les poils dorés de son pubis, il restait des gouttes d'eau que le soleil faisait briller de mille feux.

Elle se leva doucement et s'approcha pour lui caresser les grandes rémiges de ses ailes, comme faisait la petite fille avec Kamir. L'aigle ne bougea pas. Il eut même l'air d'apprécier. Peut-être reconnaissait-il dans cette belle jeune fille, l'odeur de la petite fille qui lui avait appris à voler, il y a longtemps. Peut-être aussi reconnaissait-il quelque chose de plus que son odeur, un sixième sens, un sens immatériel, qui faisait qu'elle était Camille.

Un bruit la fit tressaillir. Le patou qui s'appelait Pat venait aux nouvelles. Les patous avaient pris l'habitude d'aller rechercher leur jolie bergère quand l'heure arrivait de ramener les moutons dans l'enclos de la cabane. Ils voulaient bien garder les moutons pendant que leur bergère se promenait dans la montagne ou allait se baigner dans le lac, mais ils estimaient qu'il fallait lui rappeler de temps en temps ses devoirs.

En s'envolant pour regagner son aire dans la falaise, le grand aigle aperçut le loup. Tapi dans une anfractuosité au-dessus du lac, il regardait la jolie fille comme un voyeur. Mais Kamir comprit que ce n'était pas une curiosité malsaine qui animait le loup, mais plutôt la nostalgie d'un souvenir de son enfance. Dans la belle jeune fille qui se baignait nue, le loup avait reconnu la petite fille qui l'avait recueilli et élevé, après que sa mère, la louve, eut été tuée dans un combat avec les patous. Son regard n'en pouvait plus de caresser ce corps, comme s'il pouvait faire renaître cette amitié qui lui avait fait vivre des instants si merveilleux. Il aurait voulu faire comme l'aigle. Il aurait voulu s'approcher de Camille pour lire dans ses yeux cette amitié retrouvée, mais il n'osa pas. Il était un loup quand même, un chef de meute et tout le monde avait peur de lui.

Cette nuit là, en s'endormant, Camille entendit au-delà du lac et mélangé avec le chant des grenouilles, un hurlement de loup. Il lui sembla que ce hurlement avait une notation

feutrée, presque douce et cela lui rappela Lupin, le louveteau qu'elle avait élevé quand elle était petite fille. Elle ressentit ce hurlement comme une caresse et eut soudainement envie de revoir Lupin. C'était peut-être lui qui exprimait sa nostalgie en hurlant là-haut dans la montagne, là où le col Perdu ouvre une porte sur un autre monde. Curieusement les grenouilles avaient mis en sourdine leur chant, comme pour laisser le loup s'exprimer pleinement et Camille ressentit encore plus la caresse du hurlement.

Mais elle était bergère et elle frissonna en pensant à ses moutons. Ils étaient parqués à côté de la cabane et les patous dormaient avec eux, mais si les loups venaient à plusieurs, ils pourraient très bien attraper un agneau. Il n'y avait encore jamais eu d'attaque de loup depuis que Camille était arrivée avec la transhumance, pourtant elle laissait trop souvent les moutons seuls dans l'alpage. Bien sûr les patous étaient là pour les protéger, mais le berger lui avait bien dit que la présence humaine était essentielle pour décourager les loups. A plusieurs ils pouvaient affoler le troupeau et attaquer une brebis égarée. Mais elle aimait trop se balader dans la montagne ou prendre un bain dans le lac des Mille Couleurs. Jusqu'à maintenant il n'y avait eu aucun incident et les moutons se portaient à merveille. Elle était même étonnée comme cela était facile d'assurer la fonction de berger dans la montagne. Bien sûr il fallait de temps en temps soigner une patte blessée, aider à la naissance d'un agneau, préparer le sel que les moutons aiment tellement, surveiller les brebis prêtes à agneler pour les garder dans l'enclos et beaucoup d'autres activités diverses. Mais Camille faisait le travail avec simplicité, sans se poser de question. Cela faisait partie de la vie de la colonie de la cabane.

Elle fit des rêves cette nuit. Elle devenait le personnage principal du vallon et tous les habitants du vallon, la « colonie de la cabane » comme disait la petite fille, cherchaient son amitié et son amour. Elle se sentait choyée et protégée comme si la colonie de la cabane avait retrouvé sa Camille, la petite fille qui savait répandre des éclats d'amitié autour d'elle, la petite fille qui savait lire dans les yeux et raconter des histoires, la petite fille qui avait su gagner l'amitié des marmottes de la cabane, des grenouilles du lac, de l'aigle de la falaise et même du loup qui venait souvent par le col Perdu.

Dans son rêve, elle se voyait toute nue, baignée par le soleil. Elle marchait dans la prairie au milieu des marmottes jusqu'à ce que Marmotti, la grosse marmotte, lui fasse signe de se coucher dans l'herbe. Les coquelicots inclinaient leurs têtes rouges comme du sang pour dessiner un lit et elle s'étendait là, au milieu des grillons qui jouaient force violon, enivrée par les senteurs de la prairie. Assise sur une pierre, à côté de la source, une grenouille verte la regardait et lui disait quelque chose de très important, mais elle ne comprenait pas. Dans la beauté sauvage du vallon de la cabane, elle était comme une fleur offerte. Elle fermait les yeux, un vent léger caressait son corps et les coquelicots s'inclinaient doucement sur ses seins comme pour les caresser et les colorer de sang.

Les marmottes surveillaient son sommeil, dressées sur leurs pattes de derrière et immobiles comme des statues. Un oiseau immense faisait des ronds en planant au-dessus d'elle. Même l'hermine de la cabane, pourtant très sauvage et discrète, s'était embusquée derrière un fourré et l'observait. La colonie de la cabane retenait son souffle, dans l'attente de l'accomplissement.

Elle sentit le loup arriver furtivement. Il descendait du col Perdu et il n'hésita pas à se joindre à la cérémonie silencieuse. Les marmottes lui firent une petite place dans leurs rangs. La tension augmenta, la colonie de la cabane retenait son souffle, les coquelicots redressèrent leurs têtes rouges comme pour mieux mettre en valeur le beau corps nu. L'aigle abaissa son vol pour de rapprocher d'elle. Il faisait des virages et, à chaque passage au-dessus d'elle, il la caressait avec une aile, puis avec l'autre, en remontant des pieds à la poitrine. Elle gémit dans son sommeil et ses jambes s'écartèrent un peu plus. Le loup se rapprocha silencieusement. C'était Lupin, le loup qu'elle avait sauvé quand il était louveteau. Les marmottes ne bougèrent pas mais l'aigle, un peu jaloux, accentua ses caresses. Il faisait des virages très précis et les longues rémiges de ses ailes touchaient ses jambes, frôlaient ses cuisses entrouvertes et remontaient le long de son ventre jusqu'à ses seins. A côté de la source, la grenouille se mit à chanter. Une voix très pure, accompagnée par le concert de violons joués par les grillons. Elle gémissait et son ventre se soulevait à chaque passage de l'aigle. Le loup s'accroupit et se mit à la renifler et à la lécher. La tension devenait intense. L'hermine, qui n'en pouvait plus, sortit de sa cachette et vint lui mordiller une oreille. C'était trop pour Camille, trop de caresses, trop d'attentions. Un long spasme de plaisir secoua son corps et la laissa anéantie.

Il y eut alors comme une sorte d'immense soupir de soulagement. La colonie de la cabane l'avait sacrée reine, comme Anouelle, la reine des grenouilles. La grenouille, à côté de la source, poussa un dernier croassement et plongea dans le lac, du rocher où elle se tenait, en faisant un saut particulièrement gracieux. Les marmottes retombèrent sur leurs pattes et s'en furent reprendre leurs occupations favorites, c'est-à-dire manger et faire la sieste au soleil. L'aigle reprit de l'altitude et s'en alla chasser de l'autre côté du col Perdu. Le loup poussa un petit gémissement, il aurait voulu rester à côté d'elle mais il savait qu'il fallait partir. Il se leva doucement et fila comme une ombre vers la forêt. L'hermine, encore toute surprise de se retrouver à côté de ce corps palpitant, elle qui préservait jalousement son indépendance et qui détestait que les gens mettent leur nez dans les affaires des autres, s'empressa de regagner son logis sous la cabane.

Ce rêve réveilla Camille. Il lui fallut quelque temps pour se retrouver et reconnaître la petite chambre de la cabane. Le rêve s'était enfui dans la nuit et elle se rappelait seulement quelques bribes. Mais il avait laissé des traces sur son corps, elle était tout en sueur et elle se sentait mouillée entre les jambes. Jamais elle n'avait eu un tel rêve et elle se demandait ce qu'il avait bien pu lui arriver. La lumière de la lune entraînait par la petite fenêtre qu'elle laissait toujours ouverte, et cette lumière froide illuminait tout ce qui était blanc dans la chambre, les draps, les rideaux, le papier sur la table. La chambre prenait une couleur de lait. Camille se leva pour satisfaire un besoin et plutôt que d'aller simplement au cabinet de l'étage, elle préféra descendre et sortir dans la nuit. Parce-qu'elle avait une chemise de nuit blanche, la lune l'accepta et l'illumina. Elle s'avança dans la prairie silencieuse et se dirigea vers le lac. Il n'y avait aucun animal, pas un bruit, mais elle ne se sentait pas perdue, elle n'avait pas peur. Le vallon la protégeait parce qu'elle appartenait à la colonie de la cabane. Au bord du lac, elle releva sa chemise de nuit et s'accroupit pour se satisfaire. La lune se reflétait dans le lac et cela donnait l'impression d'un puits sans fond. Camille sentit le vertige la gagner, comme si elle pouvait tomber dans ce puits et disparaître à jamais. Ce fut le hurlement du loup qui la ramena à elle, un long hurlement plein de nostalgie.

Elle se releva et rentra dans la cabane. Le loup n'était pas loin, mais tout avait l'air calme du côté du troupeau et les patous ne semblaient pas manifester une quelconque inquiétude. Dans son lit éclairé par la lune, elle s'enfonça dans un sommeil profond et sans rêves.

Elle dormait encore profondément, le matin, quand les patous vinrent aboyer sous la fenêtre. Ils étaient inquiets de ne pas la voir, toute fraîche et belle, arriver comme d'habitude avec les premiers rayons de soleil. Les moutons s'agitaient dans l'enclos, ils avaient faim et se demandaient pourquoi leur jolie bergère ne les avait pas encore emmenés dans l'alpage. Même les marmottes, qui se lèvent tôt et qui avaient l'habitude de recevoir la visite de Camille chaque matin, s'étonnaient de ne pas l'avoir vue. Marmotti, debout sur son rocher, faillit plusieurs fois pousser son cri d'alarme.

Après son rêve étrange, Camille ressentait un besoin de se purifier et elle n'avait qu'une envie, c'était un bain dans le lac. Elle ne prit même pas le temps de prendre son petit-déjeuner. A peine habillée, elle s'empressa de faire sortir les moutons de l'enclos. Avec l'aide des patous, toujours très obligeants envers leur bergère, elle les emmena dans une combe proche de la cabane. Cette combe était normalement réservée aux mauvais jours, quand il pleuvait et qu'il faisait froid, mais Camille n'avait plus le temps de monter plus haut dans la montagne. Les patous avaient déjà deviné la suite et ils ne se formalisèrent pas quand Camille les laissa seuls pour garder les moutons. Mais un ou deux patous la suivirent en cachette. Ils avaient trop envie d'assister au spectacle du bain dans le lac.

### **3. L'ENVOÛTEMENT**

Tous les matins, alors que le soleil commençait juste à se lever, Camille était déjà debout. Le lever du soleil était quelque chose de si merveilleux qu'elle ne s'en lassait pas. Cela commençait avec l'apparition du disque d'or à l'horizon, au-dessus de la brume qui stagnait dans le fond de la vallée. Les premiers rayons allumaient les sommets des montagnes autour du col Perdu, dans un chatoiement de couleurs chaudes. Le spectacle, vu du vallon des Gentianes encore sombre et froid, donnait l'impression qu'une nouvelle vie commençait. Pour Camille, ce lever de soleil, c'était comme la toilette matinale du vallon. Il lui semblait que le nouveau soleil venait purifier la montagne des miasmes et des cauchemars de la nuit. Une nouvelle journée commençait, encore pure, vierge, immaculée, prête à être vécue.

Après avoir assisté au lever du soleil, Camille allait dire bonjour aux marmottes. C'était devenu la coutume et Marmotti l'attendait toujours, debout sur sa pierre et droit comme un I. Les marmottes de la colonie étaient en général occupées à leur petit déjeuner dans l'herbe encore mouillée de la rosée du matin. Camille allait alors saluer chaque marmotte en l'appelant par son nom, le nom de baptême qu'elle lui avait donné. Elle arrivait maintenant à les distinguer toutes les unes des autres et elle avait même donné des noms de famille pour identifier chaque couple et ses rejetons. C'était un jeu passionnant de retrouver chaque famille et de demander à la mère marmotte comment allait le petit dernier, est-ce qu'il n'était pas trop insupportable comme le sont souvent les marmottons et est-ce qu'il faisait bien attention au renard qui rôdait toujours dans les parages. Les marmottes semblaient comprendre leur nom et adoraient quand Camille s'approchait doucement et leur parlait.

Après les marmottes, il fallait préparer un bon petit déjeuner qu'elle prenait souvent sur le pas de la porte, au soleil pas encore trop chaud du matin. Ensuite commençait le travail de berger. Les moutons la connaissaient bien maintenant et l'accueillaient avec joie, tout excités de la revoir. Camille emmenait alors le troupeau dans l'alpage. Elle adorait monter dans l'alpage, c'était chaque fois une nouvelle découverte du vallon. Les patous s'occupaient de tout et elle se contentait de donner la direction générale. Sa principale occupation consistait alors à mettre des noms sur les fleurs. Il y avait tellement de fleurs différentes dans le vallon qu'elle en était éblouie. Heureusement elle avait un livre de taxinomie des fleurs et c'était un jeu d'arriver à trouver le nom qui convenait. Elle n'y arrivait d'ailleurs pas toujours, peut-être parce-que la fleur était mal décrite ou alors parce que c'était une espèce qui n'était pas documentée dans la taxinomie. Alors elle notait dans son petit cahier.

Une fois les moutons arrivés au pâturage choisi pour la journée, Camille cherchait un bon coin pour s'asseoir et lire. Elle avait toujours un livre dans les mains, en plus du livre de taxinomie des fleurs, mais elle ne restait jamais très longtemps à jouer à la bergère qui surveille les moutons. Elle laissait les moutons à la garde des patous, du moins le croyait-elle parce-que les patous n'en faisaient qu'à leur tête, et elle partait pour une longue balade. De plus en plus souvent, elle redescendait vers le lac des Mille Couleurs. Le bain l'attirait comme une drogue et c'était devenu une habitude, chaque jour quand le soleil venait chauffer le vallon.

Dans le lac des Mille Couleurs, elle se baignait toujours toute nue. C'était une offrande qu'elle faisait à la nature, l'offrande de son corps vierge et pur. Elle était la naïade du lac et le

lac acceptait son offrande parce-qu'elle était belle comme une fleur sauvage de la montagne. Le plaisir qu'elle ressentait en plongeant dans l'eau claire, où se reflétaient les contreforts du col Perdu, était si fort qu'elle en était intoxiquée. Il lui semblait que le lac des Mille Couleurs transformait son corps. Chaque jour il était plus beau et chaque jour elle se sentait mieux dedans. Elle n'avait pas peur de s'offrir au lac comme cela, la solitude du vallon était complète et protégeait sa nudité.

Pourtant elle avait l'impression que des yeux la regardaient et la surveillaient en permanence sans qu'elle puisse jamais voir à qui ils appartenaient. Ces yeux ne semblaient pas exister, mais elle en sentait la caresse sur son corps et elle en éprouvait un plaisir presque sensuel. Lorsqu'elle se déshabillait à côté de la source, elle avait l'impression que toute la colonie de la cabane se rassemblait pour la regarder. Elle n'avait jamais vu le loup, mais elle était sûre qu'il était là, pas loin, et qu'il la regardait et respirait son odeur. Le loup de la petite fille, celui qui s'appelait Lupin. L'aigle était là aussi, il survolait le lac au moment du bain et il finissait toujours par se poser à côté d'elle. Son regard brillait comme du feu et Camille se sentait alors presque gênée de sa nudité. Les marmottes suivaient chacun de ses gestes. Elles adoraient quand Camille venait les trouver le matin pour la petite conférence habituelle, mais elles n'oubliaient surtout pas de venir assister à ses ébats dans le lac. Quelques grenouilles l'accompagnaient quand elle entrait dans l'eau fraîche. De temps en temps elle pouvait même voir l'éclair brun de l'hermine qui filait comme pour dire qu'elle aussi était là pour observer.

Le loup n'osait pas trop de rapprocher et restait sur une hauteur. Les patous, qui la suivait toujours en cachette, ne semblaient pas se formaliser de cette présence du loup. C'était comme si la cérémonie du bain impliquait une entente tacite entre tous les habitants de la colonie de la cabane. Les marmottes n'avaient plus peur de l'aigle qui faisait des ronds en planant au-dessus de Camille pendant qu'elle se séchait, couchée dans l'herbe, au soleil.

Cette surveillance permanente par des yeux invisibles, Camille la ressentait partout. Elle avait l'impression que le moindre de ses gestes éveillait l'attention de la colonie de la cabane. Toute la nature s'était mise à l'écoute et elle se sentait observée comme si elle était devenue par son amitié et son enthousiasme, l'âme pensante du vallon des Gentianes. Par moments il lui semblait deviner des mouvements, comme des bruissements, dans les fourrés ou des pas sur l'herbe humide. Pourtant la solitude autour d'elle était immense. Le vallon n'était jamais visité par les humains et le premier village était à quatre ou cinq heures de marche. Il y avait bien un autre berger qui habitait de l'autre côté du col Perdu, dans le vallon de l'Estrech, mais c'était loin et elle ne l'avait encore jamais rencontré.

Les patous ne disaient rien. Ils semblaient être devenus très silencieux depuis que cette surveillance avait commencé. En fait, ils participaient comme tout le monde et ne lâchaient pas leur bergère d'une patte. Ils se débrouillaient toujours pour qu'un des leurs soit de garde pour la surveiller. En général c'était Pat, le vieux patou. Mais au moment du bain, tous les patous la suivaient en cachette. Ils adoraient assister à la cérémonie. Peut-être étaient-ils eux aussi attirés par son beau corps nu.

La beauté sauvage de la nature, la solitude infinie, les signes que Camille voyait partout, les bains qui l'intoxiquaient et tous ces regards invisibles qu'elle sentait sur elle, tout cela contribuait à la plonger dans une sorte d'ivresse. Un envoûtement prenait petit à petit possession de son esprit. Elle continuait bien sûr à assurer les tâches habituelles de la

bergerie, mais elle faisait cela plus ou moins automatiquement. Sa pensée dérivait loin des préoccupations du moment et elle laissait de plus en plus la charge de surveillance des moutons aux yeux invisibles qu'elle sentait autour d'elle. Elle vivait un rêve éveillé dans lequel la colonie de la cabane, déjà tellement peuplée des rêves de la petite fille, avait fait d'elle une reine, la reine du vallon des Gentianes. Elle avait l'impression d'être prise en charge, choyée, caressée et il lui semblait que rien de mal ne pouvait lui arriver. C'était comme si le vallon des Gentianes s'était ligué pour la protéger, elle et ses moutons. Son corps devenait ivre de sensations et restait dans un état de tension permanente. Le bain était le moment fort de la journée. Elle avait alors l'impression que la nature se concentrait autour d'elle et l'accompagnait dans l'offrande de son corps nu. Cela devenait une cérémonie dont elle était le personnage principal et à laquelle elle ne pouvait plus se dérober.

Il fallait que cela change. Cet envoûtement devenait trop lourd à supporter. La solitude du vallon était immense et pourtant elle sentait ces yeux qui la regardaient partout. Cela finissait par créer une tension obsédante. Des rêves peuplaient ses nuits, des rêves étranges, où son corps vivait des aventures qu'elle ne contrôlait pas. Oui, il fallait que cela change et elle décida, un jour, d'aller visiter le berger qui habitait dans l'alpage qui se situait de l'autre côté du col Perdu.

Cela faisait partie des coutumes : il était bien vu pour un berger de communiquer de temps en temps avec les bergers du voisinage pour se faire connaître et échanger des informations sur la vie de l'alpage. Mais Camille espérait surtout sortir un peu de l'envoûtement dans lequel la colonie de la cabane la tenait. Comme d'habitude, elle laissa ses moutons à la garde des patous, après les avoir menés à un endroit où l'herbe était particulièrement belle pour qu'ils restent bien tranquilles et bien groupés. Elle emmena un patou avec elle, celui qui s'appelait Pat. C'était une vieille connaissance, puisqu'il avait connu la petite fille dans ses aventures à la cabane, et elle lui faisait entièrement confiance. Sa compagnie la rassurait dans ces promenades solitaires.

Du col Perdu, elle en avait un souvenir de petite fille : elle se rappelait un col étroit, enchâssé entre les deux falaises qui dominaient le lac des Mille Couleurs. Alors quand elle arriva au col, elle ne fut pas surprise de la sauvagerie du lieu. L'accès au col se faisait par un petit couloir de pierraille où le chemin disparaissait, ce qui rendait la montée pénible parce que les pierres roulaient sous les pieds. Le col formait un petit arrondi et, des deux côtés, les falaises s'élevaient verticales. La vue vers le vallon des Gentianes était magnifique, on voyait jusqu'au lac des Mille Couleurs et on aurait presque pu voir Marmotti sur son rocher de guet. En arrivant au col, Camille déranga une bande de chamois qui s'enfuirent dans les falaises. Pat n'essaya même pas de les poursuivre.

Elle trouva Mélezen, le berger, juste de l'autre côté du col, dans une belle combe herbeuse où tous ses moutons étaient rassemblés. Pat s'empressa de faire connaissance avec les patous du berger. Les patous de deux vallées avaient déjà eu des relations à l'époque de la petite fille et cette nouvelle rencontre se passa bien. Mélezen avait entendu parler de la jolie bergère qui tenait l'alpage de l'autre côté du col et il y avait longtemps qu'il avait envie de la rencontrer, mais il n'avait pas encore osé venir lui-même. Il se demandait ce qu'une fille pouvait bien venir faire dans ces montagnes sauvages, où la seule animation est le bruit des clochettes des moutons. Mélezen était un être un peu fruste et l'idée de rencontrer cette fille l'excitait. Son arrivée dépassa ce qu'il pouvait imaginer. Elle était si jolie qu'il ne savait plus

quoi dire. Il n'avait pas les mots qu'il fallait. Pourtant elle était bergère comme lui, elle faisait partie de la confrérie.

Ils commencèrent par parler métier. Camille avait besoin de certaines réponses à des questions qu'elle se posait et seul un berger comme Mélezen pouvait les lui fournir. Ils parlèrent aussi des loups. Mélezen avait des informations des autres bergers de la région et ils parlaient tous d'une bande de loups qui sévissait partout. Cette bande semblait très mobile et on la voyait attaquer des troupeaux sur beaucoup de bergeries différentes. Mélezen lui-même avait déjà perdu quelques moutons et il était très remonté contre ces loups. Quand Camille lui dit qu'elle n'avait jamais vu un loup attaquer ses brebis, il ne voulut pas le croire. La bergerie de Camille était pourtant traditionnellement la plus exposée à ces attaques.

Ils partagèrent le pique nique ensemble, assis dans l'herbe au milieu des moutons. La bouteille de vin apportée par Mélezen contribua à faciliter la conversation. Il raconta sa vie solitaire dans l'alpage en été et l'hiver dans son village de la vallée. Ses yeux restaient posés sur la jeune fille. Il était subjugué par son charme, il aurait voulu la garder. Elle était comme une fleur sauvage de la montagne, si belle que cela donnait une envie folle de la cueillir.

Camille écoutait en acquiesçant et en accompagnant avec les questions qu'il fallait. Elle était bien trop réservée pour se raconter elle-même. Sa position de bergère occasionnelle la dérangeait, elle avait l'impression d'être une étrangère qui vient profiter un été de la vie de berger. Et puis Mélezen la dévorait des yeux et ce regard insistant commençait à la gêner.

Curieusement Pat, le patou qu'elle avait emmené avec elle, abandonna soudain ses jeux avec les autres patous et vint s'installer à côté d'elle. Etonnée, elle lui caressa la tête en se demandant pourquoi il montrait soudain une telle preuve d'affection. Mais Mélezen, lui, comprit que Pat venait protéger sa bergère. Il n'était pas question pour lui de faire un geste déplacé, il connaissait la force du patou.

Quand elle partit toute seule avec son patou pour rejoindre le col Perdu, Mélezen resta longtemps debout à la regarder. Il ressentit un grand vide autour de lui, comme si la solitude avait changé de consistance. La montagne, qu'il aimait tellement, lui sembla soudain déserte et triste. Avec le départ de Camille, il perdait une fleur, la plus belle fleur qu'il ait jamais vue et les autres qui poussaient dans l'alpage apparaissaient soudain si pauvres.

En redescendant du col Perdu, Camille tomba soudain sur un petit champ de gentianes, perdues au milieu des pierres. Des petites gentianes bleues, celles qui donnaient leur nom au vallon de la cabane. Elles étaient seules à cet endroit, perdues au milieu de la rocaïlle. L'alpage ne montait pas jusqu'au col Perdu, il n'y avait pas d'herbe, ni d'autres fleurs. Ces petites gentianes, perdues dans un univers minéral, étaient d'un bleu si profond que le regard de Camille ne pouvait s'en détacher. C'était comme un éclair de pureté dans une immense solitude. Elle sentait des trésors s'épanouir dans son cœur.

Le retour à la cabane fut mouvementé parce-que Camille s'aperçut qu'une brebis manquait. Elle recompta deux ou trois fois ses moutons en les faisant passer un à un dans le couloir prévu à cet effet, mais il en manquait toujours un. C'était la première fois que cela arrivait et Camille comprit que Mélezen avait raison : les loups s'étaient installés dans le vallon des Gentianes. D'ailleurs dans la nuit agitée et peuplée de cauchemars qu'elle passa

alors dans sa petite cabane, elle entendit plusieurs fois des hurlements de loup. Les hurlements s'amplifiaient en se répercutant sur les falaises qui entouraient le lac des Mille Couleurs et entraient dans le moindre trou. Dans leurs chambres souterraines, les marmottes se serraient les unes contre les autres en frissonnant. Curieusement les patous dormaient comme si ces hurlements ne signifiaient pas un danger imminent. Peut-être que ces hurlements cherchaient à exprimer autre chose que la fureur du loup en chasse. La petite fille aurait peut-être compris ce qu'ils voulaient dire, elle qui savait comprendre Lupin, le louveteau qu'elle avait recueilli, mais Camille avait oublié. Il lui semblait que ces hurlements lui étaient adressés comme un appel à un membre de la meute.

Le lendemain, Camille partit à la recherche de sa brebis ou plutôt de ce qu'il pouvait en rester si c'était bien le loup ou un chien sauvage qui l'avait attrapée. Elle l'aperçut tout de suite en arrivant à l'alpage. La brebis était bien vivante et marchait normalement. Elle avait sans doute dormi sous un fourré en attendant le jour. Mais pourquoi n'avait-elle donc pas suivi le troupeau ? Camille se rendit alors compte qu'elle avait une blessure à l'arrière train. Comme une morsure ! La brebis avait certainement été attaquée et séparée du troupeau. Mais ce qui était incompréhensible, c'était qu'elle soit toujours vivante. En redescendant avec la brebis, Camille passa à côté du lac. Il y avait une grenouille sur un rocher et il lui sembla qu'elle faisait un clin d'œil avant de sauter dans le lac. Un saut très gracieux, pensa Camille.

Les loups avaient certainement attaqué la brebis, puis l'avait épargnée, pour une raison que Camille ne pouvait pas expliquer mais dont elle ressentait confusément qu'elle pouvait en être la cause. Il lui semblait que les loups avaient décidé de la protéger. La brebis blessée avait été laissée en vie parce-que le chef de la meute l'avait décidé.

Depuis cet incident, il n'y eut plus d'alerte. Pourtant elle sentait souvent la présence d'un loup, même pendant la journée, mais curieusement les patous n'y faisaient pas attention. Et le soir, elle entendait, au milieu du concert des grenouilles, l'appel du loup, comme s'il voulait l'inviter à venir danser avec lui sous la lune.

L'envoûtement continuait, plus fort qu'avant. Camille ne prenait plus aucune précaution pour protéger ses moutons, elle se laissait vivre, portée par la nature, submergée par les regards invisibles. Les patous s'occupaient des moutons, aidés peut-être par le loup. La nuit, des rêves étranges l'envahissaient et le bain, le matin, était devenu un besoin physique dont elle ne pouvait plus se passer.

#### 4. L'ARRIVÉE D'ALATIEL

Un événement viendra un jour mettre fin à cet envoûtement. La cérémonie du bain était en cours et Camille s'était installée comme d'habitude sur le rocher plat, toute nue au soleil. L'aigle tournait en descendant au-dessus d'elle et les marmottes commençaient à rentrer dans leurs trous respectifs. Deux patous la surveillaient, cachés derrière un fourré. Tout d'un coup l'aigle arrêta de tourner et partit comme une flèche vers l'entrée du vallon. Comme avertis par l'aigle, les deux patous se mirent à aboyer comme des fous, sans plus se préoccuper de rester cachés. Alertée par tout ce remue ménage, Camille se leva et regarda dans la direction par où l'aigle était parti. Elle ne pensa même pas qu'elle était toute nue, debout sur son rocher, et qu'on pouvait la voir de loin. Le lac des Mille Couleurs était devenu un domaine privé qui lui était réservé et sa nudité était quelque chose de naturel à laquelle elle ne pensait plus.

A l'entrée du vallon, le jeune homme s'était arrêté. Il avait vu l'aigle plonger vers lui et se mettre à faire de longs virages au-dessus de sa tête, comme pour l'observer. Puis il avait entendu les patous qui aboyaient comme des fous, là-bas, près du lac. Il avait une bonne expérience de la montagne et savait qu'il ne fallait pas aller vers les patous quand ceux-ci protègent leurs moutons. Alors il grimpa sur un gros rocher et regarda dans la direction des aboiements. Ce qu'il vit le troubla au point de rester figé d'étonnement. Une jeune fille, extraordinairement jolie, se tenait debout au bord d'un lac et le regardait. Elle sortait visiblement de l'eau et elle était toute nue. Il crut voir une naïade, la divinité du lac des Mille Couleurs, qui s'offrait à lui dans toute sa beauté. Ils échangèrent tous les deux un regard qui n'en finissait pas, tellement il y avait de choses qui s'exprimaient. En espionnant ce regard, on aurait pu voir successivement apparaître l'étonnement, l'admiration, une poussée de désir sensuel et peut-être finalement une première ébauche d'amour.

Leur échange s'arrêta à ce regard. Le jeune homme fit un geste de salut puis s'éloigna pour contourner la cabane et le lac des Mille Couleurs. Il savait qu'il ne fallait pas s'approcher de la jeune fille, ni des moutons, pour ne pas provoquer les patous. Il se dirigea vers la falaise qui dominait le lac, la falaise où habitait l'aigle.

Il s'appelait Alatiel. Il était venu dans ce vallon sauvage justement parce-qu'il était sauvage et loin de tout. Il avait repéré le lac des Mille Couleurs sur la carte et il lui semblait que ce petit lac entouré de son cirque de falaises devait être fabuleux. Il n'y avait pas de refuge marqué sur la carte, juste une petite cabane de berger, et cela lui convenait, il espérait trouver l'isolement qu'il recherchait. Il avait aussi envie de visiter ces falaises qui dominaient le lac et peut-être d'y découvrir quelques belles voies d'escalade. Il était venu avec le matériel nécessaire et un équipement de bivouac pour passer quelques jours dans le vallon, quelques jours de solitude complète, immergé dans la beauté de la montagne, avec pour seule occupation l'escalade dans les falaises du lac.

L'arrivée dans le vallon des Gentianes l'avait surpris. Il n'avait pas imaginé trouver un aussi joli paysage autour de ce petit lac. Il avait vite repéré le col Perdu enchâssé entre deux falaises et s'était déjà donné l'objectif de le visiter. Des grands alpages s'étendaient autour du lac et il aurait bien aimé monter son bivouac au bord de l'eau pour assister au coucher du soleil. Le lac l'attirait par son nom : certainement le nom des Mille Couleurs était né des

reflets qu'il imaginait enflammer le lac quand les rayons du soleil couchant venaient effleurer sa surface. Un peu plus loin, installée sur une petite hauteur, la cabane de Fondterre semblait attendre le visiteur. Alatiel se voyait déjà assis sur le banc, devant la porte, en train de siroter un café. Mais le plus extraordinaire était cette jeune fille nue, posée comme une fleur au bord du lac. Elle représentait le cœur du vallon, son âme. Alatiel avait l'impression de pénétrer dans un rêve qui ne lui appartenait pas.

Bien sûr il avait prévu que des moutons occuperaient l'alpage avec un berger et des chiens, mais il comptait rester à l'écart en s'installant au pied des falaises. Ce qu'il n'avait pas prévu, c'était de trouver cette jolie fille à la place d'un berger austère. La surprise, qu'il avait eu en la découvrant à côté du lac, ne pouvait pas le laisser indifférent. Bien sûr elle devait être la fille du berger ou même sa femme, quoiqu'il préféra écarter tout de suite cette dernière éventualité. « Elle est trop jeune, trop jolie pour être l'épouse d'un berger » décréta-t-il.

Il n'arrivait pas à retrouver le plaisir de marcher seul dans la montagne. Le calme, la sérénité, l'apaisement qu'il recherchait en venant grimper dans les falaises du col Perdu, tout cela était dérangé. Il ne pouvait plus détacher son esprit de cette image de la belle naïade du lac des Mille Couleurs. Il continuait à monter vers le col Perdu et les falaises, mais il montait lentement, comme à regret, en se retournant souvent avec le fol espoir de revoir encore cette apparition. Il se demandait si cela n'avait pas été un rêve, puis il réalisa que ce n'était pas un rêve quand il découvrit les moutons dans un détour du chemin. Ils étaient tous éparpillés en train de paître tranquillement, mais il n'y avait pas de chien ni de berger pour les garder. Il comprit alors que la naïade était la bergère et que celle-ci avait laissé les moutons seuls pour aller prendre ce bain dans le lac. Les patous étaient descendus avec elle, ce qui l'étonnait un peu. Les moutons pouvaient être attaqués par des chiens sauvages ou des loups, ils pouvaient s'éparpiller et être difficiles à rassembler le soir. D'ailleurs il crut apercevoir la silhouette d'un loup qui filait silencieusement. Décidément ce vallon était plein de mystères.

Au pied de la falaise, Alatiel trouva un coin de bivouac idyllique. C'était un joli petit replat herbeux qui dominait tout le vallon et plus loin la vallée entière. La vue était magnifique et laissait présager des couchers de soleil extraordinaires. Il restait à trouver de l'eau mais Alatiel finit par dénicher, à proximité, un petit ruisseau qui descendait du col Perdu. La tente de bivouac fut vite montée sur le petit replat. Le sol herbeux était doux et Alatiel se voyait déjà dans son sac de couchage, bien au chaud. Mais il n'était pas encore temps de se coucher. Le soleil commençait à baisser sur l'horizon et Alatiel s'installa confortablement pour assister au grand spectacle du coucher de soleil. Celui-ci s'annonçait grandiose. Déjà le ciel, à l'ouest, commençait à se parer de couleurs oranges. En bas, vers la cabane, on pouvait voir les moutons se rassembler pour la nuit. La bergère s'activait autour d'eux, peut-être pour les compter ou soigner les blessures éventuelles. Alatiel ne résista pas à sa curiosité et attrapa ses jumelles dans son sac. Elle était vraiment jolie, même dans sa tenue de bergère et il eut comme un pincement au cœur. Les patous semblaient l'aider du mieux qu'ils pouvaient, comme s'ils avaient une affection particulière pour elle.

Mais ce qui l'étonna le plus, ce fut la réunion avec les marmottes. Après avoir terminé son travail avec les moutons, la bergère s'était installée sur un gros rocher à côté de la cabane et plusieurs marmottes étaient venues s'asseoir autour d'elle, comme pour écouter des histoires. Les marmottes étaient immobiles comme des statues et semblaient regarder la

bergère. Peut-être était-elles simplement curieuses, mais Alatiel eut l'impression qu'il y avait autre chose et un petit éclat de jalousie lui mordit le cœur.

Le ciel s'embrasa soudainement et le vallon prit des reflets fauves. Plus bas, la vallée était déjà entrée dans la nuit. Devant cette splendeur, il sembla à Alatiel que la montagne appartenait à un monde à part, un monde où le soleil aimait s'attarder et qu'il semblait quitter à regret dans un flamboiement de couleurs rouge et orange. Au bord du lac, les marmottes commencèrent à quitter la salle de conférence autour de la bergère. Chacun sait que les marmottes n'aiment pas le coucher du soleil parce-qu'il annonce le froid de la nuit. Il s'agissait donc de marmottes normales et cela rassura Alatiel. Il lui semblait par moments que le vallon des Gentianes pouvait être magique.

La soupe chauffait déjà sur le camping gaz et Alatiel se prépara pour le dîner. Il commença à manger tout en observant la cabane. Un mince filet de fumée sortait de la cheminée et il eut soudain envie de descendre dîner dans la cabane, au chaud, en compagnie de la jeune bergère. Il était presque jaloux de la cabane, de la cheminée qui fumait, des marmottes, enfin de tout ce qui touchait un peu la jolie bergère. Après son repas, il voulut se coucher tôt, comme toujours dans un bivouac, mais il fut retenu par la lumière d'un feu près du lac. Avec ses jumelles, il devina un feu de camp. La bergère était là sans doute, mais il ne la distinguait pas bien dans la nuit, malgré la lumière du feu. Peut-être y avait-il quelqu'un avec elle et un verre de génépi s'échangeait autour du feu. L'éclat de jalousie, qu'Alatiel ressentit alors, le surprit par sa force. Il essaya de se morigéner. C'était stupide, il n'avait rien à voir avec cette bergère, même si elle était trop belle. Il se tourna vers le ciel devenu noir et plongea son regard dans les étoiles jusqu'à en attraper le vertige. La lune n'était pas encore levée et le ciel scintillait dans la nuit. C'était pour cela qu'il était venu, pour sentir ce vertige qui vous prend quand les étoiles semblent naître sans fin dans l'immensité infinie du ciel. Heureux et apaisé, il se leva et se dirigea vers sa tente en faisant bien attention à ne pas regarder vers la cabane. Il ne voulait plus penser qu'à la journée de demain et l'escalade qu'il projetait.

Un hurlement le réveilla au milieu de la nuit; c'était un hurlement de loup, il en était sûr. Il lui semblait reconnaître un hurlement d'appel, comme si le loup appelait un autre membre de la meute pour le rejoindre. Il frissonna dans sa petite tente et il pensa que la bergère aurait des problèmes le lendemain si elle laissait ses moutons sans surveillance comme elle semblait en avoir l'habitude.

Il se leva tôt le lendemain matin. Il voulait être dans la paroi avec les premiers rayons de soleil, quand la montagne s'adoucit après les ombres menaçantes de la nuit et commence à se réchauffer. En quittant le bivouac, il ne put s'empêcher de jeter un coup d'œil vers la cabane. On voyait une fenêtre éclairée et la bergère devait se préparer un bon petit-déjeuner. Il eut presque envie de tout abandonner et de descendre à la cabane pour s'inviter à ce petit-déjeuner. Mais il continua à monter et il atteignit vite le pied de la falaise. Il avait repéré la veille une voie qui devrait le conduire directement jusqu'au sommet. Alatiel aimait explorer des nouvelles voies, pour lui seul, dans des endroits difficiles d'accès où personne ne vient. Il ne laissait jamais de trace et la voie restait seulement connue de lui et parfois de quelques amis avec qui il aimait partager. Il dessinait sa voie dans la falaise en essayant de ne pas dépasser un certain niveau de difficulté. Ce qu'il voulait c'était trouver une belle voie, sans difficulté extrême, mais qui permette d'atteindre le sommet.

La voie, qu'il avait repéré la veille, passait par une plate-forme creusée dans le rocher. Cette plate-forme semblait si bien placée, à l'abri du vent et bien ensoleillée, qu'il avait prévu de s'y arrêter pour une petite pause. Ensuite l'escalade semblait continuer vers le sommet sans difficulté apparente. Du sommet Alatiel escomptait descendre en suivant la crête jusqu'au col Perdu. Si cela n'était pas possible, il restait toujours la solution de la descente directe en rappel, mais il n'aimait pas redescendre comme cela. Bien sûr il avait tout le matériel nécessaire pour faire des rappels et pour réaliser l'auto assurance dans les passages délicats, mais il ne l'utilisait que rarement. Il adorait l'escalade libre, sans contrainte, où le risque calculé fait partie de l'aventure. Savoir estimer le risque à chaque passage difficile et décider d'installer l'assurance quand il devenait trop fort, c'était justement le piment de l'escalade en solitaire.

Alatiel grimpeait vite. Le début de la voie apparaissait facile et il n'avait pas encore ressenti le besoin de l'assurance. Le vide commençait à se faire sentir et son plaisir en était décuplé. Il se sentait en harmonie complète avec le rocher. C'était comme s'il jouait une musique, la partition était écrite sur le rocher dans les prises successives et l'instrument était constitué par ses mains et ses pieds. Chaque geste qu'il faisait était comme une note dont la tonalité dépendait de la prise. Certaines prises difficiles formaient des croches qui nécessitaient d'accélérer le geste pour ne pas y rester trop longtemps et quand une belle prise arrivait, il y avait alors une note longue comme une respiration. Tout son esprit était absorbé dans cette musique de la falaise et il avait complètement oublié la jolie bergère de la cabane. Même dans les pauses entre deux passages, il ne pensait pas à se retourner pour regarder si elle montait dans le vallon avec ses moutons.

L'escalade se déroulait comme il l'avait prévu et il allait bientôt déboucher sur la petite plate-forme, creusée au milieu de la falaise. Là il avait prévu de s'arrêter un peu pour se restaurer. Mais dans son fond intérieur, même s'il ne voulait pas se l'avouer, il avait l'idée d'observer le vallon. Il avait apporté ses jumelles et de cette plate-forme, il aurait une vue plongeante sur tout ce qui se passait dans le vallon. Il espérait bien revoir la bergère et cette idée le fit accélérer encore son escalade. Il ressentit tout d'un coup un besoin pressant de la retrouver, de voir ce qu'elle faisait. Cette bergère l'intriguait décidément beaucoup. Mais tout d'un coup, alors qu'il était dans un dernier passage difficile, juste avant la plate-forme, une ombre noire vint le survoler. Il n'eut pas le temps de se retourner pour voir de quoi il s'agissait, que l'aigle revint dans un virage serré et fouetta son visage avec les longues rémiges de son aile. Sa position n'était pas confortable et il voulut continuer pour atteindre la plate-forme, mais l'aigle revint dans un autre virage encore plus serré. Alatiel baissa la tête pour éviter la gifle, mais les rémiges lui ébouriffèrent les cheveux. Visiblement l'aigle ne voulait pas qu'il continue. Son nid devait certainement être sur la plate-forme où le menait l'escalade.

Il fallait redescendre, mais c'était une désescalade délicate et avec l'aigle qui n'arrêtait pas ses virages serrés autour de lui, il commença à avoir peur. Heureusement il trouva le moyen de placer un coin dans une fente du rocher et il put installer un petit rappel. Cela lui permit de redescendre le passage délicat et de rejoindre un endroit plus confortable. Cette retraite sembla calmer l'aigle qui abandonna ses virages serrés et se contenta de le surveiller en faisant des grandes boucles autour du vallon. Alatiel en profita pour mieux observer son attaquant : c'était un aigle magnifique, un immense oiseau dont le vol était d'une grande pureté, avec juste quelques mouvements du bout des ailes pour contrôler les virages. Cet

immense oiseau aurait pu l'attaquer beaucoup plus violemment, lui enfoncer son bec dans l'œil, attraper ses mains avec ses griffes et l'arracher du rocher. Pourtant il ne l'avait pas fait, se contentant de quelques gifles, bien ajustées certes, mais pas assez violentes pour le faire basculer dans le vide. L'aigle semblait l'avoir protégé, tout en l'empêchant d'accéder à la plate-forme. C'était incompréhensible et Alatiel sentit qu'il y avait là quelque chose qui dépassait la brutalité sauvage. Depuis qu'il était entré dans ce vallon et qu'il avait vu la belle naïade sortir du lac, il avait l'impression qu'un rêve le poursuivait. Il se retourna pour regarder vers le bas, dans l'alpage. La bergère était là, au pied de la falaise, qui le regardait.

Dans l'alpage en bas, Camille avait assisté à toute la scène. Elle n'était pas redescendue au lac après avoir accompagné ses moutons. Elle trouvait inconvenant d'aller se baigner dans le lac des Mille Couleurs habillée avec un maillot de bain et elle n'osait pas se baigner nue. La présence du jeune homme dans le vallon avait perturbé la sérénité de la colonie de la cabane et rien n'était plus comme avant. Alors Camille n'avait pas résisté à l'envie d'aller observer l'escalade qu'avait entrepris le jeune homme. Arrivée au pied de la falaise, elle le vit en train de grimper, tout seul, sans assurance et elle éprouva une peur folle de le perdre. Pourtant elle ne connaissait rien de lui, mais l'échange de regard, la veille, avait été si fort qu'elle n'arrivait plus à se libérer de sa présence. Il lui semblait qu'en offrant involontairement sa nudité au regard du jeune homme, elle avait créé entre eux deux un lien étrangement sensible.

Quand elle comprit que le jeune homme avait pris une voie qui allait l'amener directement à la plate-forme où se trouvait l'aire de l'aigle, elle frémit. Elle savait qu'il y avait un aiglon dans l'aire et si l'aigle arrivait, il se battrait à mort pour défendre son aiglon. Elle voulut crier pour l'avertir, mais il était trop loin et il ne comprendrait pas. Il ne pouvait pas savoir qu'un aigle risquait de l'attaquer. Et justement l'aigle arrivait du col Perdu dans un grand vol plané. En apercevant le grimpeur qui se trouvait juste en dessous de son aire, il fit soudain deux virages pour reprendre de l'altitude, ferma ses ailes et se lança dans un plongeon d'attaque. Le jeune homme, qui ne se doutait de rien, n'avait aucune chance. Dans l'alpage, au pied de la falaise, Camille poussa un petit cri désespéré et s'affaissa à terre, submergée par l'angoisse. Peut-être l'aigle l'entendit ou alors il reconnut le jeune homme qui avait échangé ce long regard avec Camille quand elle sortait nue du lac. En tout cas, l'aigle freina soudainement son plongeon et entama un virage serré autour du jeune homme, juste pour le gifler avec les longues rémiges de son aile.

Camille comprit tout de suite que l'aigle avait renoncé à son attaque. Elle se redressa et debout sur la pointe des pieds, tendue vers l'aigle qui planait là haut, elle ouvrit ses bras comme pour l'embrasser. Elle ne savait pas comment, mais il lui semblait que l'aigle avait senti le lien ténu qui la liait avec le jeune homme depuis ce premier échange qu'ils avaient eu quand elle sortait nue du lac. Elle était venue au pied de la falaise et sa présence avait incité l'aigle à abandonner son attaque et à se contenter de faire comprendre au jeune homme, par quelques gifles de plumes, qu'il valait mieux ne pas tenter d'escalader la plate-forme.

Là haut Alatiel hésitait. Il avait bien envie de continuer à descendre pour rejoindre la bergère qui semblait l'attendre là en bas, mais il n'avait pas de corde de rappel assez longue pour descendre rapidement. Il lui faudrait poser trois ou quatre rappels et cela prendrait du temps. Il n'était pas sûr que la bergère serait encore là quand il arriverait en bas de la falaise; elle n'avait aucune raison de l'attendre. Par ailleurs il avait commencé une escalade et il avait bien envie de la conduire jusqu'au sommet. Il regarda encore une fois vers le bas et fit un

petit signe pour indiquer qu'il continuait par une voie qui contournait l'aire de l'aigle. Cette fois ci, l'aigle le regarda passer à proximité de l'aire sans rien dire. Il y avait effectivement un petit aiglon sur l'aire. Il était sans doute affamé parce qu'il ouvrait grand son bec en espérant que ses parents apporteraient quelque chose. Alatiel s'arrêta un instant et sortit de son sac un saucisson. Il hésita à en couper un morceau, mais c'était difficile dans sa position, accroché sur un rebord rocheux; en plus il voulait montrer sa reconnaissance envers l'aigle. Il envoya le saucisson entier sur l'aire et l'aiglon se précipita dessus. Le grand aigle reprit alors son vol et fit deux ou trois passages au-dessus de Alatiel, en battant des ailes comme pour le remercier. Curieusement Alatiel eut l'impression qu'il avait eu un échange avec cet aigle, un échange qui dépassait la brutalité bestiale de l'animal, un échange dans lequel la jolie bergère était mêlée.

La suite de l'escalade se déroula sans problème et Alatiel arriva vite au sommet. La vue était magnifique et Alatiel s'accorda un bon repos. Il trouva un petit coin bien au soleil et à l'abri du vent pour casser la croûte. En bas, la bergère avait disparue, sans doute retournée auprès de ses moutons. Il eut beau rechercher dans tous les replis de l'alpage avec ses jumelles, il ne réussit pas à la retrouver. Il en ressentit un certain dépit, comme si sa présence était un dû. Finalement il écourta son repos et entama la descente par la crête qui menait au col Perdu.

C'était une crête agréable, très aérienne et d'où la vue plongeait alternativement vers le vallon de la bergère et vers un autre vallon où Alatiel distingua d'autres moutons. Quelques passages délicats nécessitèrent des rappels, ce qui retarda un peu la progression et Alatiel arriva au col Perdu alors que le rocher prenait la couleur ocre du soir sous la caresse des derniers rayons de soleil. Le col était enchâssé entre deux falaises et Alatiel dut poser un dernier rappel. En glissant silencieusement sur sa corde jusqu'au col, il surprit un homme qui observait avec des jumelles la cabane de la bergère. Il ne put s'empêcher de ressentir un éclair de jalousie, qu'il réprima vite, trouvant cela complètement stupide. Il salua l'homme et s'assit à côté de lui. Comme il le soupçonnait, c'était le berger qui gardait le troupeau dans l'autre vallon. Il sut bientôt son nom, Mélezen, et la conversation s'orienta vite sur le loup, le principal souci des bergers dans la montagne. Mélezen lui dit qu'il était venu observer le vallon de Camille pour rechercher les loups et qu'effectivement il en avait repéré un. Alatiel, enchanté d'apprendre le nom de la bergère, un nom dont il était déjà amoureux, ne fit pas très attention à cette histoire de loup. Il fit néanmoins la remarque qu'il avait entendu le hurlement d'un loup la nuit précédente. Mélezen lui raconta alors que le loup ne semblait pas attaquer les moutons de Camille et qu'il se demandait bien pourquoi ! Cela excita encore plus la curiosité d'Alatiel sur cette bergère. L'aventure avec l'aigle lui laissait beaucoup d'interrogations. Il lui semblait que c'était la présence de la jeune fille, au pied de la falaise, qui avait dissuadé l'aigle de le frapper avec son bec et ses serres. Dans sa position délicate, sans assurance, il n'aurait pas pu se défendre.

Alatiel quitta Mélezen, le berger, en lui souhaitant bonne chance dans sa surveillance des loups, mais dans son for intérieur, il était sûr que Mélezen ne venait pas au col Perdu seulement pour surveiller les loups. Et cela il n'aimait pas, comme si Mélezen touchait un bien propre. Dans son esprit, Camille lui appartenait déjà et il était jaloux de tout ce qui la concernait. Il essaya de se morigéner, c'était stupide de laisser un tel sentiment l'envahir. Il pressentait un danger diffus derrière ces sentiments de jalousie incontrôlés.

Il rejoignit vite son bivouac, au pied de la falaise, en essayant de ne plus penser à Camille, mais ce n'était déjà plus possible. Camille était dans toutes ses pensées.

## 5. LA RENCONTRE

Alatiel devait redescendre pour rejoindre la vallée. Il avait prévu juste deux journées pour explorer les falaises du lac des Mille Couleurs et il n'avait plus grand chose à manger. La dernière nuit dans son bivouac au pied de la falaise avait été mouvementée. Il sentait la présence de Camille dans tous les bruits du vallon, dans le chant des grenouilles qui montait du lac, dans le hurlement du loup qui jaillissait au fond de la nuit, un hurlement doux comme une caresse. La lune l'éclairait à travers la toile de la tente et sa lumière blanche le faisait entrer dans un monde plein de mystères. Il rêvait que le vallon des Gentianes l'envoûtait et faisait qu'il reste pour rencontrer la jolie bergère. Dans son rêve, celle-ci était la chérie du vallon, choyée, protégée, aimée. Mais elle lui semblait aussi tellement inaccessible qu'il désespérait d'y arriver. Et son rêve ne fournissait pas la clé.

Il se réveilla tard dans la matinée. Le soleil était levé depuis longtemps et les moutons avaient disparu de l'enclos de la cabane. Le vallon semblait vide, sans vie. Un grand silence régnait, même les grillons semblaient s'être tus. L'aigle avait disparu et la plate-forme, où se situait l'aire, semblait déserte. Peut-être l'aiglon avait-il fini par réussir à s'envoler. Même les marmottes ne se montraient pas, sans doute réfugiées sous terre. Une immense nostalgie envahit alors Alatiel, comme s'il allait, en quittant ce vallon, perdre quelque chose de merveilleux. Il lui fallait se secouer : le vallon était toujours pareil à lui-même et c'était seulement la nostalgie d'un rêve trop beau qui lui faisait voir un paysage uniformément triste.

Alatiel s'activa alors fébrilement pour démonter et ranger son bivouac. Il ne prit pas le temps de petit-déjeuner. Il avait peur, en s'asseyant, que son regard se perde vers le lac des Mille Couleurs et la cabane déserte. Il chargea son sac sur le dos et commença à descendre dans l'alpage avec l'idée de contourner le lac de très loin. Il sentait qu'un désespoir absurde pourrait l'envahir s'il arrivait à la cabane et qu'elle soit vide. Il voulait garder intacte l'image de la belle naïade sortant nue du lac des Mille Couleurs.

Son long contournement autour du lac l'emmena loin dans l'alpage. Il arriva dans une petite combe et curieusement il sentit la nature se réveiller. Fini ce grand silence qui l'obsédait : les grillons chantaient à tue tête dans l'herbe grasse, des oiseaux piaillaient en lançant leurs appels d'amour, des marmottes sortaient de leurs refuges souterrains et jouaient dans le soleil. Il vit même l'aigle qui faisait des grands virages planés, très haut dans le ciel. Il n'y avait plus de tristesse, le vallon était redevenu chaud et vivant et il sentit son cœur déborder de vie. Alors il comprit tout d'un coup que Camille, la jolie bergère, était là, tout près. C'était sa présence qui faisait jaillir la vie dans la nature. D'ailleurs il rencontra bientôt les moutons qui paissaient tranquillement. Ils n'avaient pas l'air effrayés de son arrivée et ne se sauvaient pas en courant, comme ils en ont l'habitude. Mais le plus curieux était que les trois patous qui gardaient le troupeau, le laissèrent approcher sans rien dire. Il se tenait pourtant sur ses gardes, prêt à s'enfuir au plus vite, mais les patous restaient calmes et le regardaient. Leurs yeux dorés semblaient exprimer comme des éclairs d'amitié. Il eut presque envie d'en caresser un, en passant. Tout était étrange et il lui semblait vivre un rêve.

Il s'attendait maintenant à trouver la jolie bergère à tout instant. Derrière chaque rocher, il pensait la surprendre. Il la voyait installée dans un petit replat à l'abri du vent, couchée dans l'herbe au milieu des fleurs et faisant la sieste. Mais non, chaque fois la

déception augmentait. Elle était là, il en était sûr, mais il ne la trouvait pas. Elle avait dû partir et laisser son troupeau à la garde des patous, comme elle en avait l'habitude. Elle était peut-être en train de prendre son bain et cette pensée le brûla au point qu'il eut besoin de toute sa volonté et sa raison pour se retenir de courir vers la cabane et le lac des Mille Couleurs. Il avait trop peur d'être ridicule en s'immiscant ainsi dans la vie intime de la jeune fille. Elle lui apparaissait tellement mystérieuse, inaccessible. Elle semblait vivre dans une aura d'innocence et de pureté et il avait peur du moindre faux pas qui détruirait tout. Il était amoureux de son prénom, Camille, et il aurait aimé l'utiliser pour l'appeler, mais il n'osa pas.

Il avait dépassé le troupeau et continuait à descendre. Bientôt il passerait le seuil du vallon et rejoindrait le ravin raide qui mène dans la vallée. Une vague de panique le submergea tout d'un coup à l'idée qu'il ne connaîtrait jamais les mystères du vallon des Gentianes et qu'il ne reverrait pas celle qui en était la reine. Il commençait déjà à se jurer de revenir, tout en sachant qu'il ne retrouverait jamais les conditions qui en faisaient aujourd'hui un espace magique. La bergère ne sera plus là, les mystères auront disparus et il lui restera seulement une nostalgie infinie.

Au dernier moment, alors qu'il se retournait pour dire un dernier adieu au vallon des Gentianes, une ombre le survola. C'était le grand aigle, qu'il connaissait bien maintenant. L'aigle plongea vers lui et fit deux ou trois virages serrés avant d'aller se poser un peu plus loin sur un gros rocher. Tout de suite il sut qu'elle devait être là, cachée derrière le rocher. C'était un signe et on obéit aux signes. De toute façon, il fallait aller dire au revoir à l'aigle, posé sur son rocher. En arrivant au rocher, il s'arrêta. Il n'osait pas continuer : il ne voulait pas la déranger, il avait peur qu'elle s'enfuit. Passer le rocher, c'était déjà entrer dans son intimité. C'est alors que la marmotte surgit par un trou sous le rocher. Elle se dressa debout, bien droite sur ses pattes de derrière, et le regarda fixement. Il se demanda si la marmotte faisait partie du mystère de la jeune fille. Tout d'un coup la marmotte poussa son cri d'alarme, mais était-ce un cri d'alarme? Cette marmotte n'avait pas apparemment peur de l'aigle qui était toujours posé sur le rocher. Il entendit un bruit derrière lui et se retourna : c'était elle.

Ils se retrouvèrent l'un en face de l'autre, très gênés. Ils se regardèrent longtemps, un long regard comme une continuation du premier regard qu'ils avaient échangé sur les bords du lac. Aucun d'eux n'osait commencer à parler, comme si l'instant, fragile comme du cristal, pouvait casser au moindre faux pas. Il leur semblait alors que tout serait perdu. Pourtant l'un et l'autre n'avaient aucune idée de ce qui pouvait être perdu, mais dans le tréfonds de leur conscience, ils voyaient une étoile qui cherchait à s'allumer.

Finalement ce fut l'aigle qui interrompit ce long et silencieux regard. Il sauta de son rocher et vint de poser entre eux. Il les regarda avec un œil puis l'autre en tournant la tête d'un côté puis de l'autre comme font les oiseaux. Cela fit rire Alatiel :

- On dirait qu'il se pose une question! Il y a quelque chose qu'il ne comprend pas.
- Oui, il est inquiet parce-que vous êtes là. Il est habitué à me voir seule.

En disant cela, Camille se sentit rougir. L'aigle la connaissait intimement. Il venait la voir quand elle se séchait au soleil, toute nue après le bain dans le lac. Il se posait devant elle, à ses pieds, et regardait les poils mordorés de son pubis sur lesquels le soleil aimait jouer en

profitant des gouttes d'eau pour renvoyer des éclats de lumière colorée. Pour se reprendre, elle caressa les grandes rémiges de l'aigle et fit un geste comme pour partir. L'aigle prit alors son envol et gagna directement son aire dans la falaise.

Alatiel regarda avec curiosité cette bergère qui était amie avec un aigle et qui tenait conférence avec une colonie de marmottes. Une bergère qui avait des patous, mais ceux-ci semblaient plus occupés à l'admirer, qu'à protéger les moutons.

Elle ne voulait pas qu'il parte, il ne voulait plus partir. Ils s'assirent ensemble à côté du rocher et elle lui proposa de partager son pique nique. Alatiel, qui n'avait rien mangé depuis la veille, ne pouvait pas refuser et ils partagèrent le pain, le saucisson et même un peu de vin. Il y avait une bonne cave creusée sous la cabane et le vin s'y conservait bien. Dès le premier échange, ils adoptèrent naturellement le tutoiement. Toute autre forme aurait paru incongrue dans le vallon des Gentianes.

- Pourquoi es-tu venue ici garder les moutons, demanda Alatiel. Ce n'est quand même pas un métier pour une femme et encore moins pour une jeune fille !
- C'est une vieille histoire, répondit Camille. Au début, il y avait une petite fille qui a sauvé un têtard ici, dans une mare, à côté du lac.
- C'est pour cela que tu reviens, parce-que tu as sauvé un têtard quand tu étais petite ?
- C'est peut-être un peu plus compliqué. Le têtard est devenu une grenouille et c'est un peu la fée de la colonie de la cabane.

Il la regarda avec curiosité. Quelle fille était-ce donc ? Elle était plus compliquée qu'une simple bergère.

- S'il te plaît, raconte-moi l'histoire. Je voudrais tout connaître des mystères du vallon des Gentianes.

Ce fut long. Il fallut revenir sur les rêves de la petite fille quand elle passait ses vacances à la cabane. Camille expliqua comment cette petite fille était devenue amie avec les marmottes de la cabane et particulièrement avec une marmotte très dégourdie qui s'appelait Marmotti. Elle raconta aussi comment le têtard, que la petite fille avait sauvé en l'installant dans une bassine après que la mare où il vivait se soit desséché, était devenu une jolie grenouille qui s'appelait Anourelle. Elle évoqua même un rêve qu'elle avait eu, dans lequel Anourelle avait été couronnée reine des grenouilles lors d'une magnifique cérémonie, par une nuit de pleine lune.

- Mais d'où viennent ces noms ?
- Ils sont nés dans les rêves de la petite fille. Elle avait beaucoup d'imagination et elle savait animer la nature autour d'elle.

Camille parla aussi de l'aiglon que la petite fille avait recueilli et soigné. Son nom était Kamir. Il était tombé de son nid, affamé, et il avait fallu le nourrir, le protéger des chiens qui voulaient s'en débarrasser. Le plus dur avait été de lui apprendre à voler, la petite fille n'avait aucune expérience dans ce domaine ! Puis elle raconta l'histoire des loups et comment la petite fille avait élevé un louveteau, qui s'appelait Lupin. Elle expliqua que la petite fille appelait ce monde animé la "colonie de la cabane" et que devenue adolescente, elle avait

voulu revenir pour retrouver ces rêves, pour voir si elle pouvait encore animer cette colonie de la cabane. C'est pour cela qu'elle était devenue bergère, pour venir séjourner à la cabane et retrouver le monde imaginaire de la petite fille.

Alatiel comprit alors que c'est en entrant dans ce monde imaginaire et en contribuant à son animation qu'il pourrait peut-être trouver le cœur de la jolie bergère. Il ne chercha pas à la questionner sur sa vie, sa famille, ses études, ses ambitions et tout ce qui fait un être social. Non, il ne parla pas de tout cela, bien qu'il aurait bien aimé en savoir plus. Il sentit que cette première rencontre était bien trop fragile et sensible pour l'abîmer avec des choses qui n'existaient pas ici, dans le vallon des Gentianes. Il était arrivé à l'entrée de la colonie de la cabane et c'est seulement en oubliant tout ce qu'il avait laissé loin, là-bas, dans la vallée, qu'il pouvait espérer y pénétrer et connaître Camille.

Il hésita un peu. Cela risquait de durer longtemps, cette découverte de la colonie de la cabane et de la magie du vallon des Gentianes. Ses vacances se terminaient et la vie sociale l'appelait, là-bas dans la plaine, dans le monde des hommes. Il avait son travail, plein de choses à faire, des responsabilités. On allait l'attendre, s'impatienter et au bout d'un certain temps, on s'apercevrait qu'il n'était pas indispensable et qu'on pouvait très bien se passer de lui. Alors tout serait à refaire pour tailler sa place dans la société.

Mais il n'hésita pas longtemps. Il savait que s'il redescendait seul dans la vallée en laissant la bergère avec sa colonie de la cabane, il ne la reverrait jamais. S'il voulait la connaître et trouver son amour, cela ne pouvait être que là, au bord du lac des Mille Couleurs, entouré par la nature vivante et ses signes. Aussi quand elle lui proposa de lui présenter ses amis de la colonie de la cabane, son visage s'éclaira dans un sourire plein de joie, un sourire qui fit rougir Camille.

Ils laissèrent les moutons à la garde des patous et se dirigèrent vers la cabane. La nature autour d'eux était en fête. C'était une explosion de vie, les grillons et les sauterelles chantaient dans l'alpage, les papillons s'affolaient parmi les fleurs de montagne, les oiseaux appelaient à tue tête leur amour. Dans le ciel, l'aigle faisait de grands vols planés autour du vallon, il semblait décidé à surveiller le jeune couple dans le moindre de ses gestes. Alatiel se sentit soudain tellement en communion avec la nature qu'instinctivement il prit la main de Camille dans la sienne.

Marmotti, qui était sur son poste de guet, aperçut de loin Camille avec un étranger. Ils se tenaient par la main. Pour Camille, Marmotti avait inventé un cri spécial qui appelait toutes les marmottes de la colonie à venir faire la fête et écouter la conférence. Il hésita un peu, puis finit par pousser le fameux cri. Le jeune couple fut alors accueilli, comme dans un défilé de mariage, par toutes les marmottes debout, bien droites, sur leurs pattes de derrière. Sur un rocher, à côté du lac, une grenouille regardait cette arrivée en fanfare. Camille put distinguer un clin d'œil suivi par un saut dans le lac, un saut extrêmement gracieux. Même l'hermine, pourtant si sauvage, ne put résister à sa curiosité et sortit à découvert. Elle comprit tout de suite que l'affaire était sérieuse et qu'il allait falloir s'accommoder d'une nouvelle présence dans la cabane. Elle décida quand même de rester plutôt que de déménager, elle était trop curieuse de connaître la suite des événements.

En voyant l'hermine, Alatiel comprit qu'il était adopté. Une hermine ne s'aventure pas à découvert comme cela pour rien. Et il sentit, dans la pression de sa main, la joie de Camille d'avoir réussi à l'amener à la cabane. Elle avait vu la grenouille verte, Anourelle, faire un signe et Camille savait que c'était un signe de bonheur.

Alatiel installa son bivouac à côté de la source, près du lac. Il ne lui était même pas venu à l'esprit qu'il aurait pu coucher dans la cabane. L'amour de Camille était encore si fragile, il contenait tellement d'innocence et de pureté, que le moindre faux geste pouvait le briser. Il lui avait pris la main en arrivant à la cabane, instinctivement, mais il ne voulait pas ou n'osait pas aller plus loin dans la manifestation de son désir. Elle n'était pas prête et lui non plus. L'amour physique ne pouvait pas venir tout de suite, il fallait que le désir l'un pour l'autre s'exacerbe, que leurs deux êtres soient tendus l'un vers l'autre comme un arc au point de rupture, poussant ainsi leur amour dans une transcendance folle, jusqu'à ce qu'ils aient un besoin fou l'un de l'autre. Alors oui, leur amour serait vrai, parce-que gravé au plus profond de leurs âmes.

## 6. LES FIANÇAILLES

Ils s'installèrent dans une étape de préparation. Ils savaient, l'un et l'autre, que cela déboucherait nécessairement sur la communion qui consacrerait leur amour, mais ils ne savaient pas quand cela se produirait, ni comment. Alatiel fit une expédition de ravitaillement dans la vallée. Cela lui permit aussi d'avertir que son retour dans la vie sociale était retardé à une date imprécise, et en tout cas pas avant le retour de la transhumance dans la vallée.

Camille était infiniment heureuse. Elle ne sentait plus cet envoûtement qui la submergeait parfois quand elle était trop seule dans son vallon sauvage, entourée de regards invisibles qui surveillaient le moindre de ses gestes. L'arrivée d'Alatiel à la cabane lui apparaissait comme un événement miraculeux, un événement qu'elle associait volontiers à la fée du lac des Mille Couleurs. Elle en ressentait tellement de gratitude, qu'elle se sentait obligée de visiter chaque jour Anouelle, la grenouille verte, pour la remercier du miracle, comme si cela pouvait venir d'elle. Anouelle l'attendait généralement sur un joli lit de mousse à côté de la source et terminait régulièrement ces visites par un bond gracieux dans le lac. C'était un bon signe, un signe que la petite fille avait appris à déchiffrer et auquel elle croyait encore aujourd'hui.

Anouelle faisait ainsi entrer Alatiel dans ses rêves, c'était un nouveau personnage qu'il fallait interpréter dans le monde imaginaire qui vivait en elle. Mais Alatiel, c'était aussi la naissance d'un sentiment qu'elle n'avait encore jamais connu. Un sentiment où se mêlaient un désir physique naissant et la brûlure d'une lumière qui brillait tous les jours un peu plus fort au fond de son cœur. Par moments elle sentait un désespoir infini l'envahir et il lui fallait courir pour retrouver Alatiel et vérifier qu'il était bien toujours là.

Elle avait eu un peu peur quand ils étaient arrivés tous les deux à la cabane, la première fois. Bien sûr, elle aurait voulu lui dire de s'installer dans la cabane, mais elle avait peur de l'intimité partagée à deux. Elle avait besoin de temps pour habituer son corps à l'idée de le présenter à Alatiel. Elle ne voulait surtout pas subir, elle ne se sentait pas prête, elle était bien trop sauvage pour accepter de se soumettre à la volonté d'un étranger. L'innocence merveilleuse de la petite fille était toujours en elle et elle ne pouvait pas concevoir le désir en dehors de l'amour. Cela n'entraînait pas en harmonie avec la beauté sauvage du vallon des Gentianes. Anouelle, chaque jour, lui rappelait le miracle de la vie et la nécessité de respecter l'être jusque dans son comportement le plus intime. Seul l'amour pourrait vaincre cette barrière et lui permettre d'ouvrir son intimité à l'autre.

Alors quand Alatiel, sans même discuter, se mit à monter son bivouac à côté de la source, elle ressentit un élan gratitude si fort qu'elle faillit courir vers lui et le serrer dans ses bras.

Alatiel voulut prendre sa part dans le travail de la bergerie et il fallut le présenter à chacun des moutons. Bientôt il put assurer le travail de berger aussi bien que Camille. Ce qu'il préférait, c'était la montée matinale en alpage. Camille venait avec lui et, la main dans la main, ils redécouvraient chaque fois la splendeur de la montagne. Chaque matin, il leur semblait que la nature était plus belle, comme si elle accompagnait leur amour grandissant. Les marmottes se donnaient le mot et les sifflements d'accueil les suivaient de combe en

combe. L'aigle était généralement là, planant très haut dans le ciel mais avec ses yeux perçants, il voyait tout ce qui se passait dans le moindre détail.

Les escapades des deux amoureux étaient fréquentes et ils ne restaient pas trop longtemps avec les moutons. Une fois arrivés à l'alpage, ils s'asseyaient un moment avec les patous, comme pour se donner bonne conscience, mais ils ne tardaient pas à leur laisser la responsabilité de la garde. Ceux-ci avaient l'habitude et ne s'en formalisaient pas. D'ailleurs les patous ne restaient pas non plus à l'alpage, ils préféraient suivre le couple en cachette pour observer ses moindres gestes. Pourtant les moutons restaient calmes et ne s'amusaient pas à partir dans tous les sens. Curieusement aussi, on n'observait aucune attaque de loup, ni de chien sauvage.

Là-haut, au col Perdu, Mélezen, le berger du vallon de l'Estrech, observait assidûment avec ses jumelles. Un sentiment de frustration l'envahissait petit à petit, en voyant ce bonheur qui se répandait comme une lumière dans tout le vallon des Gentianes. Un sentiment qui s'exacerbait quand il voyait un loup se profiler, comme une ombre grise, dans l'alpage. Un loup qui semblait surveiller les moutons sans jamais les attaquer. Et pourtant les patous lui laissait le champ libre. En général ceux-ci suivaient le jeune couple dans ses escapades plutôt que de garder les moutons et rien se semblait pouvoir empêcher le loup d'attaquer. Mais ce loup préférait visiblement s'en prendre au troupeau de l'Estrech plutôt qu'à celui du vallon des Gentianes. Mais il n'y avait pas que les loups qui le mettaient en rage, il était aussi terriblement jaloux ou plutôt envieux de ce jeune homme qui avait réussi à amadouer la belle bergère. Il pouvait imaginer ce qu'ils faisaient ensemble le soir dans la cabane et cela le rendait furieux. Camille était venue le visiter, une fois, dans son alpage, il en avait gardé un souvenir très fort. Il connaissait des bergères, bien sûr, mais jamais il n'en avait vu une aussi jolie et tellement jeune. Chaque nuit, il rêvait qu'elle était à côté de lui, dans son lit, et il se réveillait tout en sueur, le sexe dur et une envie folle de la prendre. Il n'était pourtant pas méchant, Mélezen, juste un peu fruste, et jamais cette envie ne lui serait venue à la tête sans la présence du jeune homme. C'est cela qu'il ne pouvait pas supporter. Il respectait la jeune bergère, sauvage et solitaire, mais l'arrivée du jeune homme avait perturbé cet équilibre naturel.

Souvent Alatiel entraînant Camille dans une escalade dans les falaises du col Perdu. Elle avait vite appris et elle le suivait en toute confiance. Ils n'avaient pas l'équipement pour des voies trop difficiles, alors ils recherchaient des voies faciles qui permettaient de découvrir la falaise dans tous ses recoins. Ils éprouaient un immense plaisir à faire quelque chose ensemble. Cela alimentait leur amour et le faisait croître chaque jour un peu plus. Ils appréciaient particulièrement quand ils trouvaient un petit balcon dans la falaise, juste assez grand pour eux deux. Alors, assis les pieds dans le vide, ils observaient ensemble la vie dans le vallon. Il y avait comme cela des moments magnifiques où il leur semblait que le vallon des Gentianes et ses habitants entraient en communion avec eux dans une ivresse de bonheur. Souvent ils redescendaient en passant par le col Perdu et souvent ils trouvaient là Mélezen, le berger de l'autre vallée. Ils n'aimaient pas le regard noir que celui-ci leur lançait alors et ils s'empressaient de continuer la descente, après un rapide signe de tête, comme s'ils sentaient une menace sur leur amour. Ils s'arrêtaient plus bas, sous le col, là où les gentianes bleues poussaient. Le bleu intense de la petite fleur, perdue au milieu des cailloux, leur renvoyait un reflet si profond de leur amour qu'ils en avaient le vertige. Alors ils s'enfuyaient pour garder cet instant absolu dans leurs cœurs.

Un jour ils visitèrent l'aire de l'aigle. Ils suivirent la voie qu'avait ouverte Alatiel en solo et continuèrent l'escalade jusqu'à la plate-forme où se situait l'aire. L'aigle était là avec son aiglon et il les accueillit comme s'ils faisaient partie de la famille. Camille avait apporté quelques morceaux de viande pris sur la réserve de la cabane et elle les donna à l'aiglon. L'aigle se frotta à elle, comme pour exprimer son contentement. Peut-être se rappelait-il son enfance quand la petite fille le nourrissait et essayait de lui apprendre à voler. Alors Camille lui caressa longuement les longues rémiges de ses ailes, comme elle avait l'habitude de faire. S'il avait pu rougir, l'aigle l'aurait sûrement fait, tellement il avait de plaisir.

Du col Perdu, Mélezen regardait avec ses jumelles. Il ne comprenait pas cette bergère. Les loups semblaient la protéger et maintenant l'aigle l'acceptait sur son aire avec son ami. C'était inconcevable. Cette fille semblait posséder un don mystérieux qui faisaient d'elle un être inquiétant. Et pourtant elle était tellement jolie, avec sa longue chevelure qui partait dans tous les sens. Il sentait monter en lui une envie folle d'aller la prendre et lui montrer sa force. Mais il savait que c'était impossible. Le jeune homme ne lui faisait pas peur, mais Camille était une bergère, comme lui, et elle était défendue par trois patous. En plus il se méfiait du loup. Il lui semblait qu'il y avait une sorte de connivence entre elle et le loup.

Quand ils ne partaient pas dans une voie d'escalade, ils s'installaient au bord du lac et ils parlaient. Camille racontait ses souvenirs de petite fille, à l'époque où elle passait ses vacances à la cabane avec ses parents. Elle racontait comment la petite fille était devenue l'amie des marmottes et comment elle avait petit à petit créé cette "colonie de la cabane" qui en était venue à peupler tous ses rêves. Elle apprit à Alatiel à reconnaître chaque famille de marmotte de la colonie et à appeler chacune par le nom qu'elle lui avait donné. Elle insista particulièrement sur la grosse marmotte qui s'appelait Marmotti. Cette marmotte avait un rôle particulier, peut-être parce-qu'elle était à l'origine de la "colonie de la cabane". Les marmottes adoraient quand ils venaient s'asseoir au bord du lac. En général, c'était alors des grandes parties du jeu de touche à tout. Camille essaya d'expliquer ce jeu à Alatiel, mais vraiment il fallait être une marmotte pour y comprendre quelque chose.

Curieusement Camille n'essaya pas de lui présenter Anourelle, la grenouille verte. Anourelle faisait trop partie de l'imagination de la petite fille. Elle lui parla bien de Tiry, le têtard qu'elle avait sauvé quand la mare, où il vivait, avait commencé à se dessécher. Elle lui expliqua comment elle avait pu participer à toutes les étapes de la métamorphose de Tiry, mais elle ne lui dit pas comment la grenouille, qui en était résultée, était entrée dans ses rêves en devenant la fée du lac. Camille n'osait pas expliquer cela à Alatiel. Souvent Anourelle venait s'installer sur le tapis de mousse, à côté d'eux, peut-être pour écouter la conversation, mais Camille faisait semblant de ne pas la remarquer. Anourelle exprimait trop de choses magiques pour qu'on puisse ainsi en parler sans précautions. Et puis la relation qu'elle entretenait avec cette grenouille lui semblait trop intime. D'ailleurs, comment expliquer que cette grenouille lui faisait des signes, comme des clins d'œil et surtout qu'elle savait plonger dans le lac en faisant des sauts toujours très gracieux. Camille croyait trop à ces signes pour les dévoiler comme des choses banales.

De temps en temps, un chamois rassuré par le calme qui régnait autour du lac, venait boire à côté d'eux. C'était un signe aussi, un signe très fort qui les faisait se serrer l'un contre l'autre, fous d'amour.

Alatiel comprenait que Camille rayonnait une innocence qui charmait tous les habitants du vallon. Même le loup, qu'il aperçut quelque fois dans l'alpage, semblait sous son charme. Mais c'est l'aigle royal qui l'étonnait le plus. Quand celui-ci venait se poser à côté d'eux, il se frottait toujours à Camille jusqu'à ce qu'elle lui fasse une caresse sur les longues rémiges de ses ailes. La petite fille l'avait sauvé quand il était aiglon, elle l'avait élevé et maintenant il semblait vouer à la belle Camille une fidélité sans bornes.

Le bord du lac, à côté de la source, devint leur coin favori. Là, ils pouvaient rester des heures à écouter la nature vivre. Ils se touchaient à peine. Des gestes juste ébauchés, comme si une sorte de pudeur les retenait. Peut-être plus que de la pudeur, une volonté de ne pas sceller tout de suite leur amour par l'acte charnel. Peut-être n'étaient-ils pas prêts pour faire le choix définitif de vivre ensemble. Peut-être aussi voulaient-ils pousser le plus loin possible cet état fragile où l'amour reste idéalisé comme un rêve, une transcendance. Faire l'amour est une chose naturelle, mais pour Camille et Alatiel, c'était justement trop naturel. Ils n'arrivaient pas à sortir de leur rêve pour retrouver le naturel. Marmotti, qui les observait sans cesse, trouvait que cela prenait beaucoup trop de temps. Dans l'univers marmottain, l'amour est quand même plus simple et on ne se pose pas tellement de questions. Alors pour essayer de les encourager, il organisait des jeux de couples. Toutes les marmottes s'assemblaient par famille, chaque couple venait présenter les marmottins de l'année, comme dans un défilé. Cela faisait beaucoup rire Camille et à la fin du jeu, elle se retrouvait enlacée par Alatiel dans un baiser immense.

Ces moments étaient des moments de tension extrêmes, où le désir devenait si intense qu'ils pensaient ne plus pouvoir résister. Alors un frémissement parcourait la colonie de la cabane, comme si quelque chose d'inouï allait arriver. Les marmottes, au signal de Marmotti, s'arrêtaient soudainement de jouer et se mettaient à les observer debout sur leurs pattes de derrière, en remuant leurs queues de haut en bas, comme ont l'habitude de faire les marmottes. L'aigle, qui planait souvent au-dessus du lac, pouvait se lancer dans un plongeon d'attaque et se poser juste à côté d'eux. Même l'hermine, qui habitait sous la cabane, pouvait apparaître soudainement, bien qu'elle soit par nature très indépendante et très réservée. Cela faisait beaucoup d'œils attentifs aux moindres de leurs gestes, l'intimité était rompue et la tension retombait. Le jeune couple comprenait alors que le jour n'était pas encore arrivé.

Le soir, ils s'installaient souvent autour d'un feu de camp. Alatiel préparait le feu avec soin. Cela commençait par une corvée de bois dans la forêt qui se situait bien en dessous de la cabane sur le chemin qui descendait dans la vallée. Il fallait ensuite couper le bois à la bonne dimension pour construire l'espèce de petite hutte qui fera monter la flamme le plus haut possible dans le ciel. Quand arrivait le soir, le vallon perdait ses couleurs et l'ombre menaçante de la nuit envahissait l'alpage. Dans leurs chambres souterraines, les marmottes se serraient les unes contre les autres pour éviter les cauchemars. L'aigle, dans son aire de la falaise, mettait sa tête sous son aile et les chamois s'abritaient sur des vires inaccessibles. Alors Alatiel allumait le papier au pied de la pyramide de bois et assis, avec Camille sur ses genoux, il regardait le feu prendre forme et monter vers le ciel, repoussant l'ombre de la nuit. Une bouteille d'alcool de génépi apportait la touche nécessaire pour sublimer la soirée. C'était à ce moment là de la soirée que le chant des grenouilles semblait s'amplifier. Camille, serrée contre Alatiel, essayait de reconnaître la voix d'Anourelle au milieu des autres et rêvait d'accompagner les grenouilles avec son chant personnel. Mais c'était encore trop tôt, il fallait attendre.

Souvent, pour mieux voir le ciel, ils se couchaient sur le dos, l'un à côté de l'autre, en se tenant par la main. Alors le ciel explosait devant eux. Il leur semblait que des étoiles nouvelles naissaient sans arrêt et que le ciel n'en finissait pas de s'agrandir. Cela leur donnait le vertige et ils se pressaient l'un contre l'autre dans un baiser sans fin pour éviter d'être aspirés par le vide. C'était comme si leur amour formait une cellule protectrice qui les protégeait de l'angoisse face à l'immensité du ciel.

La lune dans le ciel formait un D majuscule. Camille expliqua à Alatiel comment il fallait lire la lettre formée par la lune, soit un D, soit un C. Comme la lune ment toujours, c'est facile de déterminer si elle est en période de croissance ou de décroissance. Dans cette période d'apprentissage de leur amour, elle formait un D. Elle croissait donc et tous les soirs Camille la voyait devenir un peu plus grosse. Elle savait que la pleine lune était proche et elle avait le pressentiment qu'une nuit spéciale se préparait. D'ailleurs Anourelle, la fée du lac, lui faisait chaque jour des signes plus accentués. Alors elle se serrait contre Alatiel pour se rassurer. Son appréhension grandissait, c'était l'inconnu de la première fois et elle avait peur de son corps et des réactions bizarres qu'il pouvait avoir. Mais son amour devenait chaque jour plus fort et avec lui, sa confiance dans Alatiel. Elle allait s'abandonner à lui, lui offrir son corps comme une consécration de cet amour. Le moment devait arriver et elle savait que ce serait pour la pleine lune. La pleine lune était un autre signe qui avait beaucoup compté pour la petite fille. Alors tous les soirs, Camille regardait attentivement le croissant de lune en forme de D. Un D qui devenait de plus en plus rond, et qui se rapprochait du O parfait.

## **7. LA CÉLÉBRATION DES NOCES**

C'était un des derniers jours de l'été. Un de ces jours extraordinaires qu'on trouve seulement dans la montagne, en altitude. Un jour qui faisait exploser la nature dans une folie de vie, comme s'il lui restait trop peu de temps avant le froid de l'automne et la neige de l'hiver. Le soleil chauffait le vallon, l'air était calme et la température parfaite. On aurait dit un retour du printemps et la nature dans le vallon du lac des Gentianes s'y trompait. Les oiseaux se prenaient à chanter des mélodies d'amour et la prairie s'immergeait dans les chants d'appel des grillons et sauterelles. Même les jeunes couples de marmottes échangeaient des regards lourds de sens comme si le temps des amours était revenu. Les moutons devenaient fous et les patous avaient toutes les peines du monde à les garder un peu groupés dans l'alpage. Au loin, on entendait le hurlement doux du loup qui appelait sa louve. Dans les mares, sur les bords du lac des Mille Couleurs, les derniers têtards s'empressaient de terminer leurs métamorphoses et les petites grenouilles commençaient à s'exercer à l'art du chant.

Les deux amoureux étaient juste arrivés à l'alpage avec les moutons et les patous les observaient, cherchant à deviner quelle escapade ils allaient choisir aujourd'hui. Mais le regard qu'ils échangèrent alors fut tellement chargé de sens que les patous se sentirent indiscrets. D'ailleurs Pat comprit tout de suite et entraîna ses copains vers le lac, sans attendre plus longtemps. Sans plus réfléchir, Camille et Alatiel les suivirent.

Depuis l'arrivée d'Alatiel, Camille n'avait pas osé reprendre ses habitudes avec le lac. Par décence il aurait fallu mettre un maillot de bain, mais le lac la connaissait vierge de tout artifice; elle ne pouvait pas imaginer entrer dans l'eau cristalline autrement. D'ailleurs elle n'avait pas de maillot, mais ce n'était pas vraiment l'argument. Elle avait habitué les yeux invisibles de la colonie de la cabane à la voir entrer toute nue dans l'eau. Une sorte de complicité s'était ainsi établie avec la nature sauvage qui l'entourait et son beau corps était comme une offrande qu'elle faisait aux yeux invisibles. Cela faisait partie des signes qu'elle voyait partout dans le vallon des Gentianes et Camille croyait trop aux signes pour les bousculer n'importe comment. L'imaginaire de la petite fille vivait toujours dans sa conscience. Elle avait gardé une sensibilité forte dans la communication avec la nature et elle voyait des signes partout.

Pour se baigner, il fallait donc qu'elle soit nue et pour cela une solitude complète était nécessaire. Mais cette solitude avait disparu avec l'arrivée d'Alatiel. Il l'avait aperçue toute nue une première fois quand il était arrivé dans le vallon et elle en rougissait encore. Alatiel représentait un corps étranger et elle sentait confusément que les bains dans le lac ne pourraient reprendre que si leurs deux âmes fusionnaient. Alors ils ne feraient plus qu'un, et par cette unité retrouvée, le vallon offrirait à nouveau la solitude sauvage nécessaire à la cérémonie. Ils entreraient dans le lac, la main dans la main, nus et purs. Leur offrande au lac des Mille Couleurs serait leur amour.

Tous les signes étaient positifs ce jour là. C'était la plus belle journée de l'été et les fiançailles avaient duré trop longtemps. Camille respirait l'amour par tous ses pores. Elle se sentait prête, trop prête, infiniment prête et c'est très naturellement qu'elle entraîna Alatiel vers le lac. Il ne fut pas question d'un maillot de bain, d'ailleurs inexistant pour les deux. Le

jeune couple rejoignit le bord du lac sans plus de discussion, laissant, comme d'habitude, les moutons se garder tout seuls.

Ce fut une fête incroyable. Toute la colonie de la cabane y participa. Les marmottes s'étaient rassemblées en voyant le jeune couple arriver et c'est, sans doute, le sifflement spécial que poussa Marmotti, qui avertit les autres habitants. L'aigle arriva en plongeant du col Perdu. Il avait au passage esquissé une attaque sur le berger qui surveillait toujours les activités dans le vallon des Gentianes et celui-ci en était resté vert de rage d'avoir été surpris et d'avoir eu peur. Même l'hermine ne voulut pas rater la cérémonie et elle vint s'installer, bien cachée, à l'entrée d'un ancien trou de marmotte. Bien sûr l'aigle qui voyait tout, s'empressa de faire un virage serré au-dessus du trou. Il adorait effrayer l'hermine. Mais une sorte d'ivresse merveilleuse s'était emparée du vallon et, dans une entente générale, la chasse avait été fermée. Tout le monde se côtoyait sans inquiétude et on vit la colonie entière de grenouilles sortir du lac et s'installer au meilleur endroit, sur les lits de mousse qui poussaient à côté de la source. Le hurlement du loup qui se rapprochait, n'inquiéta personne, même pas les marmottes. Elles auraient aussi pu s'inquiéter de l'arrivée du renard qui s'installa tranquillement sur un rocher agréablement chauffé par le soleil. Le renard n'était pas aimé dans les rêves de la petite fille. Trop solitaire et peut-être trop malin, il n'avait jamais compris l'innocence et l'amitié qui rayonnait autour d'elle. Mais aujourd'hui était un événement exceptionnel, il avait entendu le sifflement spécial de Marmotti et il avait senti cette folie amoureuse qui s'emparait de tout le vallon. Alors il voulait participer.

Après une dernière petite hésitation, Camille se déshabilla la première. Elle sentait que c'était à elle de faire le premier geste, par égard envers Alatiel. Lui ne pouvait pas, il avait trop peur de la blesser dans sa sensibilité. Nue, elle présenta son corps comme une offrande devant le lac des Mille Couleurs. Alatiel n'en revenait pas qu'elle puisse être aussi belle. Depuis son arrivée à la cabane, chaque fois qu'il la regardait, elle lui semblait plus jolie. Il se déshabilla rapidement et vint lui prendre la main, face au lac des Mille Couleurs. Un grand silence s'établit autour du lac. Même les criquets mirent en sourdine leurs violons. Une harmonie infinie sembla envahir le vallon, comme si le jeune couple, par sa beauté toute naturelle et par son immense innocence, était le révélateur d'une transcendance divine. Anourelle, la grenouille verte, cligna un œil en regardant Camille, puis fit un bond des plus gracieux dans le lac. Camille comprit alors que la fée du lac bénissait leur amour.

Là-haut, au col Perdu, Mélezen le berger, accroché à ses jumelles, faillit perdre l'équilibre. Ce qui se passait là-bas, au bord du lac, dépassait l'entendement. Il s'attendait à espionner l'acte physique, comme il se voyait bien lui-même le faire, mais rien ne se passait. Les deux amoureux semblaient se contenter de se donner la main, face au lac. Mélezen ne pouvait pas imaginer l'harmonie qui régnait autour d'eux, il ne pouvait pas comprendre cette musique de l'amour où un simple petit geste compte plus que l'acte final. D'ailleurs depuis quelque temps il sentait monter en lui un mépris féroce envers ce jeune homme qui semblait incapable de conclure. Il avait tellement envie d'être à sa place. Des désirs de viol le traversaient et le laissaient anéanti.

Camille et Alatiel échangèrent un regard. Un regard tellement chargé d'amour qu'un long frémissement les parcourut. En se tenant par la main, ils entrèrent lentement dans l'eau. Le lac était lisse comme un miroir et la montagne se reflétait à sa surface donnant l'impression d'une profondeur infinie. Sans faire attention aux cailloux qui leur blessaient les

pieds, ils continuèrent à marcher et s'enfoncèrent petit à petit dans l'eau jusqu'à ce qu'ils soient complètement immergés. L'eau les recouvrait de toute part et sa fraîcheur cristalline pénétrait leur corps jusqu'au plus profond d'eux-mêmes. C'était la bénédiction du lac, qui scellait à tout jamais leur amour.

Après leur immersion complète, ils jaillirent du fond de l'eau dans un saut qui provoqua une cascade de petites vagues et la surface du lac renvoya, comme des confettis, des éclats de soleil de toutes les couleurs. Les marmottes auraient voulu applaudir, elles se contentèrent de quelques sifflements approbateurs. L'aigle royal entama une série de plonges comme il n'en avait jamais effectué, même dans la plus folle de ses attaques. Personne n'en ressentit quelque menace, la paix et une harmonie merveilleuse régnaient sur le vallon. Les patous se lâchèrent soudain et leurs aboiements complètement fous couvrirent tout le vallon en faisant écho dans les falaises du col Perdu. On entendit des pierres rouler dans les falaises, c'était les chamois qui participaient à leur façon en faisant des bonds dont l'agilité et la précision faisaient honneur à leur réputation de maîtres des falaises. Même les moutons, dans leur alpage, sentirent ce souffle de bonheur. Ils se rassemblèrent dans un groupe compact et entonnèrent un concert de bêlements qui se fit entendre jusqu'au lac. Camille, dans un réflexe de bergère, dressa l'oreille en se demandant ce qu'il pouvait bien se passer là-haut, mais les patous se chargèrent de calmer son inquiétude en déléguant un des leurs pour aller vérifier que tout allait bien.

Au col, Mélezen le berger se demanda si la folie n'avait pas atteint le vallon. Il ne comprenait plus rien et cela devenait insupportable. Il préféra se retirer, sans savoir qu'il allait manquer la seule partie de la fête qu'il aurait pu comprendre.

Camille et Alatiel se tenaient l'un en face de l'autre, les mains dans les mains. Les gouttes d'eau ruisselaient sur leurs corps et le soleil les nimbaît dans une auréole d'or. Le sexe d'Alatiel pointait en avant, dur et puissant. Camille s'étendit alors sur le lit de mousse où se trouvait souvent Anouelle, la grenouille verte. Le regard d'Alatiel, resté debout, la caressa longuement. Elle sentit ses petits seins durcir et elle gémit sous la caresse du regard. Elle lui tendit les bras, elle le voulait, elle ouvrit ses jambes pour le recevoir. Son corps n'était plus qu'un désir effréné que seul Alatiel pouvait assouvir. Le temps s'était arrêté. L'aigle, qu'elle voyait planer au-dessus d'elle, sembla interrompre son vol, immobile dans un courant ascendant. Le vallon retenait son souffle.

Alatiel la rejoignit sur le lit de mousse. Il posa sa main sur son ventre, avec précaution, comme s'il avait peur de l'abîmer. Elle frémit sous la caresse et tendit les bras pour l'attirer. Ils s'enlacèrent doucement, perdus l'un dans l'autre, emportés dans un flot d'amour. Elle ne ressentit même pas la douleur de la défloration, et sa jouissance éclata dans une explosion des sens. Au loin, dans le silence revenu, on entendit le hurlement d'un loup.

Ils restèrent longtemps enlacés, sur leur lit de mousse. La source, qui jaillissait à côté, accompagnait leur bonheur du son cristallin de l'eau qui coule sur les cailloux. Les patous, silencieux, les surveillaient. L'aigle aussi, qui continuait ses grands vols planés autour du vallon. Les marmottes se rapprochèrent, comme pour former un écran de protection autour du jeune couple. Les deux amoureux se regardaient et les regards qu'ils échangeaient, étaient des regards fous d'amour. « C'est notre nid d'amour », disait Camille. Jamais elle n'aurait imaginé une félicité aussi immense. Elle se redressa doucement et regarda le lac, la cabane, le

vallon des Gentianes et tous les témoins de son bonheur avec une infinie reconnaissance. Anourelle, la grenouille, était là, à côté de la source et Camille crut la voir faire un clin d'œil avant qu'elle ne saute dans le lac. Camille pensa que ce bond était un des plus jolis qu'elle n'ait jamais vu.

Dans sa cabane de l'Estrech, de l'autre côté du col Perdu, le berger qui s'appelait Mélezen, ruminait une vengeance. Il ne pouvait plus supporter le bonheur qu'il sentait rayonner dans le vallon des Gentianes. Il désirait la jolie bergère, il la désirait plus que tout. Elle lui avait été volée par un intrus, un étranger qui ne connaissait rien à la vie des bergers en montagne. C'est à lui qu'elle revenait, de droit, parce-qu'elle était bergère et qu'il était le premier à l'avoir rencontrée.

Le soir, il y eut un grand feu de camp. Alatiel passa une bonne partie de l'après-midi à rapporter du bois de la forêt qui se trouvait plus bas en descendant dans la vallée. Le renard surveilla ces allées et venues avec inquiétude. Il n'aimait pas qu'on vienne déranger ses habitudes dans la forêt, mais il comprit vite que la fête continuait à la cabane de Fondterre.

La nuit tomba. C'était une nuit de pleine lune et Camille savait que pour être accueillie par la lune, il fallait qu'elle soit habillée en blanc, parce-que c'est la seule couleur que connaît la lune. Quand Alatiel, qui s'occupait du feu, la vit arriver, il crût voir la princesse de la cabane de Fondterre. Sa longue chemise de nuit blanche, serrée autour de la taille par une ceinture bleue, dessinait adorablement les formes de son corps. Elle était nue sous sa chemise de nuit et elle vint se blottir contre Alatiel. Elle l'aimait parce qu'il avait su l'appivoiser, elle qui était pourtant si sauvage. Elle l'aimait parce qu'il avait su prendre le temps qu'il fallait pour qu'ils apprennent à se connaître, pour que leur amour émerge, tout naturellement. Elle l'aimait finalement parce qu'il avait su faire de cette première rencontre de leurs corps, un événement merveilleux qui les réunissait tous les deux pour toujours. C'était trop de bonheur et elle avait peur de se réveiller un jour, comme la petite fille, pour s'apercevoir que ce n'était qu'un rêve, un trop beau rêve.

En pensant à la petite fille, elle se rappela alors un rêve qu'elle avait fait un soir, dans son lit de la cabane, un rêve qui racontait comment Anourelle, la grenouille verte, fut couronnée reine des grenouilles au milieu du lac devenu magique. Cela avait été un rêve, mais ce qui se passait aujourd'hui était la réalité. C'était son amour qui était couronné. Le lac des Mille Couleurs l'avait béni.

Le feu montait vers la lune dans la nuit. Sa lumière éclairait l'entrée du logement de Marmotti et celui-ci, toujours aussi curieux, mit le nez à la porte pour voir ce qui se passait. Les grenouilles avaient entamé leur chant habituel et Camille imaginait entendre la voix d'Anourelle qui chantait des vœux de bonheur. Soudain la clarté du feu baissa, il se fit une sorte de silence dans la nuit et la lune parut grandir encore. Dans cet univers blanc, une ombre noire apparut. C'était le loup. Ses yeux jaunes transperçaient la nuit, comme une menace diabolique.

Alatiel voulut se lever, mais Camille le retint contre elle. Ils regardaient le loup sans bouger. Alors celui-ci s'approcha du jeune couple et se mit à les renifler sous toutes les coutures, comme pour apprendre à les connaître. Camille sentait son souffle, comme une caresse, à travers sa chemise de nuit. Le loup alla ensuite s'asseoir un peu plus loin, pas trop

près du feu. "C'est Lupin, le louveteau que j'ai sauvé et élevé", souffla Camille à Alatiel. Mais cela ne le rassurait qu'à moitié et il se leva pour rajouter du bois dans le feu. Les étincelles, qui jaillirent quand il jeta le bois dans le feu, se confondirent avec les étoiles dans le ciel. Le chant des grenouilles montait doucement du lac. Le loup, qui s'était un peu écarté par peur des étincelles, entama un hurlement très doux, comme un feulement. Camille se serra dans les bras d'Alatiel. Leur amour était accepté.

Alors Camille se leva et toute droite, les bras tendus vers la lune, elle entonna son chant à elle. Un chant a cappella, d'une pureté infinie, qui montait vers les étoiles. Alatiel la regarda, stupéfait. Il croyait commencer à la connaître et voilà qu'il découvrait encore une nouvelle facette de sa Camille.

Le chant de Camille exprimait son bonheur et sa gratitude. Il s'adressait à la colonie de la cabane, comme la petite fille l'avait fait avant elle certaines nuits de pleine lune. C'était un chant dont elle ne connaissait ni le début ni la fin, un chant si pur qu'un grand silence s'établissait autour du lac pour mieux l'écouter. Un chant qui répondait au hurlement du loup et qui montait dans le vallon jusqu'aux falaises où l'aigle dormait. Il pénétrait dans tous les trous et chaque marmotte, dans son sommeil, comprenait que quelque chose de merveilleux était arrivé. Des ondes de bonheur se propageaient à travers le vallon et venaient caresser les chamois, réfugiés pour la nuit sur leur vire étroite dans la falaise. Quelle fille était-ce donc, se demanda encore Alatiel. Il lui semblait être entré dans un monde magique, peuplé de rêves.

Camille se rassit. Son visage avait l'air transfiguré et Alatiel eut l'impression que ses yeux regardaient au loin un rêve qui passait. Il la prit dans ses bras. Il la sentait toute nue sous sa chemise et il se mit à la caresser doucement. Elle gémit. Alors il se leva et l'emporta jusque dans la chambre de la cabane. Elle se laissait faire, encore submergée par son chant, voguant dans un songe au milieu des étoiles. Il la posa dans le lit et s'empressa de se déshabiller pour la rejoindre. La lune les éclairait à travers la fenêtre et baignait Camille dans une lumière blanche. Alors Alatiel remonta sa chemise de nuit et l'exposa, toute nue, à la lune. Dans la lumière blanche, son corps lui apparut comme nappée de lait. Il eut envie de la lécher et il suçait son sein. Sa main s'égarait sur son corps et descendit sur son ventre. Elle gémit et tendit les bras pour l'attirer sur lui.

Le lendemain matin, ce sont les patous qui vinrent les réveiller en aboyant sous la fenêtre. Le soleil était déjà haut dans le ciel et les moutons s'impatientaient. Alatiel se leva vite et alla s'occuper d'emmener les moutons à l'alpage avec les patous. Camille resta dans le lit. Le soleil caressait et chauffait son corps. Elle se sentait infiniment bien malgré les courbatures et son sexe endolori. Elle avait une envie immense de paresser dans son lit. Alatiel l'avait prise en charge et elle trouvait si bon de pouvoir se reposer sur lui. Un joli petit oiseau, peut-être un rouge gorge qui montait de la forêt, vint se poser sur le rebord de la fenêtre et se mit à chanter. Encore un signe, se dit Camille. En se rappelant cette journée, elle se demandera longtemps quel avait été la part de rêve et la part de réalité.

## 8. LA BLESSURE

Le lendemain de cette journée mémorable, Mélezen, toujours à son poste au col Perdu, observa la disparition du bivouac au bord du lac. Il comprit que le jeune homme avait enfin réussi à pénétrer dans l'intimité de Camille. Ainsi ce jeune homme avait réussi à cueillir cette fleur sauvage dont il était lui-même éperdument amoureux. Une fleur qui lui appartenait de droit, pensait-il. Pourtant il était bien trop respectueux des choses et jamais il ne serait descendu du col Perdu troubler le calme du vallon des Gentianes et réclamer son dû sans un concours de circonstances particulières.

C'était une belle journée, calme et chaude. Camille était restée seule à la cabane pour s'occuper d'une brebis prête à agneler. Alatiel était parti dans les hauts alpages avec les moutons et deux patous. Les hauts alpages se situaient aux pieds des falaises et étaient les derniers exploités dans la saison. Alatiel comptait en profiter pour rechercher des nouvelles voies d'escalade dans les falaises du col Perdu.

La brebis n'était pas encore prête pour son agnelage et Camille estima qu'elle avait bien le temps pour prendre son bain dans le lac. C'était la première fois qu'elle se retrouvait seule, sans Alatiel, et elle ressentait déjà un grand vide, comme si le vallon avait perdu son éclat. Le bain dans le lac l'aiderait à supporter l'absence. Le lac conservait un pouvoir mystérieux et chaque bain lui donnait l'impression de re-naître. C'était devenu une cérémonie que ni Alatiel, ni elle, n'auraient voulu manquer et il fallait vraiment que le temps soit mauvais et froid pour qu'ils y renoncent. Mais cette fin de saison était très belle et Camille emmenait Alatiel presque chaque matin à la source. Là ils retrouvaient généralement Anouelle, la grenouille, qui leur faisait un petit signe puis sautait dans le lac dans un bond toujours plus gracieux. Ils se déshabillaient et tout nus, couraient dans l'eau. Quelques grenouilles se poussaient pour faire un peu de place et les marmottes, qui assistaient au spectacle, se mettaient à l'écart pour ne pas recevoir de gouttes d'eau. Une marmotte n'aime pas recevoir des gouttes d'eau, elle trouve cela très désagréable. Quand ils ressortaient du lac, ils se retrouvaient sur le lit de mousse et l'aigle, là-haut dans le ciel, pouvait assister à leurs caresses. Ils n'en finissaient pas de découvrir leurs corps et leur amour était inépuisable.

Ce jour là, Camille était seule en arrivant à la source. Marmotti, bien installé, au soleil, sur son rocher de veille, la vit arriver. Il ne bougea pas. Tout était normal et les marmottes continuèrent leurs activités. Pat la surveillait de loin. Il était resté avec elle, parce-qu'il ne pouvait pas la laisser seule. C'était une entente avec les autres patous et Pat était plus particulièrement chargé de surveiller Camille. Jamais il ne laisserait un étranger, quel qu'il soit, s'approcher de Camille. Il la protégerait de toutes ses forces.

Elle sortit du bain pour aller s'étendre, toute nue, sur le lit de mousse. Elle sentait son corps plein d'une nouvelle ardeur, ses petits seins, durcis par l'eau, pointaient en avant. Elle avait envie qu'Alatiel soit là, elle avait envie qu'il caresse son corps avec son regard et qu'il vienne ensuite se coucher à côté d'elle. Son désir était si fort que des frissons parcouraient son corps. Ses jambes s'entrouvraient doucement, laissant apparaître son sexe palpitant. Ce désir physique était fou, mais elle sentait bien qu'il représentait la consécration de son amour pour Alatiel. Elle n'aurait pas pu imaginer un tel désir en dehors d'Alatiel. Elle s'était donnée

à lui, complètement. Son cœur débordait de tendresse pour lui. Son corps le désirait, son âme le voulait, l'absence de l'aimé était insupportable.

Sur la mousse, une petite grenouille verte la regardait. C'était Anourelle. Camille avait appris à la reconnaître parmi les autres grenouilles par les tâches sur son dos mais aussi parce-que les autres grenouilles ne communiquaient pas comme cela avec elle. De plus en plus les rêves de la petite fille lui revenaient à la mémoire et elle se rappelait comment Anourelle était devenue la fée de la cabane. C'est Anourelle qui lui avait donné cet amour merveilleux, c'est Anourelle qui avait arrangé la célébration des noces dans le lac, c'est Anourelle qui la protégeait, écartait le mal et faisait du vallon un endroit magique.

Camille dévisageait la grenouille assise à côté d'elle sur la mousse et attendait un signe, mais pourtant cette fois-ci, Anourelle ne faisait pas de signe. Il n'y eut ni un clin d'œil, ni un saut gracieux dans le lac. Anourelle restait muette. Elle semblait effrayée par un danger qu'elle ne voyait pas. Camille eut alors comme un pressentiment. Son bonheur était trop fort et il ne pouvait pas durer.

Un bruit la fit se retourner et elle vit Mélezen, le berger de l'autre vallée, qui la regardait, caché derrière un rocher. Elle était toute nue sur le lit de mousse, comme une fleur au soleil et Mélezen la regardait comme s'il voulait la manger. Elle poussa un petit cri et voulut courir pour attraper ses vêtements, posés à côté de la source, mais Mélezen n'eut qu'un bond à faire pour la retenir.

Pat qui surveillait la scène, ne bougea pas. Il connaissait le berger et son intrusion était dans l'ordre des choses. Il se rappelait la visite de l'autre côté du col Perdu, qui avait duré toute une journée. Camille avait même déjeuné avec le berger. Il était si peu inquiet, qu'il laissa Camille avec son berger et partit rejoindre les autres patous dans l'alpage. Il avait envie de jouer plutôt que d'assister à des bavardages qui n'en finissaient pas.

Les marmottes avaient toutes disparu, effrayées par cet étranger. Le ciel était vide et l'aigle, qui surveillait d'habitude le moindre geste de Camille, avait sans doute trouvé une occasion pour chasser dans une autre vallée. Anourelle avait préféré quitter les lieux, en se laissant glisser doucement dans l'eau du lac, sans faire de plongeon. Le vallon était vide et il n'y avait aucun signe. Camille comprit alors qu'elle était seule, seule face à une violence qu'elle ne comprenait pas.

Mélezen était descendu du col Perdu, après avoir observé le départ d'Alatiel avec les moutons. Cela faisait des jours qu'il observait ce qui se passait dans le vallon des Gentianes. Depuis la visite de Camille, il ne pensait plus qu'à elle. Dans ses rêves, elle venait à lui dans sa cabane et entrait dans son lit. Il se réveillait alors tout en sueur. Cela devenait une obsession. Il la voulait, mais il ne savait pas comment le lui dire. Alors il venait au col Perdu avec ses jumelles et il regardait tout ce qui se passait dans le vallon. Il était toujours à son poste, au col, pour la cérémonie du bain, et de voir sa Camille toute nue, enlacée par ce jeune homme qui n'avait aucun droit sur elle, le rendait fou.

Une nuit, les loups attaquèrent son troupeau et ce fut un carnage. Alors la folie s'empara de lui. Tous les jours, il observait le vallon des Gentianes et voyait Camille vivre dans une auréole de bonheur. Les loups n'y allaient pas chasser, même l'aigle semblait éviter

d'attaquer les agneaux. Et maintenant ce jeune homme, un étranger qui venait d'on ne sait où, avait su la conquérir. Il y avait trop de mystères dans ce vallon. Il prit son fusil et partit à la poursuite des loups.

Mais il connaissait suffisamment les habitudes du loup pour savoir qu'il n'avait aucune chance d'en tirer un. En fait c'était un prétexte pour visiter la bergère du vallon des Gentianes. Ce problème de loup expliquerait sa venue, il fallait en discuter et chercher des solutions en commun.

En descendant du col Perdu, il passa à côté du troupeau de Camille qui paissait tranquillement. Les moutons ne semblaient pas inquiets, comme ils peuvent l'être quand les loups rodent autour. D'ailleurs ils n'étaient même pas gardés, les patous semblaient avoir disparu. En arrivant à la cabane, il aperçut la jeune fille qui se baignait toute nue dans le lac. Il se rapprocha doucement et se cacha derrière un rocher. Elle était à lui, il le savait. Quand elle sortit de l'eau, il crut voir une naïade du lac. Les formes de son corps jouaient avec le soleil, l'eau fraîche avait durci ses petits seins qui pointaient en avant, elle lui semblait infiniment belle. Il resta, les yeux écarquillés, derrière son rocher. Il voulait la prendre, mais il lisait dans ses yeux une innocence qui le désarçonna. Elle semblait si heureuse au sortir de son bain, au milieu de ses marmottes, qu'il n'osait pas bouger. Il se leva finalement pour se faire reconnaître et la saluer timidement, mais quand elle l'aperçut, elle eut un cri de frayeur et voulut s'enfuir. Alors d'un bond il la saisit pour l'immobiliser.

Camille se débattait comme un beau diable. Elle ne criait pas, tout se faisait dans un grand silence. Il lui semblait ridicule de se mettre à crier, d'autant que cela ne servirait à rien. Personne ne pouvait l'aider. Alatiel était dans la falaise, à l'heure qu'il était. Il aurait peut-être pu entendre, mais il lui aurait fallu beaucoup trop de temps pour arriver. Et puis elle sentait confusément qu'il ne fallait pas qu'il soit mêlé à cela. Elle se battait contre une chose mauvaise pour défendre son amour et son bonheur. Elle se battait seule. Les patous avaient disparus avec Pat, les marmottes se terraient dans leurs refuges souterrains, le ciel était vide et l'immense oiseau, qui la protégeait si bien, avait disparu. Même les grenouilles s'étaient toutes réfugiées au fond du lac.

La lutte rendait Mélezen fou. Son désir devenait immense et il ne contrôlait plus rien. Il réussit finalement à la plaquer sur le sol, sur le lit de mousse. Elle essaya de s'échapper en se contorsionnant, mais il la rattrapa. Peut-être que si elle était restée immobile, sans se débattre furieusement, cela ne se serait pas passé. Peut-être que Mélezen aurait pris conscience de ce qu'il faisait et qu'il aurait reconnu la belle fleur sauvage qu'il connaissait et qu'il aimait finalement à sa façon. Mais elle se battait furieusement et cela le rendait fou. Il voulait maîtriser ce corps de femme, le posséder complètement. Plus la lutte continuait, plus il voulait le soumettre, l'écraser sous lui.

Elle faiblissait petit à petit, la lutte était trop inégale. Mélezen réussit à la fixer au sol en maintenant ses deux bras en croix. Elle eut envie d'abandonner, submergée par cette force animale, d'une sauvagerie extrême. Mélezen en profita et lui écarta les jambes. Elle sentit qu'il la pénétrait et elle se mit à pleurer. Elle ne bougeait plus et le laisser faire, comme il voulait. Elle se sentait envahie, salie, souillée et à la fin, une jouissance violente la fit s'évanouir.

Quand elle revint à elle, elle était seule, étendue sur le lit de mousse. Elle ne pouvait pas bouger, elle avait mal partout dans son corps. Une immense lassitude la submergeait et elle attendait que la mort l'emporte. Mais des sensations lui revinrent petit à petit. Elle sentit quelque chose couler entre ses jambes et elle se rappela d'un coup toute la scène. Alors un désespoir infini l'envahit. Ce bonheur merveilleux qu'elle avait su créer avec Alatiel, tous ces jours extraordinaires qu'ils avaient passé ensemble, tout cela ne pouvait plus exister, tout cela était sali à tout jamais par la violence qui lui avait été faite. Son amour était flétri, déshonoré. Elle aurait voulu ne pas se réveiller, elle ne pouvait pas imaginer un futur. Le moindre mouvement restait au-dessus de ses forces. Elle s'enfonça dans un rêve plein de désespoir.

Dans son rêve, elle vit une marmotte sortir de son trou. C'était Marmotti, la grosse marmotte, sa préférée. Marmotti se dressa sur ses deux pattes, bien droite, pour regarder autour d'elle, à l'affût du moindre danger, mais tout semblait calme. Il voyait bien Camille étendue à côté de la source, mais il n'y avait là rien d'anormal. Pourtant il hésita avant de retomber sur ses quatre pattes et d'aller rejoindre un coin d'herbe tendre pour manger. Quelque chose n'allait pas, l'air avait peut-être une odeur qu'il ne connaissait pas ou c'était le vallon tout entier qui exprimait une inquiétude. Une grenouille, sur le rocher à côté de la source, le regardait fixement, comme pour lui demander un secours. Marmotti n'avait qu'une arme pour se défendre et protéger sa colonie, son cri. Celui qu'il poussa alors fut le plus fort qu'il ait jamais poussé. Il retentit dans tout le vallon et remonta jusqu'aux falaises où il rebondit en écho.

Pat, le patou de Camille, qui était allé rejoindre les autres patous dans l'alpage, s'arrêta brusquement de jouer pour écouter. Il connaissait bien Marmotti et savait distinguer les différents cris des marmottes. Celui-ci exprimait une urgence extrême. Il s'agissait sûrement de Camille. Il entraîna les autres patous et ils se mirent à galoper dans la pente vers le lac, en aboyant comme des fous. Au col Perdu, les chamois se retournèrent inquiets et s'enfuirent dans les falaises en faisant tomber une pluie de cailloux. Le bruit réveilla tout le vallon. Mélezen, qui s'enfuyait vers le col, accéléra le pas, affolé par la peur. L'aigle était sur son aire, accrochée dans la falaise. En entendant le cri de la marmotte, il se jeta dans le vide et se laissa tomber vers le lac dans un plongeon terrible. Ses yeux perçants voyaient le berger qui courait vers le col Perdu et Camille étendue à côté du lac. Il comprit tout et il eut envie d'attaquer le berger, mais il continua son plongeon vers la jeune bergère. Arrivé juste au-dessus d'elle, il rouvrit ses ailes pour freiner sa chute et se débrouilla pour atterrir sans trop de mal, quoiqu'après avoir roulé sur lui-même deux ou trois fois.

Camille restait étendue sur la mousse, comme morte. Toutes les marmottes de la colonie l'entouraient maintenant. Quand l'aigle arriva, elles ne bougèrent pas, comme si elles savaient qu'il venait aussi pour sauver Camille. La colonie de la cabane rassemblait ses forces dans une sorte de consensus où le seul objectif était d'aider la jolie bergère à revenir à la vie. Même l'hermine était venue se nicher contre Camille et sa fourrure caressait son sein. L'aigle commença à l'effleurer avec les longues rémiges de son aile et un long frémissement parcourut son corps. Une grenouille sortit du lac et s'installa à côté de la source. Elle clignait des yeux. C'était Anouelle. On vit alors arriver le loup, celui que la petite fille avait élevé et qui était devenu chef de meute. Personne ne s'offusqua de cette présence dangereuse. Il s'approcha de Camille et se mit à la lécher, comme pour effacer les traces de souillures qu'elle avait reçues sur son corps.

Un long spasme secoua alors le corps de Camille et celle-ci sortit de son rêve. Autour d'elle le vallon avait repris ses couleurs, les grillons chantaient dans l'herbe. Les marmottes jouaient dans la prairie et l'aigle la regardait en tournant la tête d'un côté, puis de l'autre, comme font les oiseaux. Il semblait lui demander si elle allait bien et cela la fit rire.

Elle se leva avec difficulté. Son corps était abîmé, meurtri et elle pouvait à peine marcher. Elle aperçut Anourelle qui était là, près de la source et qui la regardait en faisant des clins d'œil. Alors la grenouille se tourna vers le lac, comme pour indiquer la voie à suivre. Camille s'exécuta. Elle entra dans l'eau doucement et continua jusqu'à avoir la tête complètement immergée. Elle sentit l'eau fraîche la pénétrer là où elle avait été salie. Le lac la purifiait, effaçait la souillure et redonnait vie à son corps. Quand elle sortit de l'eau, elle avait retrouvé cet enthousiasme qui la faisait vivre. Le vallon des Gentianes lui souriait comme jamais. Elle vit même un chamois qui la regardait, avant de boire dans le lac. C'était un signe miraculeux. La nature l'accueillait de nouveau, elle n'était pas perdue et il y avait encore un futur. Elle s'étira dans tous les sens pour redonner la souplesse à son corps. Les meurtrissures disparaissaient progressivement et son cœur battait à nouveau, plein d'énergie. Assise sur un rocher au bord du lac, Anourelle la regardait. La grenouille lui fit un clin d'œil puis plongea dans le lac. Un magnifique plongeon et Camille comprit que la vie continuait.

Mais que raconter à Alatiel ? La question lui tomba sur la tête comme une massue. Jamais elle ne pourrait continuer à vivre en lui cachant ce qui lui était arrivé. Et si elle racontait tout, elle sentait que son amour serait définitivement flétri. Cela resterait entre eux deux, comme une blessure qui saignerait sans fin. Elle avait aussi peur qu'Alatiel cherche à se venger et elle ne le voulait pas. Mélezen était devenu fou, mais elle se sentait un peu coupable d'avoir provoqué cette folie. Sûrement il devait regretter son action, maintenant.

Elle n'eut pas le temps d'approfondir la question, Alatiel arrivait. Il descendait du col Perdu, qu'il avait rejoint après son escalade. Il avait croisé le berger, qui remontait du lac, et il lui avait trouvé un air bizarre, avec des yeux qui fuyaient comme s'il était coupable de quelque chose. Cela l'avait inquiété et il s'était mis à descendre en courant jusqu'au lac. En arrivant au lac, il aperçut Camille debout à côté de la source. Elle sortait juste du lac des Mille Couleurs et son corps nu, nimbé de soleil, lui apparut si jeune, si beau, si pur, qu'il crût voir un mirage. Les rides dans le lac renvoyaient des éclats de couleurs, les marmottes jouaient autour de Camille, un chamois buvait de l'autre côté du lac, tout était paisible et Alatiel oublia son inquiétude. Une bouffée d'amour l'envahit et il se précipita pour la prendre dans ses bras.

Le lit de mousse les accueillit une nouvelle fois et leur amour fut d'une intensité folle, comme s'ils venaient de survivre à un danger extrême. Ils restèrent longtemps étendus à côté de la source, écoutant le bruit de l'eau et échangeant des regards et des caresses à n'en plus finir. Leur bonheur était infini et Camille savait qu'elle avait retrouvé son amour. La violence sauvage, qu'elle avait subie, s'effaçait petit à petit dans sa conscience. Alatiel, en l'aimant si fort, lui avait rendu sa pureté et son innocence.

Quand il lui demanda ce que venait faire le berger dans le vallon, elle ne rougit même pas. Elle ne savait plus et elle embrassa son Alatiel, comme pour l'emporter à jamais avec elle. Pourtant au fond de sa conscience, elle savait que la blessure était toujours là.

## 9. LA SOUMISSION

La blessure revint un jour qu'ils étaient montés tous les deux dans l'alpage avec les moutons. Alatiel suggéra de faire une visite au berger dans l'autre vallée. Il faisait beau, le col Perdu n'était pas très loin et il avait bien envie de rencontrer ce berger. Camille faillit trébucher en entendant cette suggestion. Devant elle, tout d'un coup, elle revoyait ce cauchemar qu'elle avait vécu. C'était comme un coup de massue qui lui tombait sur la tête. Elle avait réussi à oblitérer complètement cette tragédie qu'elle avait vécue, elle ne pensait plus au berger, il n'existait plus, comme écrasé dans sa mémoire sous une chape de plomb. Alatiel occupait tout l'espace, elle ne pensait à rien d'autre. Elle l'aimait de tout son cœur, elle le désirait follement. Il savait réveiller dans son corps des plaisirs inouïs. Souvent il la faisait pleurer de désir.

Mais voilà que le cauchemar revenait. Elle revoyait ce viol avec des sentiments mélangés. Elle avait été victime de la violence du berger; elle avait été physiquement forcée mais surtout elle sentait qu'elle avait été blessée dans son âme. Cela la révoltait et lui faisait voir le berger comme une brute sauvage. Mais ce n'était pas si simple et elle ressentait aussi une certaine honte en se rappelant l'extase qui l'avait emportée sur la fin et l'avait fait s'évanouir. A cause de cela, elle n'osait pas avouer à Alatiel. D'ailleurs il n'aurait pas compris pourquoi elle s'était tue jusqu'à maintenant. Elle s'écroula par terre en pleurant. La blessure était toujours là et voulait la détruire, détruire son amour et emporter à tout jamais son Alatiel

Alors Alatiel comprit qu'il y avait quelque chose. Il se rappela le berger qui remontait du lac en courant avec des yeux fous. Il se rappela qu'il avait posé la question, mais que Camille l'avait esquivée. Il sentit aussi qu'il avait eu tort ce jour là de ne pas pousser ses investigations. Maintenant il allait falloir faire remonter tout cela à la surface et il avait peur. Il s'assit à côté d'elle et la serra très fort dans ses bras.

- Il faut que tu me dises tout, maintenant, vraiment tout ce qui est arrivé. Sinon cela va rester comme une pierre trop lourde dans notre amour.
- C'était horrible. Mais le lac m'a purifiée et j'ai essayé d'oublier. Je ne sais pas si je peux raconter une telle horreur. Quand il est arrivé, le patou est parti. Il n'y avait personne, aucune aide. Je me suis battue jusqu'au bout. Plus je me défendais, plus il devenait fou et violent.
- Mais que t'a-t-il fait?
- Il a réussi ce qu'il voulait. Je n'ai rien pu faire.
- Et tu as senti quelque chose ?
- Je ne voulais pas. Il m'a forcée. Je me suis évanouie à la fin.

Il ne la croyait pas. Il voulait connaître plus de détails. Il l'interrogeait sans cesse. Elle pleurait, elle sentait la honte l'envahir parce-qu'elle imaginait avoir laissé le berger faire ce qu'il voulait et qu'à la fin elle avait eu du plaisir. Elle ne s'était pas assez battue. Elle aurait dû mourir.

Alatiel voulut se raisonner, mais il n'y arrivait pas. Il sentait une sorte de folie furieuse s'emparer de lui. Il aurait dû essayer de la consoler, la serrer encore dans ses bras et lui parler d'amour. Au lieu de cela, il devenait méchant, vindicatif. C'était comme si un nuage avait caché le soleil, le vallon devenait sombre, les marmottes rentraient dans leurs trous et les patous tournaient en rond, la queue entre les pattes.

Alors il se leva et partit vers le col Perdu. Il voulait voir ce berger et s'expliquer avec lui. Son désir de vengeance le submergeait complètement.

Camille le regarda partir sans réaction. Elle se sentait perdue, plus rien ne comptait, une immense tristesse l'envahissait. Le soleil avait disparu et le vallon avait pris une couleur grise, uniforme. Les fleurs, qui animaient tellement la vie dans l'alpage, se fermaient doucement. Elle se releva comme un automate et commença à descendre vers le lac des Mille Couleurs. Elle voulait se réfugier là où elle avait connu tant de joies et fait tant de rêves. Peut-être qu'Anouelle serait de bon conseil.

C'est alors que le loup arriva. Il avait observé toute la scène, caché derrière un rocher. Les patous le laissaient tranquille, ils avaient l'habitude de voir le loup dans le vallon des Gentianes et ils savaient que ce loup protégeait Camille et ses moutons.

En voyant le loup, Camille se rassit. Elle avait bien deviné que c'était grâce à lui que ses moutons n'étaient pas inquiétés. Elle était sûre que c'était Lupin, le louveteau que la petite fille avait sauvé et élevé pendant la durée d'une transhumance. Sa mère, la louve, avait été tuée par les patous lors de l'arrivée de la transhumance à la cabane et la petite fille l'avait remplacée. Il était devenu un grand loup, beau et fort. Avec sa meute il contrôlait toute la région, mais son lieu favori de résidence restait le vallon des Gentianes. Le vallon et son lac lui rappelaient la petite fille qui inventait des jeux fous avec les marmottes et qui l'emmenait faire des balades dans la montagne. Quand il vit arriver à la cabane une belle jeune fille à la place du berger habituel, il s'empressa d'aller renifler ses traces. Elles lui rappelaient la petite fille, leur odeur était celle de la petite fille. Alors il se mit à surveiller la jeune bergère dans le moindre de ses gestes et il interdit l'accès du vallon aux autres loups. Il aimait surtout la regarder quand elle était toute nue au sortir de son bain dans le lac. Son corps semblait si fragile qu'un coup de croc aurait pu le déchirer, mais, d'un autre côté, il était si lisse et si pur qu'il avait envie de le lécher. Peut-être aimait-il Camille à sa façon.

Le loup sentait le désespoir de Camille, mais il ne le comprenait pas. Il vint s'asseoir face à elle et il se mit à la regarder fixement avec ses yeux de couleur jaune ambrée. Il la regarda longtemps, comme pour exprimer son anxiété. Il voulait la consoler et effacer ces larmes. Il avait envie de la lécher pour la voir redevenir heureuse et passionnée comme il l'aimait. Alors Camille s'arrêta de pleurer et lui dit tout. A lui, elle pouvait se confier. Il était son ami dans la montagne, bien qu'elle ne l'ait encore jamais rencontré si près d'elle, sauf peut-être dans ses rêves.

Cela lui fit du bien. Elle avait maintenant un confident. C'était un confident à quatre pattes, un grand loup avec une fourrure grise et des yeux jaunes, mais il était son confident dans la montagne et elle l'aimait pour cela. Le loup écouta jusqu'au bout. Il n'avait pas l'air inquiet. Peut-être la connaissait-il mieux qu'elle ne se connaissait elle-même. Il partit ensuite au petit trot, en se dirigeant vers le col Perdu. Une harde de chamois se bougea un peu pour

le laisser passer, mais les chamois savaient qu'ils n'avaient pas grand chose à craindre. Jamais le loup ne pourrait les attraper dans les falaises où ils pouvaient se réfugier en cas d'attaque.

En partant, le loup s'était arrêté un instant pour regarder un petit carré de gentianes des Mille Couleurs. Peut-être avait-il fait exprès pour les montrer à Camille. En tout cas, celle-ci se leva et vint plonger son regard dans le bleu de ces petites fleurs, un bleu si profond qu'il donnait le vertige. Ces gentianes poussaient à un endroit impossible, au milieu de cailloux. Elles semblaient si fragiles, toutes seules dans un univers de pierre, que Camille vit son image se refléter dans chacune des fleurs. Elle se voyait comme une gentiane bleue, si belle et innocente, perdue dans la sauvagerie et la violence du monde. Face à cette folie absurde, elle était là, toute seule, désespérée de son innocence perdue. Sa conscience se dilatait à l'infini et elle reconnut l'empreinte du divin.

Elle laissa longtemps son regard plongé dans le bleu profond des petites gentianes, éparpillées au milieu des cailloux. La nature avait encore beaucoup de choses à lui dire. C'est dans ces petits échanges qu'elle apprenait comment vivre.

Quand Alatiel la rejoignit en revenant de la cabane de l'Estrech, il avait un air désagréable et il ne dit rien à Camille. Ils redescendirent à la cabane sans se tenir par la main, chacun de son côté.

Mélezen avait tout nié. Il raconta à Alatiel qu'il était venu visiter la bergère du vallon des Gentianes, comme elle était elle-même venue le visiter. La veille, son troupeau avait subi un carnage causé par les loups et il voulait en parler avec elle. Quand il était arrivé à la cabane, elle sortait du lac, toute nue. Elle était belle comme une fleur sauvage, et il reconnaissait avoir été attiré par son corps. Mais il n'avait fait aucun geste de violence. Il l'avait approchée doucement et elle s'était laissée caresser. Elle avait envie, alors il l'avait prise, délicatement. Elle avait aimé. Son patou n'avait rien dit et s'était contenté de s'éloigner un peu.

Chacune de ces paroles transperçait Alatiel comme autant de poignards dans son cœur. Il n'aurait pas dû écouter. D'ailleurs il n'aurait pas dû venir du tout. Il s'était laissé emporter par une jalousie stupide, qui n'était pas digne de son amour. Mais le mal était fait et il n'arrivait plus à effacer les mots prononcés par le berger, de sa mémoire. Il avait appris à connaître sa Camille. Il savait sa grande innocence, son enthousiasme et son désir d'amitié qui lui faisait voir le vallon des Gentianes comme un petit paradis, où les marmottes pouvaient jouer avec elle et un aigle venir se faire dorloter. Il connaissait aussi son corps si caressant et si sensible. Il avait souvent été étonné du pouvoir de ses mains quand il explorait ce corps. C'est comme cela qu'il l'aimait, un esprit farouche avec un mélange de pureté et d'innocence dans un corps prêt à s'éveiller à la moindre caresse. Mais il n'arrivait à rejeter les dires du berger. Ce berger avait peut-être réellement subjugué Camille et avait pu s'emparer de son corps sans violence. Rien que d'y penser était intolérable.

Alatiel était reparti sans dire un mot et le berger sut qu'il avait gagné. Il en vint même à penser que ce qu'il avait raconté était vrai et il commença à projeter une nouvelle visite dans le vallon des Gentianes. Son seul souci était le loup parce-qu'il avait peur que celui-ci ne profite de son absence pour provoquer un nouveau carnage parmi ses moutons.

Les derniers jours furent difficiles. Le jeune couple n'arrivait pas à retrouver cette merveilleuse entente qui transcendait leur amour. Le doute s'était insinué entre eux et la fusion qu'ils avaient su réaliser lors de leur premier bain ensemble dans le lac semblait perdue. Ils n'allaient plus se baigner, le lac ne les accueillait plus tous les deux, la main dans la main. D'ailleurs le vallon avait perdu ses couleurs d'été. De gros nuages traversaient le ciel, le froid venait et avec le froid, bientôt la fin de la transhumance.

Alatiel décida de ne pas attendre le jour du départ des moutons pour redescendre dans la vallée. De toute façon il fallait qu'il reprenne ses activités dans la société des hommes. Galléan, le berger officiellement en charge du vallon des Gentianes, devait monter bientôt pour aider Camille à organiser le retour de la transhumance et Alatiel ne voulait pas voir un étranger s'ingérer dans leurs conflits amoureux. Il essaya de faire comprendre à Camille qu'une séparation ferait du bien à tous les deux pour guérir la blessure qu'ils avaient subie. Ils retrouveraient alors peut-être l'amour fou et imprévisible qu'ils avaient vécu durant ces quelques semaines dans le vallon des Gentianes. Mais Camille n'y croyait pas. Elle sentait bien que c'était fini et qu'elle ne reverrait plus Alatiel. D'ailleurs elle ne chercha même pas à connaître ses coordonnées. L'aventure se terminait et il ne lui restait plus qu'un désespoir immense.

Il partit un jour d'orage. Le ciel était noir et le vallon désespérément triste. Les marmottes s'étaient réfugiées au chaud dans leurs logis souterrains et la prairie était étrangement silencieuse. En partant, il aperçut la silhouette grise du loup qui semblait l'observer. C'était le loup de Camille, ce loup qui la suivait partout et semblait la protéger, ce loup dont elle parlait parfois dans ses rêves. Cela fit jaillir un nouveau flot de jalousie dans son cœur. Il se dit alors que la jalousie pouvait rendre fou.

Camille, éperdue de tristesse, aurait voulu l'embrasser une dernière fois, mais il partit presque comme un voleur. Elle ne tenait plus sur ses jambes. Elle alla s'asseoir à côté de la mousse. Anourelle était là, qui la regardait. Il y avait longtemps qu'elle ne l'avait pas vue. Elle avait toujours considéré Anourelle comme la fée du lac et sa présence la fit pleurer. Alors elle raconta tous ses malheurs. Elle espérait encore un miracle. La grenouille la regardait comme si elle voulait annoncer quelque chose, mais Camille ne comprenait pas. Alors Anourelle finit par prendre son élan pour un saut magnifique dans le lac. Camille eut alors un pressentiment et elle posa sa main sur son ventre. Un enfant naissait là, au fond de son corps. Ce n'était qu'une intuition et il faudrait attendre quelques semaines pour pouvoir le confirmer, mais elle en était sûre. Il y avait dans son ventre l'ébauche d'un enfant. Elle caressa son ventre comme si elle caressait son bébé. Il était là et elle l'aimait déjà. Elle aurait voulu crier partout sa joie, elle aurait voulu l'annoncer à Alatiel et elle hésita à le poursuivre sur le chemin qui mène dans la vallée. Mais il était tard et elle pensait déjà à son bébé qu'il ne fallait pas trop secouer.

En se levant, Camille chercha Anourelle. Elle aurait voulu la remercier, mais il n'y avait pas la moindre grenouille à côté de la source. Anourelle n'était pas revenue. Camille ne savait pas pourquoi, mais elle eut soudain un nouveau pressentiment et cette fois-ci, elle sentit qu'un immense malheur allait arriver. C'était contradictoire avec sa joie, mais l'absence de la grenouille l'inquiétait. Sur ces entrefaites, les patous arrivèrent en aboyant comme des fous. Camille comprit que c'était l'heure d'aller chercher les moutons. Elle oublia alors le bébé

pour s'occuper de ses tâches de bergère. Il fallait ramener les moutons, les compter et traiter ceux qui pouvaient être malades ou blessés.

Le soir, dans son lit de la petite chambre à l'étage de la cabane, Camille se reprit à rêver. Elle aurait voulu qu'Alatiel soit là, à côté d'elle. Elle lui aurait alors annoncé la bonne nouvelle. Cela aurait fait une soirée inoubliable. Peut-être même avec un feu de camp accompagné par le chant des grenouilles. Elle réalisa soudain que les grenouilles ne chantaient pas. C'était étonnant parce-que la nuit n'était pas froide. Inquiète, elle se releva et sortit pour voir ce qui pouvait faire peur aux grenouilles. Elle sortit dans sa chemise de nuit blanche et la lune l'accueillit comme une princesse de la nuit. Les patous dormaient et rien ne semblait pouvoir inquiéter les grenouilles. Pourtant elles ne chantaient pas. La lune la regarda longuement, comme si elle voulait la pénétrer, et Camille se sentit nue tout d'un coup dans sa chemise de nuit. Cela lui rappela la violence qu'elle avait subie et elle mit ses mains sur son ventre pour le protéger. Et soudainement elle comprit le silence des grenouilles. Encore un signe, mais un signe de malheur. Son enfant n'avait pas de père, ou plutôt elle ne pouvait pas dire qui était le père. Elle était intimement persuadée que la conception avait eu lieu le jour du viol. Elle avait d'abord connu la violence de Mélezen, le berger, et juste après, Alatiel était venu comme pour la purifier. Le père était nécessairement l'un des deux.

Son enfant n'avait pas de père. Elle s'effondra par terre en pleurant comme elle n'avait jamais pleuré. C'était comme si le ciel lui tombait sur la tête. Les grenouilles devaient le savoir et c'est pourquoi elles n'osaient pas chanter. Elle sanglota longtemps, très longtemps, trop longtemps. Elle avait froid. Soudain elle sentit une langue qui lui léchait le visage. C'était son loup. Elle le prit dans ses bras et se serra contre lui. Il était tout chaud. Elle pleurait dans sa fourrure, son désespoir était infini et le loup ne savait pas comment la consoler. La-haut la lune se cachait derrière un nuage et le vallon s'enfonçait dans l'obscurité. Elle se demandait si elle allait pouvoir continuer à vivre. Jamais elle ne pourrait annoncer cet enfant à Alatiel. Et pourtant cet enfant avait déjà commencé à lui procurer une telle joie. Elle n'en pouvait plus de pleurer.

Le lendemain matin, elle ne se réveilla pas pour le lever du soleil, comme à son habitude. Heureusement, les patous s'en chargèrent et elle se dépêcha de rassembler les moutons pour les faire monter dans l'alpage. Elle exécutait ce travail mécaniquement, sans penser. Cet enthousiasme, qui la caractérisait, semblait éteint et son imagination fantasque tarie. Elle n'avait plus cet échange merveilleux avec tout ce qui vivait autour d'elle. En montant à l'alpage, elle passa à côté du petit carré de gentianes bleues, bien isolées dans la rocaille, mais elle ne les vit pas et une fois arrivée au lieu de pâturage, elle n'eut même pas envie de redescendre pour voir Anourelle et les marmottes de la colonie de la cabane. Elle restait assise, la tête sur les genoux, engluée dans une somnolence vide de rêves. Quand une main se mit à caresser ses cheveux, il lui fallut longtemps avant que sa conscience ne se réveille. Mais elle ne bougea pas, elle savait qui c'était.

Mélezen la prit par les épaules et la coucha doucement sur l'herbe. Elle ferma les yeux et se laissa faire. Il la déshabilla et explora son beau corps. Elle restait inerte. Il était peut-être le père de son enfant. Alors il la prit violemment et à la fin un long spasme la secoua. Aucune parole n'avait été échangée mais le silence était plein de cris et de larmes. Longtemps elle resta étendue au soleil, les yeux fermés, comme si elle ne voulait plus revoir la vie. Des marmottes la regardaient avec curiosité.

Elle se rhabilla lentement et continua à attendre que le jour s'écoule. Les patous venaient de temps en temps la voir, mais ils repartaient vite pour jouer. Pat ne comprenait pas ce qui arrivait à sa bergère. Il avait bien vu le berger, qu'il connaissait, jouer avec elle, mais cela n'avait pas amélioré son état. Le soir elle rassembla les moutons et les ramena à la cabane. Elle agissait comme une somnambule. Les patous suivaient, la queue entre les pattes. La désespérance envahissait le vallon. Le soir, les grenouilles se turent, peut-être simplement parce-que la fin de la saison approchait.

Mélezen revint tous les jours, dans l'alpage, jusqu'au départ de Camille. Et chaque fois, aucune parole n'était prononcée. Chaque fois, il trouvait Camille assise, à côté de ses moutons. Elle semblait l'attendre et elle se laissait faire. Il la couchait dans l'herbe, la déshabillait tranquillement, explorait son beau corps dans ses coins les plus intimes et finissait par la prendre violemment. Chaque fois un spasme la secouait. Alors il repartait en silence.

Chaque jour se ressemblait et elle ne faisait plus attention. Le vallon restait silencieux, il n'y avait plus de signes, les couchers de soleil devenaient pâles. Même l'aigle ne participait plus aux activités de Camille. Il semblait avoir disparu. Seul Mélezen venait le matin dans l'alpage où elle se tenait avec ses moutons, et chaque fois l'opération se répétait. Elle ne disait rien, elle restait passive et se laissait déshabiller sans un geste, mais chaque jour elle attendait Mélezen. C'était comme une drogue qui, petit à petit, l'intoxiquait. Elle laissait son corps s'accoutumer à ce plaisir quotidien et chaque matin, l'attente commençait. Son esprit était comme mort, sans réaction, elle s'efforçait de ne plus penser, elle ne regardait plus autour d'elle avec cette fantaisie qui la caractérisait et faisait d'elle un être si charmant. Elle n'allait plus au lac, elle avait oublié Anouelle, elle ne voyait plus l'aigle quand il planait au-dessus du vallon, elle ne voyait même pas les jeux les plus fous des marmottes. Les patous, désolés, la suivaient en gardant la queue entre leurs pattes. Ils se seraient bien attaqués à Mélezen, mais c'était le berger de l'autre vallon et ils le connaissaient. La visite qu'il faisait chaque matin et le jeu qu'il semblait avoir avec Camille ne les inquiétaient pas.

Un jour pourtant, en redescendant de l'alpage avec ses moutons et après que Mélezen l'eut prise comme d'habitude, elle vit du monde à la cabane. Un frémissement la saisit alors, elle allait enfin quitter ce vallon qu'elle n'en pouvait plus de détester. Le berger en titre était arrivé avec un aide pour assurer la descente de la transhumance. Elle allait pouvoir se libérer et partir. Elle aurait voulu partir le soir même, mais elle aperçut aussi son père qui était venu la chercher. Il fallait rester encore au moins quelques jours.

Son père croyait retrouver une fille fraîche, pleine d'enthousiasme et avec beaucoup de choses à raconter sur la vie du vallon. Il la connaissait bien et quand il la vit arriver triste, les yeux vides, il sut que quelque chose était arrivée. Il essaya de la questionner, mais il n'obtint pas grand chose. Il sentait qu'elle avait beaucoup de choses merveilleuses à raconter, mais quelque chose était arrivé, qui la laissait vide, inerte, désespérée. Par moments, ses beaux yeux se rallumaient et pétillaient mais les mots s'arrêtaient sur ses lèvres. Elle n'arrivait pas à les dire et le silence retombait.

Le lendemain, il faisait un temps magnifique. Camille était libre, elle n'avait plus à s'occuper des moutons. Alors son père l'emmena faire une escalade dans la falaise du col Perdu. Il espérait la retrouver et la faire parler en lui faisant rencontrer la beauté et le silence

de la montagne. Il choisit la voie qui passait par le nid de l'aigle. L'aigle était là, sur son aire, et il leur fit un peu de place. Ils s'installèrent assis sur le bord de la plate-forme, les pieds dans le vide. De là, ils voyaient tout le vallon, les moutons occupés à paître dans l'alpage, la cabane de Fondterre que le berger et son aide s'activaient à préparer pour l'hivernage, le joli lac des Mille Couleurs. Des souvenirs de bonheur remontèrent dans l'esprit embrumé de Camille, les bains dans le lac, l'arrivée d'Alatiel, la journée où ils s'unirent sur les bords du lac, les escalades qu'ils faisaient ensemble.

L'aigle vint se frotter contre elle, il voulait une caresse, comme quand Camille était la petite fille de la cabane, une caresse sur les grandes rémiges de ses ailes. L'aigle la connaissait bien, même intimement. Il avait surveillé ses ébats quand elle se baignait toute nue dans le lac, il avait été le premier à reconnaître son amour naissant lors de l'arrivée d'Alatiel et il avait même sauvé ce dernier quand il avait voulu accéder à son aire dans la falaise. L'aigle avait aussi été un témoin très proche de son union avec Alatiel, et il en connaissait les moindres détails.

Alors Camille mit ses bras autour de l'aigle et se mit à sangloter. Il lui fallut longtemps pour raconter à son père l'arrivée du jeune homme et comment elle s'était unie à lui. Elle ne parla pas de l'enfant qu'elle pensait être dans son ventre. Elle ne parla pas non plus de Mélezen, mais à cette seule pensée, elle retomba dans son apathie. Elle voyait son bonheur perdu, submergé par une violence qu'elle n'aurait jamais pu imaginer.

Son père ne comprenait rien. Il lui semblait que sa Camille avait vécu des instants merveilleux, mais elle restait infiniment triste et silencieuse. Il ne connaissait pas encore le jeune homme dont Camille parlait, mais ce qu'elle racontait le rendait extrêmement sympathique. L'amour, qu'elle avait vécu, semblait un amour franc et il n'imaginait pas que ce jeune homme ait pu l'abandonner. Il y avait nécessairement autre chose pour expliquer l'attitude de sa fille. Mais elle ne disait rien et il savait que la questionner serait inutile et même irait à l'encontre des questions qu'il se posait.

En redescendant, ils passèrent par le col Perdu. Mélezen était là avec ses jumelles. Il espionnait sans doute l'activité à la cabane pour voir s'il pouvait encore une fois déshabiller Camille et profiter de son corps. En la voyant arriver accompagnée d'une personne, il hésita à s'enfuir mais estima préférable de les regarder passer, sans bouger. Il ne voulait pas laisser apparaître une culpabilité quelconque. Le père de Camille voulut le saluer, comme on salue les rencontres qu'on fait en montagne, mais Camille le devança et avant que Mélezen ait pu effectuer le moindre geste de protection, elle lui cracha violemment au visage. Mélezen ne réagit pas à l'insulte. Il partit en courant vers sa cabane dans le vallon de l'Estrech. Son père en resta stupéfait. C'était un geste incompréhensible. Comment sa Camille, dont il connaissait la générosité et la gentillesse, avait-elle pu avoir un geste si plein de mépris contre cet homme. C'était comme si elle voulait se libérer d'un asservissement. Et puis, la fuite de l'homme trahissait visiblement une culpabilité. Il y avait quelque chose entre eux deux, qui n'était pas avouable.

Le soir le père de Camille en parla au berger et celui-ci pâlit de rage. Il avait tout de suite compris ce dont il s'agissait et il partit le lendemain vers le col Perdu. Ce que se dirent les deux bergers, Camille et son père ne le surent jamais, mais on ne revit plus Mélezen dans

la montagne. Un bruit courut dans la vallée que la confrérie des bergers l'avait exclu pour un comportement indigne. Camille ne fit jamais la moindre démarche pour se renseigner.

Camille et son père quittèrent la cabane le soir même. Camille ne voulait pas rester. Elle haïssait la cabane, le vallon des Gentianes et le lac des Mille Couleurs. Rester un jour de plus était insupportable. La colonie de la cabane, que la petite fille avait animé avec son amitié innocente et ses rêves, n'existait plus. La nature devenait mauvaise et il fallait s'en méfier. Camille avait perdu ce désir, cet enthousiasme de communiquer avec tout ce qui vit, elle ne savait plus lire les signes, elle avait perdu sa joie de vivre, son cœur se fermait face à un monde où elle ne voyait plus d'espoir.

Heureusement le berger et son aide prenaient en charge la transhumance et elle était libre. Elle quitta la cabane sans même dire adieu aux patous, qui pourtant la connaissaient si bien. En passant le dernier virage du sentier, avant de plonger dans la descente, Camille se retourna pour revoir le vallon des Gentianes une dernière fois, ce vallon qui lui avait apporté tant de bonheur, mais aussi cette terrible blessure. Elle le quittait désespérée et elle pensait qu'elle ne reviendrait jamais. Le vallon était silencieux et elle ne lisait aucun signe, rien pour lui donner un peu de courage. Même les marmottes semblaient avoir disparu. Alors elle se retourna, désespérée, pour entamer la descente.

Un peu plus loin, à côté du chemin, le torrent formait une vasque pleine d'eau. Au milieu de la vasque, assise sur un rocher, une grenouille regardait Camille arriver. Camille tourna la tête juste à temps pour l'apercevoir et elle se figea si brusquement, que son père, qui la suivait en l'observant, lui rentra dedans. C'était Anourelle, elle en était sûre. Anourelle qui lui faisait son petit clin d'œil puis sautait dans l'eau en faisant un de ces sauts dont elle avait l'habitude, un saut particulièrement gracieux. C'était le signe que Camille attendait, le signe qui entrouvrait un rayon d'espoir dans le désespoir immense qui pesait dans son cœur. Tout n'était pas perdu et il y avait un futur. Il fallait maintenant le construire.

Son père n'avait, bien sûr, rien compris de l'échange entre sa fille et la grenouille, mais curieusement il vit un joli sourire effleurer soudainement le visage de Camille.

Camille savait maintenant ce qu'il fallait faire. Elle allait garder son bébé, elle l'aimait déjà trop fort. Mais elle allait disparaître, faire en sorte qu'Alatiel ne puisse jamais la retrouver. Elle savait que ce bébé lui interdisait de revoir jamais Alatiel, un bébé dont elle ne pouvait pas dire qui était le père. Alors oui, elle devait disparaître avec son bébé.

Une fois rentrée dans la société, elle s'arrangea avec son père pour réussir sa disparition. Son père ne comprenait pas bien les motivations de sa fille, mais il était prêt à se mettre en quatre pour lui faire plaisir et il exécuta tout ce qu'elle demandait. Et jamais dans les années qui suivirent, il ne communiqua l'adresse tenue secrète de Camille à qui que ce soit. Il y eut pourtant des demandes pressantes de la part d'un jeune homme qui s'appelait Alatiel et qui semblait désespéré de retrouver Camille, mais il résista à ces demandes. Pourtant il avait bien compris que ce jeune homme était celui du vallon des Gentianes et il aurait bien voulu que le couple puisse se raccomoder. Ce fut la naissance de l'enfant qui lui fit comprendre pourquoi Camille ne voulait pas le revoir et avait préféré se cacher sous une autre identité dans un petit village de montagne, loin du vallon des Gentianes. Malgré tous ses efforts, il ne put la convaincre qu'Alatiel était certainement disposé à accepter l'enfant

d'un autre. Il comprit que la blessure était trop grande et il faudrait beaucoup de temps pour arriver à la cicatriser.

## 10. L'ENFANT

Le gamin était monté avec les moutons dans l'alpage. Il avait seulement six ans, mais il commençait à bien savoir se débrouiller et le berger ne s'inquiétait pas. D'ailleurs les trois patous étaient avec lui et le protégeraient en cas de danger. De toute façon, l'alpage des Gentianes semblait miraculeusement épargné par les loups. Ceux-ci sévissaient dans tous les autres alpages mais pas ici. Personne ne s'expliquait ce phénomène. Les loups pouvaient très bien arriver par le col Perdu et descendre jusqu'à la cabane, mais cela n'arrivait jamais. Galléan, le berger de la cabane des Gentianes, datait ce phénomène du séjour de Camille, la jeune fille qui avait voulu le remplacer pendant une saison de transhumance, il y avait six ans.

Galléan aimait bien Camille. Il l'avait connue une première fois quand elle était encore une petite fille. Elle venait à la cabane avec ses parents, avant l'arrivée des moutons en transhumance. Elle aimait tellement la cabane, qu'elle avait demandé à participer à la transhumance. Il l'avait alors acceptée comme aide bergère et elle avait passé une saison avec lui. Il se rappelait sa capacité à communiquer avec les animaux et il était sûr que c'était grâce à elle que les loups protégeaient le vallon des Gentianes.

Quand, plusieurs années après, elle vint le voir pour lui demander si elle pouvait être bergère et assurer la transhumance pour l'été, il avait failli de pas la reconnaître. Ce n'était plus la petite fille qui jouait avec les marmottes mais une jeune fille exquise dont les grands yeux pâles regardaient le monde avec toute l'innocence et la fraîcheur de l'amitié. Elle était belle comme un cœur et, bien sûr, il avait accepté. Il aurait accepté n'importe quelle demande de sa part. En fait, il était certainement tombé un peu amoureux d'elle, mais il savait qu'elle n'était pas pour lui.

Il n'avait pas voulu l'accompagner à la cabane, cela lui paraissait inconvenant. Elle était trop belle, trop jeune et il se méfiait de lui-même. D'ailleurs cela aurait fait jaser dans la vallée. Il l'avait aidé à préparer la transhumance. Il fallait rassembler les moutons, préparer les provisions, charger les ânes, se faire reconnaître par les patous. Lorsque tout fut prêt, il l'avait accompagnée sur un bout du chemin et il dut se forcer pour la laisser continuer toute seule avec sa transhumance. Elle avait l'air tellement heureuse, si pleine d'enthousiasme et toujours entourée de cette auréole de pureté qui la caractérisait. Il eut peur tout d'un coup, peur parce qu'elle était si jolie et qu'elle apparaissait tellement fragile au milieu de ses moutons. Il ébaucha un geste pour l'arrêter, mais il se retint. Il connaissait son caractère farouche et il savait qu'elle partirait quoi qu'il fasse.

Il la revit pendant l'été quand elle descendait au village pour réapprovisionner la cabane. La montagne lui convenait, elle était chaque fois plus belle, comme une fleur sauvage qui s'épanouissait. Il n'avait jamais vu quelqu'un de si heureux. Il lui proposa bien, une fois, de reprendre sa place de berger, mais elle refusa tout net et il n'en parla plus. Ce fut seulement durant les dernières semaines qu'il remarqua qu'elle avait abandonné sa visite hebdomadaire au village. Cela l'inquiéta et il décida d'avancer la date de retour de la transhumance, malgré le beau temps qui durait. Il avertit le père de Camille qui voulait monter aussi et ils partirent dès que possible.

En arrivant à la cabane de Fondterre, Galléan fut surpris du changement. La Camille qu'il connaissait, si chaleureuse et pleine d'enthousiasme, semblait maintenant désespérée, muette, inerte. Elle ne disait rien comme si une chape de plomb s'était abattue sur elle. Elle ne ressemblait plus du tout à la Camille qu'il avait connue. On avait l'impression qu'elle avait subi un terrible traumatisme. Pourtant elle avait bien réussi la transhumance, tous les moutons étaient là, en excellente santé. Ce fut quand le père de Camille lui raconta l'incident au col Perdu, qu'il comprit tout. Vert de rage, il était parti tout de suite pour tirer les choses au clair avec Mélezen, le berger de l'Estrech. Mélezen avait essayé de dégager sa responsabilité en disant que la fille était consentante, mais il avait failli le tuer. Jamais il ne pourrait croire une telle affirmation. Il connaissait Camille depuis qu'elle était petite fille et il savait que ce n'était pas sa nature de se donner comme cela au premier venu. Elle avait un caractère bien trop sauvage et il sentait que seul un grand amour pouvait être capable de faire plier un tel caractère. Il s'était débrouillé ensuite pour faire exclure Mélezen de la confrérie des bergers et le faire disparaître de la région. Sa conduite était indigne de la montagne et des alpages qu'il aimait.

A la suite de cet été mémorable, Galléan n'avait pas revu Camille pendant quelques années, puis un jour il la vit arriver chez lui, dans son village. Elle tenait un petit garçon par la main. La maternité avait affiné ses traits et elle était plus belle que jamais. Une beauté qui n'avait rien perdu de son charme sauvage. Ses grands yeux pâles exprimaient toujours un immense désir d'amitié. Elle lui demanda s'il voulait bien emmener le petit garçon avec lui lors de la transhumance. Elle voulait que son fils découvre ce vallon des Gentianes qu'elle avait tant aimé. Et il accepta, bien que cela lui causa du souci. Il aurait accepté n'importe quelle demande de la part de la jolie Camille. Il l'aimait sincèrement.

Elle lui apprit que le petit garçon se nommait Michel-Alatiel et il ne put s'empêcher de lui demander pourquoi ce nom Alatiel. Elle ne répondit pas, mais il la vit alors rougir jusqu'aux oreilles et il comprit qu'il devait s'agir du père. Il ne le connaissait pas, mais il ressentit soudain une violente haine envers ce père qui semblait l'avoir abandonnée.

Ce fut pendant la montée de la caravane sur le chemin de la cabane de Fondterre que quelque chose survint qui l'étonna beaucoup. Il avait installé Micha sur un âne. Il appelait le garçon Micha, pour simplifier. L'âne montait doucement en faisant attention où il mettait les pieds, mais l'enfant qui était assis dessus s'exclamait sans cesse sur ce qu'il découvrait. Il y avait tellement de choses à voir le long de ce petit chemin de montagne. Les moutons couraient partout et les patous avaient fort à faire pour imposer un minimum d'ordre. La montée était rude pour arriver à la cabane de Fondterre et ils s'arrêtèrent pour souffler un peu en haut d'une combe et attendre les moutons que les patous n'arrivaient pas à faire avancer. L'âne en profita pour s'offrir un petit en-cas avec les chardons du coin. Le gamin que le berger avait descendu de l'âne, courait partout. C'était l'été, il faisait un temps magnifique et la nature explosait littéralement, comme si les jours étaient comptés avant le froid de l'automne et la neige de l'hiver. Des marmottes curieuses surveillaient le gamin, en restant à côté de leurs trous, prêtes à plonger si le danger se précisait. Soudain le berger vit une tâche grise qui se profilait sous un arbre. Il sortit ses jumelles et il reconnut un loup. Un vieux loup.

Là bas sous l'arbre, le vieux loup se dressa sur ses pattes pour mieux sentir les effluves qui venaient de la caravane. Il savait que la fin de sa vie approchait, pourtant il espérait

toujours retrouver l'odeur. Souvent il venait surveiller le chemin, mais il ne passait jamais personne, sauf au moment de la transhumance. Il avait vu passer beaucoup de transhumances sur le chemin, avec les moutons, les ânes, le berger et ses patous, mais jamais il n'avait retrouvé l'odeur. Cette odeur, c'était l'odeur de la petite fille qui l'avait sauvé quand il n'était qu'un louveteau. Un jour, une jeune fille était venue avec les moutons et elle avait l'odeur de la petite fille. Alors il l'avait protégée comme un membre du clan. Il l'avait aimée parce-que sa peau était lisse et pure et qu'il avait envie de la lécher. Mais l'odeur n'était jamais revenue depuis, et maintenant elle devenait trop ancienne. Il y avait si longtemps qu'il ne l'avait pas sentie qu'il ne pensait plus arriver à la reconnaître. Mais, tout d'un coup, voilà qu'elle était là, sous son nez. Elle venait droit du petit garçon. Alors il ne s'enfuit pas, bien que l'agitation du gamin l'effrayât un peu.

Galléan se rappela alors le louveteau que la petite fille avait sauvé, l'année où ils avaient trouvé la cabane occupée par des loups. Ce vieux loup était certainement le louveteau de la petite fille et c'est pourquoi il ne s'enfuyait pas. Il avait dû reconnaître l'odeur de Camille dans Micha. Alors le berger redescendit pour aider les patous et écarter les moutons du chemin. Il ne voulait pas brusquer cet échange entre le petit garçon et le vieux loup. Il avait trop l'habitude de la vie avec la nature et, comme la petite fille, il savait combien la nature peut exprimer de choses quand on sait l'écouter. Quand il revint chercher Micha et son âne, le loup était toujours là, ses yeux de couleur jaune ambrée fixés sur Micha. Celui-ci avait fini par l'apercevoir, il s'était approché et le regardait sans bouger. Un long échange que le berger n'osait pas interrompre.

Quand ils reprirent la montée, Micha juché sur son âne, le berger entreprit de lui raconter l'histoire du loup telle qu'il la connaissait. Il parla de la petite fille et de ses enthousiasmes. Cela laissa Micha rêveur, surtout quand il apprit que cette petite fille était sa mère. Ce loup lui avait dit beaucoup de choses dans ce long regard qu'ils avaient échangé.

Micha trouva la vie à la cabane, merveilleuse. Ils étaient complètement seuls, lui et le berger, mais ce n'était pas vraiment la solitude. Il y avait tellement de choses à voir ou à jouer avec. Il commençait à être ami avec les marmottes et il arrivait même à comprendre un peu le langage marmottain. Quand une marmotte poussait le cri d'alarme, les marmottes se précipitaient dans leurs trous et Micha courait vers la cabane. Elles lui apprirent le jeu de touche à tout et le berger le vit bientôt courir dans tous les sens avec les marmottes. Il était content de voir que Micha aimait ce qu'avait tant aimé la petite fille.

Un jour Micha trouva des têtards dans une mare à côté du lac. Il les observa plusieurs jours durant et chaque jour il trouvait des changements. Il finit par en repérer un particulièrement gros et il décida de le transférer dans le couvercle d'une bassine qu'il trouva en fouillant dans l'appentis de la cabane. Il remplit la bassine d'eau et déposa au fond de la vase et des algues. Le têtard semblait encore plus heureux, sans doute parce-que l'eau était encore plus chaude que dans la mare. Les têtards adorent l'eau chaude parce que cela les encourage à grossir et se métamorphoser. Micha s'amusait souvent à le caresser, sans savoir qu'il répétait les gestes de la petite fille. Curieusement le têtard semblait aimer ces caresses et cela le faisait grossir encore plus vite. Il avait maintenant des pattes bien formées. Micha put ainsi assister à la métamorphose complète. Le têtard devenait petit à petit une jolie grenouille verte.

Un soir, un homme arriva de la vallée. Il montait le chemin de la cabane, lourdement chargé. En passant à côté de la cabane, il salua le berger. Les moutons étaient déjà rentrés dans leur enclos de la nuit et les patous se reposaient. L'arrivée de l'étranger ne les inquiéta pas et ils ne se levèrent même pas, sauf le vieux patou qui s'appelait Pat. Le berger ne comprenait pas pourquoi les patous ne protestaient pas contre l'intrusion de l'étranger, mais il fut encore plus surpris quand il vit Pat aller à sa rencontre, tout en remuant sa queue en l'air pour exprimer son plaisir. La curiosité l'emporta alors sur sa réserve naturelle et il s'approcha aussi de l'étranger pour lui serrer la main. L'étranger lui dit qu'il voulait bivouaquer dans le vallon pour faire un peu d'escalade dans les falaises du col Perdu. Dans le couvercle de bassine, la petite grenouille de Micha, qui finissait sa métamorphose, regarda les deux hommes et fit son premier saut de grenouille avec ses toutes nouvelles petites pattes. Un très joli saut, se dit Micha qui revenait de la source avec de l'eau fraîche. Peut-être que le berger vit aussi le saut de la grenouille de Micha. En tout cas, il invita l'étranger à dîner. Il pouvait installer son bivouac au bord du lac, à côté de la source. L'étranger sourit. Il semblait connaître. Il indiqua alors son nom, Alatiel.

Le berger se demanda s'il rêvait. C'était le même nom que Camille avait choisi pour nommer son fils, Michel-Alatiel et ce n'était pas un nom très courant. Il introduisit alors Micha auprès de l'étranger, comme l'enfant d'une amie. Il précisa que Micha était un diminutif qu'il avait inventé, parce-qu'il trouvait que le nom Michel-Alatiel était trop long à prononcer. L'étranger devint soudain pâle comme un linge en entendant ce nom, Michel-Alatiel, et il dut s'asseoir. Comment cet enfant pouvait-il porter son nom ? Un nom étrange, que ses parents avaient sans doute trouvé dans des livres anciens. Se pourrait-il que cet enfant soit un enfant de Camille ? Mais alors pourquoi son nom ?

Le berger regarda longuement l'enfant et l'étranger qui était devenu livide comme si le nom de Micha l'avait bouleversé. Il sentit qu'il y avait entre Camille et cet étranger un secret déchirant. Alors pour mettre les choses au clair, il dit à Alatiel que cet enfant lui ressemblait comme deux gouttes d'eau et que sa mère s'appelait Camille. Alatiel trembla en entendant ce nom de Camille et une envie folle le prit de serrer l'enfant dans ses bras, mais il n'osa pas.

Le souvenir de Camille restait comme une blessure indélébile au fond de son âme. Il la sentait toujours vivre avec lui. Ses mains se rappelaient les formes de son corps et dans son esprit, il la dessinait et redessinait sans cesse. Tous les jours, toutes les nuits, à chaque instant, Camille était là dans sa mémoire, si merveilleuse, si jolie, si pure. Son empreinte restait comme gravée sur sa peau et il ne pouvait pas supporter le contact avec d'autres femmes. Par moments il pensait que la vie n'avait plus aucun sens. Comment vivre sans elle ? Il l'avait cherchée partout, mais elle avait complètement disparu. Même son père ne voulait rien lui dire. Il comprenait mal pourquoi. Il y avait un mystère dans cette disparition, comme si elle avait décidé de lui interdire de la revoir. Mais pourquoi ? Même s'il l'avait quittée dans un moment de jalousie folle, il n'y avait pas vraiment de raison pour lui interdire de la revoir, ne serait-ce que pour s'expliquer. Alors la seule raison qu'il pouvait trouver, était qu'elle n'avait pas supporté qu'il ait pu douter d'elle et ne pas lui faire confiance. Sans cesse il retournait au fond de lui-même ce remords déchirant de ne pas l'avoir aidée dans le traumatisme qu'elle disait avoir subi. Il ne pouvait pas se pardonner d'être parti comme cela, sans faire un effort de compréhension. Il l'avait abandonnée après qu'elle lui eut raconté son aventure avec Mélezen. Il n'avait pas cru à son histoire de violence et la jalousie l'avait rendu fou. Il

regrettait ce mouvement impulsif et cela lui rongea le cœur. Il aurait tellement voulu la retrouver.

Plus le temps passait, plus il se rendait compte qu'il ne pourrait jamais vivre avec une autre femme. La marque que Camille avait laissé en lui ne s'effaçait pas et, tous les matins, le souvenir du lac des Mille Couleurs le brûlait et le laissait désespéré. Plusieurs fois il pensa y retourner, mais il avait trop peur de trouver un espace vide de sens qui pourrait lui faire perdre la mémoire de Camille. Il ne pouvait pas imaginer revoir le lac des Mille Couleurs sans Camille.

Pourtant un jour il fit un rêve étrange. La grenouille, que Camille appelait Anourelle et qui faisait des sauts gracieux dans le lac, était revenue. Anourelle était là, à côté de lui et le regardait, comme pour lui dire quelque chose. Alors ce matin là, sans plus réfléchir, il fit son sac et partit pour le lac des Mille Couleurs. Dans son cerveau malade, un espoir fou était né : il allait revoir Camille jaillir toute nue du lac, plus vivante que jamais.

Et là, devant ce petit garçon, il retrouvait tout d'un coup un peu de cette Camille qu'il avait tant aimée pendant quelques semaines. Il était monté au vallon des Gentianes poussé par une impulsion irraisonnée et miraculeusement il trouvait là un enfant de Camille. C'était son fils, il en était sûr. Mais alors pourquoi lui avait-elle interdit de la revoir ? Pourquoi avait-elle ainsi disparue ? Ce petit garçon était un gage de bonheur et d'amour. Il avait sûrement besoin d'un père et pourtant elle avait tout fait pour le lui cacher. Un père ? Mais quel père ? Tout d'un coup il comprit alors la désespérance de Camille. Elle ne devait pas savoir qui était le père, entre lui et Mélezen le berger. Alors elle s'était cachée avec son enfant. Une étreinte folle de jalousie lui serra le cœur de nouveau. Le cauchemar revenait qui lui volait son amour. La vision de Mélezen qui enlevait sa Camille et maintenant son enfant était insupportable. Il n'arrivait pas à s'en débarrasser.

Ce qui s'était passé était trop sombre pour en parler n'importe comment et il attendit que Micha soit couché pour demander au berger de lui raconter ce qu'il savait sur cet enfant et sa mère. Ils s'installèrent dehors, au clair de lune, avec une bonne bouteille de génépi et le berger parla. Il parla de la petite fille qui aimait les marmottes et qui avait, par sa volonté d'amitié, créé une sorte de colonie, la colonie de la cabane. On y trouvait les marmottes de la cabane, mais aussi un aigle et même un loup. Et puis il parla de cette année où Camille, devenue jeune fille, avait voulu assurer la transhumance et comment il avait eu le tort d'accepter. Il raconta qu'il l'avait laissée seule tout l'été et qu'il était monté à la cabane seulement en fin de saison, pour l'aider à redescendre la transhumance. Il expliqua que la transhumance avait été un grand succès, pas un mouton ne manquait et pourtant Camille avait l'air si désespérée. Ce n'était plus la Camille qu'il connaissait. Mais il n'osa pas dire pourquoi.

Tout cela Alatiel le savait. Il connaissait la vie de la petite fille à l'alpage, que Camille lui avait si bien racontée et il pensait tout connaître de la jeune fille qu'il avait connue si intimement. Le berger disait combien elle avait été désespérée par son départ et cela lui remémora cette crise de jalousie qui l'avait emporté dans une folie qu'il n'avait pas su maîtriser. Il revoyait son entrevue avec Mélezen, le berger, et comment celui-ci avait réussi à le convaincre qu'il avait aussi séduit Camille. La crise de jalousie revenait, il ne se maîtrisait pas. Peut-être aimait-il trop Camille.

Alors il ne résista pas à demander des nouvelles de cet homme qui lui avait pris sa Camille. C'était à cause de ce Mélezen qu'il avait abandonné Camille, parce-qu'elle lui avait donné son corps et avait eu du plaisir avec lui. Mais curieusement ce rappel de Mélezen rendit le berger pâle de rage et il fallut qu'Alatiel, étonné, insiste pour en savoir plus. Alors le berger raconta tout ce qu'il savait. Il raconta l'épisode du col Perdu, quand Camille avait craché au visage de Mélezen. Il raconta sa visite le lendemain auprès de Mélezen, comment celui-ci avait avoué le viol et comment il avait failli le tuer.

Cette histoire tomba sur Alatiel comme une massue. Camille avait donc raison et il ne l'avait pas cru. Il comprenait maintenant la souffrance qu'elle avait vécue et que décrivait si fortement le berger. La déchirure dans sa conscience était immense et il ne savait pas s'il allait pouvoir survivre. Il n'avait pas su avoir confiance dans sa Camille, elle qui était pourtant l'innocence même. Il l'avait salie avec des pensées horribles et il comprit qu'elle ne pouvait pas lui pardonner. Pourtant l'enfant était là et c'était son fils, il en était sûr, il le sentait jusqu'au plus profond de son être. Il avait un désir fou d'avoir Camille avec lui, autour de ce fils. Mais c'était un rêve, Camille était perdue, par sa faute. Il ne la retrouverait pas.

Le lendemain matin il n'osa pas parler et jouer avec Micha. Il avait peur de se trahir et de lui faire comprendre qu'il était son père. Il ne connaissait pas la vie de Camille depuis qu'il l'avait abandonnée et il ne voulait pas perturber l'enfant. Peut-être avait-elle trouvé un autre père pour lui.

Il ne dit rien au berger sur ses relations avec Camille et il décida de partir immédiatement. La nuit avait été terrible, pleine de cauchemars et de regrets infinis, mais malgré sa fatigue, il partit vers le col Perdu avec son sac et son matériel de bivouac. Il savait qu'il ne reviendrait pas à la cabane. Jamais il ne reverrait le lac des Mille Couleurs. Il y avait trop de souvenirs et ils étaient trop déchirants. Il avait découvert ce fils dont il n'imaginait même pas l'existence et maintenant il le fuyait comme un coupable. Il voulait s'abrutir pour ne plus penser. Il décida de continuer sa randonnée par le col Perdu et de marcher jusqu'à la nuit. Du col Perdu, il avait repéré sur la carte tout un cheminement par une suite de cols et de vallées différentes. Après deux ou trois jours de marche, il se trouverait trop loin pour revenir par le vallon des Gentianes. Il rejoindrait alors la plaine et ses occupations dans la société. Il savait qu'il ne remonterait plus jamais à la cabane de Fondterre. Il n'y avait pas eu de miracle et il ne retrouverait pas Camille. Il continuerait à vivre péniblement en traînant son remord comme un boulet et son amour comme une blessure qui ne guérit pas.

## **11. LE RETOUR DE CAMILLE**

Alatiel avait quitté définitivement la cabane dès le lendemain de son arrivée pour monter vers le col Perdu et continuer sa randonnée. Micha le regrettait un peu, sans savoir pourquoi. Pensant qu'il était reparti par le chemin qui arrive de la vallée, il se mit à descendre aussi avec l'espoir de le retrouver. Pat, le patou, le suivit, respectant la consigne du berger de ne pas le lâcher d'une semelle. C'est après avoir passé la bosse qui cache la cabane, qu'il aperçut quelqu'un qui montait lentement, très lentement, en s'arrêtant souvent, comme si la cabane lui faisait peur. C'était Camille et il se précipita vers elle en criant : maman, maman!

Camille n'était jamais revenue dans le vallon des Gentianes depuis cette année où elle avait été bergère. Elle ne voulait pas revoir ce vallon où elle avait connu l'amour avec Alatiel, mais où elle avait aussi vécu une violence qui l'avait marquée à jamais. Elle avait quitté le vallon des Gentianes terriblement seule, engluée dans un désespoir infini. Dans son ventre il y avait un enfant, elle en était sûre sans savoir pourquoi. Anouelle lui avait fait un signe qui l'avait convaincue et l'enfant confirma sa présence dans les semaines qui suivirent. Jamais elle ne pensa à abandonner cet enfant. Elle le voulait et l'aimait chaque jour un peu plus. Elle savait que c'était absurde, mais elle avait l'intime conviction que c'était l'enfant d'Alatiel, le fruit de cet amour merveilleux qui les avait emportés tous les deux, pendant quelques semaines, dans un ouragan de bonheur. Bien sûr elle aurait pu essayer de retrouver Alatiel et faire une analyse d'ADN pour confirmer l'origine de l'enfant, mais rien que la possibilité que le père pût être Mélezen, ravivait une souffrance dont elle savait qu'elle ne pourrait pas survivre. Et puis la blessure qu'elle avait subie restait trop forte. L'image d'Alatiel semblait à jamais entachée par cette violence qu'elle avait vécue. C'était parce-qu'Alatiel ne l'avait pas crue et qu'il l'avait laissée seule avec son désespoir, qu'elle s'était soumise à l'autre. Il n'avait pas eu confiance en elle, il ne l'avait pas aidée, alors elle s'était abandonnée.

Elle appela son enfant Michel-Alatiel, pour que ce nom chéri reste avec elle. La maternité avait affiné ses traits et elle était plus belle que jamais, mais sur ce sujet, elle était aussi humble qu'avant son séjour à la cabane des Gentianes. Elle ne faisait pas attention à sa beauté et ne cherchait pas à en profiter. Elle s'habillait juste comme il fallait pour son travail et ne s'intéressait pas vraiment à la mode. A ses amis transis d'amour, elle se contentait de renvoyer des messages d'amitié. L'amour, elle l'avait laissé au lac des Mille Couleurs. Un amour qui avait été si fort et si merveilleux qu'elle savait qu'elle ne pourrait pas le retrouver avec une autre personne. Et puis Alatiel restait si présent dans son cœur qu'elle avait l'impression d'être une femme mariée. Elle était sûre qu'un jour elle le retrouverait. A son enfant, elle disait toujours que papa était parti mais qu'il reviendrait un jour.

Pourtant le temps passait. Michel-Alatiel était devenu un joli petit garçon et de plus en plus son visage rappelait Alatiel à Camille. Cela la ramenait sans cesse à la cabane des Gentianes et aux deux mois les plus intenses qu'elle ait jamais vécu. Petit à petit la partie mauvaise de ces deux mois s'estompait dans son esprit, elle oubliait le viol et la soumission qui lui avait succédé. Ses rêves se concentraient sur les jours heureux quand elle vivait avec la nature et particulièrement sur ce jour miraculeux où Alatiel était arrivé. Elle revoyait les éclats de joie qui avaient marqué sa vie à la cabane, comme les jeux des marmottes, le bain dans le lac, l'arrivée d'Alatiel, leur amour fou.

C'est alors que germa dans son esprit l'idée d'amener Michel-Alatiel à la cabane. Elle se disait qu'il fallait lui présenter le cadre merveilleux où il avait été conçu. Il avait l'âge et il retrouverait peut-être les mêmes joies que la petite fille. Mais dans son for intérieur, elle espérait un miracle. Elle ne voyait pas comment, mais elle espérait qu'Anourelle serait encore là et lui ferait retrouver son amour.

Pourtant elle ne se sentait pas prête à affronter le vallon des Gentianes et elle préféra envoyer Michel-Alatiel seul avec le berger. Celui-ci accepta gentiment et elle lui en fut très reconnaissante. Chaque jour elle imaginait son petit garçon en train de découvrir la diversité de la vie dans le vallon. Peut-être faisait-il renaître la colonie de la cabane comme la petite fille. A la fin, elle n'y tint plus. Elle voulait voir comment son fils vivait dans le vallon des Gentianes, à côté du lac des Mille Couleurs. Elle voulait lui raconter les aventures de la petite fille et ses rêves magiques. Alors elle décida de monter le rejoindre à la cabane.

La montée fut difficile. Trop de souvenirs revenaient et au milieu de ces souvenirs, la blessure dominait et l'envahissait à nouveau. Elle faillit renoncer et c'est seulement la vue du loup qui la poussa à continuer. Il était sous un arbre et la regardait monter le chemin. Tout de suite, elle sut que c'était son loup, Lupin, celui qu'elle avait élevé. Elle le regarda avec des yeux pleins de larmes, de beaux yeux pâles qui imploraient un secours. Elle eut alors l'impression que le regard du loup entraînait jusqu'au fond de son âme. Ses yeux brillaient comme des braises et la fixaient avec une force qui la pénétrait comme pour la soumettre à une volonté qui la dépassait. Alors elle continua de monter le chemin.

Mais son désespoir augmentait à chaque pas. Les souvenirs étaient trop déchirants et le vallon des Gentianes, qui se dévoilait au fur et à mesure de la montée, prenait un aspect sinistre et sombre, malgré le soleil. Elle n'entendait plus la nature vivre, un grand silence l'enveloppait et ses yeux voilés de larmes ne voyaient plus qu'un monde menaçant. Elle n'apercevait même pas le chamois qui essayait de l'encourager, ni les marmottes qui faisaient tout ce qu'elles pouvaient pour la faire sourire, ni même l'hermine, qui surmontant sa timidité et son indépendance native venait se faufiler à côté d'elle.

Il fallait qu'elle redescende et elle était presque décidée quand Michel-Alatiel se jeta dans ses bras, fou de bonheur de voir sa maman. Et puis il la prit par la main et la mena voir la bassine. C'était la première chose qu'il avait envie de lui montrer, sa grenouille.

– Maman, j'ai soigné un têtard dans une bassine et il est devenu une grenouille !

En entendant cela, Camille trébucha et faillit tomber. Michel-Alatiel avait répété le geste de la petite fille, il avait utilisé la même bassine. La grenouille de la petite fille était devenue Anourelle, la fée du lac. La petite fille croyait beaucoup aux signes et Camille en gardait beaucoup de traces. Serait-il possible que Michel-Alatiel fasse renaître la fée ? Camille décida de tenter immédiatement l'expérience. Elle prit la bassine et partit avec son fils vers le lac. Après avoir posé la bassine au bord de l'eau, ils s'assirent et attendirent. La petite grenouille, qui avait encore un reste de queue de têtard, se dressa sur le bord de la bassine. Elle regarda longuement Camille, et Michel-Alatiel eut l'impression qu'elle faisait un clin d'œil. Puis elle prit son élan et plongea dans le lac. Michel-Alatiel s'extasia sur la beauté du saut. Alors Camille le serra alors très fort contre elle. Des larmes coulaient dans ses beaux yeux. Anourelle était revenue et il y aurait un miracle. Un espoir fou s'empara d'elle.

Le berger les rejoignit à ce moment au bord du lac. Il revenait d'avoir mené les moutons dans l'alpage et il était très content de voir Camille. Il avait beaucoup de choses à raconter sur la vie à la cabane et les exploits de Michel-Alatiel. Il parla beaucoup du loup qu'ils avaient vu en montant et qui avait semblé reconnaître le petit garçon. Il raconta bien sûr les jeux du petit garçon avec les marmottes. Camille voyait revivre toutes ses aventures de petite fille.

Enfin le berger parla d'un homme qui était arrivé hier soir et qu'il avait invité à dîner. Camille n'écoutait plus, les histoires d'homme de l'intéressaient pas. Elle était trop plongée dans les rêves de la petite fille qu'elle retrouvait dans les yeux de son fils. Mais quand le berger dit que cet homme ressemblait à Michel-Alatiel, elle leva la tête.

- Mais que vient-il donc faire ici ? demanda-t-elle.
- Il a bivouaqué à côté du lac, la nuit dernière et ce matin il est parti à l'aube, vers le col Perdu. Il avait l'air bouleversé de sa ressemblance avec Micha. Le plus curieux, c'est que les chiens semblaient le connaître.

Camille tremblait un peu quand elle demanda son nom. Et quand le berger répondit qu'il s'appelait Alatiel, elle devint blanche comme un linge et s'effondra à terre. Le berger comprit alors toute la tragédie de Camille. Cet été là, il n'y avait pas seulement eu la violence de Mélezen qu'il connaissait, mais aussi l'amour d'Alatiel. Et il commença à deviner à demi-mot ce qui s'était passé. Il comprit l'insistance d'Alatiel sur sa ressemblance avec Micha. Il éprouva alors un sentiment si fort qu'il faillit pleurer. Sa haine contre le berger nommé Mélezen le rendit vert de rage. Il adorait Camille et aurait fait n'importe quoi pour l'aider.

Bouleversée, Camille ne pouvait plus parler, elle regarda le berger dans une interrogation muette, presque désespérée. Il comprit et lui répéta que l'homme était parti à l'aube vers le col Perdu avec tout son matériel. Il ne semblait pas avoir l'intention de revenir. Alors elle se leva et le regarda avec des yeux fous, comme si lui seul pouvait faire quelque chose. Elle n'osait pas se mettre à poursuivre Alatiel. Il était venu, mais pour revoir le vallon des Gentianes et pas pour la retrouver. Il avait trouvé son fils, mais il n'avait pas voulu attendre.

Camille se releva en tremblant et regarda autour d'elle. Le lac des Mille Couleurs semblait inaccessible et son eau devenait sombre comme un signe de souffrance. Les marmottes la regardaient avec inquiétude. Elle avait senti la caresse de son amour l'effleurer, mais il était reparti. Elle se sentait perdue.

Elle cherchait un signe, désespérément. La colonie de la cabane ne pouvait pas l'abandonner comme cela. C'est alors qu'elle vit la grenouille de Micha qui sortait de l'eau et la regardait. Un long regard qui n'en finissait pas. Puis la grenouille fit son petit clin d'œil et replongea dans l'eau. Un magnifique plongeon. Camille reconnut, là encore, un nouveau signe d'Anouelle et cela la calma. Elle comprit qu'il fallait attendre. Elle décida de rester quelques jours à la cabane avec son fils. Le vallon semblait lui sourire à nouveau.

## 12. LA POURSUITE DU LOUP

Le loup avait quitté le vallon des Gentianes en même temps qu'Alatiel. Il suivait sa trace à quelques dizaines de mètres, mais Alatiel ne s'en aperçut que le soir quand il s'arrêta pour bivouaquer. Le loup se rapprocha alors et Alatiel put voir ses yeux jaunes qui le fixait dans la nuit. Il frissonna en se couchant dans sa petite tente. Il ne pensait pas que le loup puisse l'attaquer, mais il se demandait quand même pourquoi il restait là à le regarder. Le regard de ce loup était si fort et ses yeux de braise si expressifs qu'il en était perturbé. Il fit un cauchemar durant la nuit. Camille ne voulait pas de lui et avait envoyé le loup pour le chasser loin du vallon des Gentianes.

Le lendemain matin, le loup attendait, à quelques mètres du bivouac. C'était un vieux loup. Alatiel voulut lui lancer une pierre, mais le loup bougea juste un petit peu pour éviter la pierre. Il avait des yeux de couleur jaune ambre et son regard était si concentré sur Alatiel que celui-ci se sentit coupable, sans savoir pourquoi. Cette présence commençait à devenir insupportable. Alatiel abrégea son petit-déjeuner et leva vite son bivouac pour partir.

Mais le loup continuait à le suivre. Chaque fois qu'Alatiel se retournait, la silhouette grise était là, à une dizaine de mètres. Mais qu'est-ce que ce loup pouvait bien lui vouloir ? Il n'y avait aucune raison pour qu'il le suive comme cela. Alatiel n'avait fait aucun geste d'amitié, il ne lui avait rien donné à manger, il ne lui avait pas parlé. C'était absurde et il ne comprenait pas cet attachement du loup envers sa personne. Cela aurait pu être compréhensible d'un chien, encore qu'un chien n'aurait sans doute pas résisté au rythme forcé de la marche, mais c'était un loup, un vieux loup sauvage. Alatiel connaissait la fierté et l'esprit d'indépendance du loup et il savait que jamais un loup ne pourrait s'attacher à un homme à la façon d'un chien.

Alatiel marcha toute la journée, en passant trois cols. Il espérait dégoûter le loup, mais celui-ci le suivait toujours, d'un trot continu, et il semblait inépuisable. A chacun des cols, Alatiel s'était arrêté pour se reposer et se restaurer. Le loup était arrivé derrière lui au col et s'était arrêté un peu à l'écart. Alatiel ne lui avait offert aucune nourriture et pourtant le loup restait là, sans rien dire, sans bouger. Il ne semblait même pas avoir faim. Ses yeux jaunes le regardaient fixement, comme s'il voulait dire quelque chose, mais Alatiel ne comprenait pas. Ce regard était tellement lourd et expressif qu'au bout d'un moment, Alatiel ne pouvait plus le supporter. Il rangeait alors précipitamment son sac et repartait.

Le soir au deuxième bivouac, le loup était encore là. Alatiel avait fait un petit feu de camp pour se réchauffer et profiter de la soirée. Le loup s'était installé de l'autre côté du feu et le regardait fixement. Ses yeux jaunes brillaient dans la nuit comme le feu et semblaient lancer des éclairs. A la fin, Alatiel ne put plus supporter d'être regardé comme cela, il se leva et poussa un cri violent.

- Mais que veux-tu donc ? Je n'ai rien à te donner. Il n'y a rien qui puisse t'intéresser dans ma personne ! . Va t-en, va au diable !

Il voulait lui envoyer des braises rouges sur la gueule pour le faire fuir, quand soudain il comprit que ce loup était le loup de Camille, celui qui participait aux soirées merveilleuses

qu'il avait vécues à côté du lac, quand il tenait Camille toute frémissante dans ses bras et que le feu de camp montait si haut dans le ciel. Le loup les regardait tous les deux avec ses yeux de braise et souvent se mettait à chanter dans un hurlement doux comme un feulement. Alatiel avait l'impression alors que le loup participait à leur bonheur ou plutôt qu'il accompagnait le bonheur de Camille.

C'était le même loup, le loup de Camille, il en était sûr et il eut soudainement l'intuition de ce que ce loup voulait lui dire. Un loup qui le suivait depuis deux jours sans le lâcher une minute. Il avait pourtant essayé de l'effrayer avec des pierres, il ne lui avait rien donné à manger, mais il était toujours là. S'il le suivait comme cela, c'était pour une raison précise, et une folle idée s'empara de son esprit. Il regarda mieux le vieux loup. Ses yeux jaunes voulaient exprimer un message et il ne pouvait s'agir que de Camille. Il en était sûr. Le loup voulait qu'il revienne au vallon des Gentianes. Là bas, Camille était arrivée et le loup voulait qu'il la rejoigne. Il voulait qu'Alatiel recrée avec Camille ce moment d'infini bonheur autour du feu de camp.

C'était un espoir absurde, mais Alatiel s'en empara : Camille voulait le revoir, et le loup allait le ramener à la cabane des Gentianes. L'idée était si folle qu'il n'hésita pas à la mettre en application immédiatement. La nuit était déjà tombée, mais il éteignit son feu, démonta son bivouac, rechargea son sac et repartit par le chemin d'où il était venu. Curieusement, c'était le loup qui était devant maintenant, comme pour montrer le chemin. Il faisait une nuit noire, sans lune, et Alatiel ne tarda pas à perdre ses repères. Sa lampe éclairait juste assez devant lui pour voir les pierres à éviter. Alors il se mit à suivre le loup. Celui-ci se retournait de temps en temps et ses yeux brillaient dans la nuit, comme pour l'encourager. Il marcha toute la nuit, sans arrêt, et le lendemain matin, il était perdu. Il ne reconnaissait pas le chemin. Le loup voulait le faire passer par un col où il n'était pas passé en venant. Il hésita, mais il se dit que le loup devait bien connaître la montagne. Il s'agissait peut-être d'un raccourci. Le soleil se leva au col et Alatiel s'arrêta pour petit déjeuner. Cette fois-ci, il donna un morceau de saucisson au loup. L'échange de regard qu'ils eurent alors tous les deux, exprimait une compréhension mutuelle et une amitié qu'Alatiel n'aurait jamais pu imaginer.

Le col, qui n'était pas marqué sur la carte et qu'Alatiel décida d'appeler le col Lupin en souvenir du loup qui l'avait amené là, était effectivement un raccourci et ils arrivèrent assez vite à la cabane de l'Estrech où Mélezen avait gardé ses moutons, avant d'en être chassé par la confrérie des bergers. Ce souvenir enflamma Alatiel, mais cette fois-ci, c'était de la haine et non plus de la jalousie. Il s'arrêta devant la cabane, pâle de rage et comme immobilisé par ce souvenir. Alors le loup s'assit face à lui et le regarda longuement, fixement. Et petit à petit Alatiel se calma. Il sentit sa colère disparaître et dans les yeux jaunes qui le regardaient, il vit un message d'amitié et d'amour. Un message qui lui redonna ce besoin de vie et d'enthousiasme pour le futur à venir. Il comprit qu'il voulait vivre avec Camille, toujours, que seule cette union pourrait lui faire gravir les échelons de la vie et du bonheur.

Ils repartirent. Le loup accéléra le pas et Alatiel suivait difficilement. Peut-être que le loup sentait que chaque minute comptait pour assurer le succès de sa mission, peut-être aussi avait-il peur de ne pas retrouver Camille à la cabane. Alatiel suivait en marchant comme un somnambule, sans regarder où il allait, ivre de sommeil et de fatigue. Il dormait presque en marchant et si le loup n'avait pas été juste devant lui, il se serait arrêté. La montée au col Perdu fut très difficile et le loup fut obligé de l'attendre souvent. Le loup semblait infatigable.

Alatiel, qui dormait en marchant, se réveilla en arrivant au col Perdu. Devant lui, le vallon des Gentianes s'étendait merveilleusement lumineux. On voyait la cabane de Fondterre tout en bas et le lac des Mille Couleurs dans lequel se reflétait la montagne. Il n'y avait personne autour de la cabane, les moutons devaient être dans l'alpage. Alatiel eut peur tout d'un coup, peur de ne trouver que des marmottes en train de jouer.

En descendant, il passa à côté d'un petit champ de gentianes bleues et il s'arrêta pour les admirer. Leur bleu profond lui donna une impression de vertige, accentué par sa fatigue. Dans ce bleu, il voyait l'essence même du monde et il ne pouvait plus s'en détacher. Le loup le regardait et curieusement semblait le comprendre. Il attendait patiemment.

Plus bas dans le vallon, à côté du lac, Camille et son petit garçon regardaient les marmottes jouer. Ils étaient assis l'un à côté de l'autre et Camille lui racontait des histoires. Elle essayait de retrouver dans sa mémoire, les rêves de la petite fille quand celle-ci racontait des histoires si jolies sur la vie des marmottes. D'ailleurs les marmottes devaient entendre, parce-qu'elles se rassemblèrent petit à petit autour de Camille et Micha. Une marmotte, qui était plus grosse et plus curieuse que les autres, s'était installée juste devant Camille et la regardait dans les yeux. Camille raconta alors à son fils que celle-ci était de la descendance de Marmotti et qu'elle s'appelait Marmotti. Marmotti tenait le rôle principal dans les histoires de la petite fille. C'est lui qui avait fondé la colonie de la cabane avec son ami Marti. Il avait un don de communication et dans ses yeux, on lisait toujours quelque chose. C'est comme cela qu'il était devenu ami des patous. Ceux-ci protégeaient la colonie de la cabane et les marmottes pouvaient vivre tranquillement.

Camille s'arrêta soudain de parler. Les yeux de Marmotti s'étaient fixés sur elle et elle retrouvait dans ce regard inquisiteur tout ce qu'elle avait aimé à la cabane des Gentianes, jusqu'à cette dernière fois où le vallon lui avait apporté l'amour puis le désespoir. Une grande désespérance l'envahit et elle serra son fils dans ses bras. Elle n'avait plus que lui, le fils d'Alatiel. Marmotti la regardait toujours comme pour lui dire quelque chose, mais elle ne savait pas quoi.

C'est alors qu'elle vit le loup. Il s'était arrêté juste à quelques mètres et ses yeux de couleur jaune ambre la regardaient fixement. Marmotti l'avait vu aussi et il hésita mais finalement ne bougea pas. Il devait considérer que le loup avait d'autres objectifs que de vouloir le manger. Alors Camille comprit que c'était son loup, elle en était sûre, celui qu'elle avait sauvé quand il était petit et qui avait reconnu son fils quand il montait sur le chemin avec la transhumance. Il venait pour lui dire quelque chose, et elle sentit un immense espoir l'envahir. Pourtant il n'y avait rien, aucun autre signe autour d'elle que les yeux du loup. Elle serra encore plus fort son fils dans ses bras et ferma les yeux. Elle voulait un miracle, elle le voulait si fort qu'elle se mit à pleurer.

Quand Alatiel arriva à la cabane de Fondterre, il n'y avait personne et Alatiel sentit le désespoir l'envahir. Il ne pouvait pas envisager qu'elle ne soit pas là. Il se dirigea vers le lac et elle était là, encore plus jolie que dans son souvenir. Ses grands yeux étaient fermés et elle semblait rêver. Des larmes coulaient sur ses joues.

Alatiel la regarda longtemps. Le loup s'était installé à côté de lui et la regardait aussi. Tous les deux aimaient Camille. Alatiel l'aimait parce-qu'elle était belle, avec des longs cils

sur ses grands yeux pâles et sa chevelure blonde qui encadrait son visage. Il l'aimait surtout parce qu'il sentait vivre dans ce beau corps une âme pleine de richesse et d'amour. Le loup l'aimait aussi, parce-que sa peau était si blanche et lisse qu'il avait envie de la lécher. Mais il l'aimait aussi pour cette amitié qui semblait toujours jaillir d'elle. Une amitié qui l'avait sauvé une fois, quand il était un petit louveteau et que sa mère, la louve, avait disparu.

Ces deux regards, qui la caressaient, finirent par entrer dans son rêve et petit à petit celui-ci dérivait vers un sentiment de bien être infini. Elle rêvait qu'Alatiel était là et la caressait. Elle ne voulait pas ouvrir les yeux pour conserver la magie de ce rêve, il était là, elle en était sûre et comme pour le confirmer, elle sentit une main effleurer ses cheveux. Alors un grand frémissement la secoua et elle se redressa brusquement. Le loup était toujours là et la regardait fixement, comme pour lui dire qu'il avait ramené celui qu'elle aimait. A côté du loup, Alatiel la regardait avec des yeux brûlants, des yeux qui ressemblaient à des gentianes bleues et dans lesquels elle eut envie de se perdre.

Elle se précipita dans ses bras. Ils n'échangèrent aucun mot, seulement un baiser qui n'en finissait plus. Le petit garçon les regardait avec étonnement et le mot papa vint tout naturellement à ses lèvres. Il le murmura d'abord, puis il le prononça plus fort, comme pour appeler. Alors son père prit ce fils tout nouveau dans ses bras. En les regardant, Camille comprit que son rêve se réalisait, le plus joli de ses rêves.

Au bord du lac, le loup regardait. Ses yeux jaunes, colorés d'ambre, se mouillaient de nostalgie. Il avait réussi sa mission, il avait ramené le jeune homme pour que sa Camille se donne à lui et qu'ils s'aiment. Il savait qu'il ne la verrait plus maintenant. Il n'était qu'un vieux loup, après tout, et certainement guère intéressant pour deux amoureux. Il était seulement heureux de voir la joie revenue dans les yeux de Camille. A côté de lui, une grenouille sortit du lac. Ils se regardèrent l'un et l'autre longuement. Ils savaient qu'ils avaient accompli ce qu'il fallait. Alors le loup se retourna et partit lentement, la queue entre les jambes. La grenouille, de son côté, rejoignit le lac dans un saut qu'elle essaya de faire le plus magnifique possible. Mais personne ne la regardait.

Ce fut Marmotti qui eut le dernier mot. Il poussa son cri d'appel spécial et toutes les marmottes de la colonie accoururent. Elles se lancèrent alors dans une partie de jeu de touche à tout flamboyante, si flamboyante que le petit Michel-Alatiel n'y résista pas et abandonna ses parents pour y participer. Le jeune couple s'assit alors pour regarder le spectacle. Les marmottes couraient dans tous les sens et Michel-Alatiel, qui se prenait pour une jeune marmotte, n'était pas le moins rapide. Jamais Camille n'avait vu un jeu aussi échevelé. Cela donnait l'impression d'un retour du printemps et des amours. Les couples de marmottes se refaisaient et entamaient la danse des queues, chacune levant et abaissant sa queue selon un certain rythme. C'était à mourir de rire et Camille, blottie dans les bras d'Alatiel, croyait voir le paradis renaître dans le vallon des Gentianes.